

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA
LITTÉRATURE ANTI-ESCLAVAGISTE
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ÉTUDE SUR MADAME BEECHER STOWE
ET SON INFLUENCE EN FRANCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Edith E. LUCAS



E. DE BOCCARD, Éditeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI^e)

—
1930

Lucas.

La littérature anti-esclavagiste
au dix-neuvième siècle.

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses,
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*

LA
LITTÉRATURE ANTI-ESCLAVAGISTE
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ÉTUDE SUR MADAME BEECHER STOWE
ET SON INFLUENCE EN FRANCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Edith E. LUCAS



E. DE BOCCARD, Éditeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI°)

—
1930



A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉFACE

Exposer en deux cents pages l'influence exercée en France par Mme Beecher Stowe, auteur américain, est une tâche qui en suppose une autre.

En premier lieu, il m'a fallu étudier le courant nègre dans la littérature française du XIX^e siècle, afin de mieux démontrer ce que Mme Stowe a apporté de nouveau à la pensée française avec son roman abolitionniste, *La Case de l'Oncle Tom*. Aussi ai-je suivi le courant nègre non seulement dans la littérature française, mais encore dans les ouvrages anglais ou américains traduits en français. J'ai cherché à donner une idée précise de l'état d'esprit qui régnait en France au sujet de l'existence de l'esclavage aux colonies françaises et surtout aux Etats-Unis. Cette première étude a constitué mon introduction.

En second lieu, j'ai suivi la fortune de la *Case de l'Oncle Tom* dans les traductions, les revues et les journaux, au théâtre et au cinéma et parmi les romans destinés à la jeunesse. J'ai continué mon étude du courant nègre, aussi bien dans la littérature française que dans les ouvrages américains traduits en français. J'ai esquissé les courants généraux de la littérature de l'é-

poque afin d'expliquer la vogue immense du roman de Mme Beecher Stowe. Dans ma conclusion comme dans mon introduction, j'ai visé surtout à démontrer qu'en France le public était bien préparé à accueillir chaleureusement *la Case de l'Oncle Tom*.

Je tiens à remercier ici tous ceux qui, par leurs conseils, m'ont aidée et encouragée dans ce travail. Je remercie spécialement M. Gavoty, de la *Revue des Deux-Mondes*, qui m'a donné de précieux renseignements sur les reprises des drames tirés de *la Case de l'Oncle Tom*. Je dois un témoignage particulier de gratitude à M. Hazard professeur au Collège de France, qui a bien voulu diriger cette thèse. Je le remercie de sa bienveillance constante, de ses encouragements et surtout de ses conseils.

INTRODUCTION

Avant d'aborder l'étude de l'influence exercée par Mme Beecher Stowe en France par son roman abolitionniste, *la Case de l'Oncle Tom*, il serait utile de déterminer où en était le courant nègre dans la littérature française. Existait-il déjà une littérature anti-esclavagiste et quelle attitude adoptait-on en France envers la question de l'émancipation des esclaves noirs ? Nous verrons mieux ainsi ce que fut la contribution originale de Mme Stowe à la littérature française.

Personne n'a cru que le sujet traité par Mme Stowe en 1852 — c'est-à-dire les injustices du système de l'esclavage en Amérique et le besoin d'une émancipation générale et immédiate — fût nouveau. L'œuvre de l'auteur américain rejoint celle de maints auteurs français qui avaient visé le même but. Nombreux étaient les livres qui traitaient le thème de l'esclavage. Quelques-uns d'entre eux sortaient de la plume des romanciers et des voyageurs, d'autres de celle des grands philosophes du XVIII^e et du XIX^e siècle. L'Angleterre avait affranchi ses esclaves en 1834 et la France les siens en 1848. Plusieurs études consacrées à l'histoire de l'esclavage nous fournissent de précieux détails concernant l'intérêt suscité chez les Français par la cause de l'émancipation et nous démontrent que l'agitation aboli-

tionniste remontait très haut¹. Voltaire avait fait la critique de l'esclavage. Montesquieu avait combattu sur le mode ironique le honteux trafic. Rousseau et Mably avaient protesté plus catégoriquement. Dès 1786, de concert avec quelques jeunes gens de couleur, originaires de Saint-Domingue, Brissot de Varville, Condorcet, La Rochefoucauld, Lacépède, La Fayette, et Siéyès fondaient la *Société des Amis des Noirs*. Pendant la Révolution, en 1794, un décret de la Convention abolit l'esclavage dans toutes les colonies. Mais le moment était mal choisi et cette mesure ne put comprimer la révolte. En 1802, Bonaparte, estimant l'esclavage nécessaire aux colonies, le rétablit. L'abolition de la traite des noirs fut votée au Congrès de Vienne en 1815. Elle continua cependant de fonctionner, mais dans de moindres proportions, jusqu'en 1830. C'est à peu près vers cette date que la question de l'esclavage devint le sujet de vifs débats à la Chambre où Hippolyte Passy, de Tracy, de Tocqueville, de Rémusat, le duc de Broglie et Lamartine prirent sincèrement parti pour l'abolition.

Les interpellations réitérées au Parlement qui agitaient l'opinion en faveur de l'émancipation furent renforcées par les œuvres de certains philosophes.

1. Cooper (Anna J.), *L'Attitude de la France à l'égard de l'esclavage pendant la Révolution*. Thèse Paris, Maretheux, 1925, in-8°. Etienne (Servais), *Les sources de Bug-Jargal (et le type du nègre généreux et révolté avant Hugo)*, Liège, impr. de H. Vaillant-Carmanne, 1923, in-8°. Jameson (Russel Parsons), *Montesquieu et l'esclavage. Etude sur l'origine de l'opinion anti-esclavagiste en France au XVIII^e siècle*, Thèse Paris, Hachette, 1911, in-8°. Queneuil (Henry), *De la traite des noirs et de l'esclavage, La conférence de Bruxelles et ses résultats*. Thèse Paris, Larose et Tenin, 1907, in-8°.

Victor Schœlcher, l'abbé Thérout, le pasteur G. de Félice, Gustave de Puynode, Pierre Lamache, Castelli, Agénor de Gasparin, Wallon, Joseph France, Edmond Pelouze, et Edmond Goubert. Et indépendamment de ceux-ci et de la *Société des Amis des Noirs* il existait d'autres abolitionnistes qui, eux aussi, participaient au mouvement : citons Benjamin Constant, Isambert, Malleville, Paul et Agénor de Gasparin, de Sade, Montalembert et de Lasteyrie. Le 4 mars 1848, la République promulgua l'acte d'abolition signé par les membres du gouvernement provisoire. Donc au seuil de la nouvelle ère de liberté, qui naissait, croyait-on, pour les Français, les esclaves noirs avaient leur place dans les sentiments fraternels et égalitaires.

Cette liberté accordée aux nègres ne fut pas le fruit des efforts des seuls philosophes et hommes politiques. Les littérateurs avaient travaillé dans le même sens et c'est grâce aux romanciers que l'infortune des noirs fut révélée au grand public. Il serait intéressant et utile de retracer ici l'œuvre accomplie par les devanciers de Mme Stowe. Quelle était l'idée maîtresse des hommes de lettres au sujet de l'esclavage ? Se préoccupaient-ils de cette institution comme d'une injustice et d'un fléau qui devraient être flétris au nom de l'humanité ? ou trouvaient-ils dans ce thème des esclaves noirs une source de récits romanesques et exotiques ? Était-on arrivé à considérer le nègre comme l'égal du blanc et à le juger digne de la pitié et du respect des races civilisées, et donc de la liberté ? Ce problème se résoudra pour nous à mesure que nous avancerons

dans notre étude des ouvrages littéraires qui touchent à la question de l'esclavage.

On a déjà étudié le type du nègre généreux et révolté dans la littérature française jusqu'à l'année 1826¹. M. Etienne, l'auteur de l'ouvrage intitulé *les Sources de Bug-Jargal*, fait remonter ce type aux historiens des Antilles, vers le milieu du xvii^e siècle². Ces chroniqueurs conciliaient aux nègres révoltés la sympathie et la compassion de leurs lecteurs. Dès cette période, la noblesse des sentiments chez les sauvages devint une opinion établie, qui s'accrédita de plus en plus au cours du siècle suivant³. La longue popularité du roman d'*Oronoko or the royal slave* (traduit en 1745) en est un sûr témoignage⁴. Une tradition romanesque se fonde désormais sur les nègres. Dans la seconde moitié du xviii^e siècle, on n'est pas surpris de voir le nègre profiter de la popularité du « bon sauvage » d'Amérique, de l'homme de la nature tel qu'il est présenté dans le premier *Discours* de Jean-Jacques Rousseau. L'ouvrage de Raynal devient vite célèbre et le *Ziméo* du poète Saint-Lambert publié en 1770 continue la tradition romanesque. Saint-Lambert exprime en même temps l'opinion du parti encyclopédiste dans *Quelques réflexions sur les nègres*⁵. A la veille de la Révolution et pendant les années qui suivirent, la question anti-esclavagiste était fort à la mode et figu-

1. Etienne (Servais), *Op. cit.*

2. *Ibid.*, p. 18.

3. *Ibid.*, p. 12.

4. *Ibid.*, p. 28.

5. *Ibid.*, p. 54.

rait dans les récits des voyageurs, dans les romans comme au théâtre. On remarque un revirement d'opinions vers 1802, époque où Chateaubriand écrit : « Qui oserait encore plaider la cause des noirs après les crimes qu'ils ont commis ? » (*Génie du Christianisme*, 4^e partie, chap. VII)¹. On parlait beaucoup alors des égarements du « négrophilisme », des « véritables intérêts » des noirs. Un peu plus tard, P. Galliet reprit la défense des noirs mais il y eut des adversaires de la race nègre pendant tout l'Empire². Dès les premières années de la Restauration et sous l'impulsion de Mme de Stael rentrée à Paris, le thème du nègre généreux reparut. Ainsi la littérature négrophile poursuit son cours : bons ou mauvais, les nègres sont condamnés à demeurer les héros de romans.

Le premier roman sur lequel nous allons nous arrêter est *Bug-Jargal* de Victor Hugo. Le capitaine d'Auverney, auteur supposé du récit, est fiancé à Marie qui en est l'héroïne. Il a pour rival Bug-Jargal, roi nègre, et chef d'un des partis des insurgés. Ce Bug-Jargal est investi de toutes les qualités des anciens chevaliers. Sa grandeur d'âme est incomparable. Bien qu'il ressent pour Marie une passion ardente, il sacrifie tout, sa passion et sa vie, pour servir les amours de son rival. En même temps, il commande son parti d'insurgés aussi habilement que généreusement. Par contre, Hugo donne aux autres personnages nègres ou marrons

1. *Ibid.*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 63.

une bassesse d'âme non moins extraordinaire. Ils sont tous égaux en sauvagerie et en cruauté. Le caractère du nain Habibrah est en antithèse directe avec la sublimité de l'âme de Bug-Jargal.

Il reste à décider si Hugo avait un but philanthropique en écrivant ce conte. Exalte-t-il et glorifie-t-il la race noire? Voulait-il déjà plaider la cause des humbles? Nous voyons ici, il est vrai, un personnage nègre d'une grandeur d'âme sans égale, et d'une haute intelligence. Est-ce à dire qu'Hugo voulait revendiquer pour les noirs de nobles vertus, et qu'il s'associait ainsi au parti abolitionniste? Nous ne le croyons pas et pour plusieurs raisons¹. En premier lieu, les autres personnages nègres sont d'une noirceur d'âme hideuse et ils commettent des cruautés atroces. Mais, en même temps, il faut dire qu'Hugo ne dissimule pas les défauts des blancs. Le capitaine avoue que son oncle accablait ses esclaves des plus mauvais traitements pour les moindres fautes, et qu'il a dû soulager en secret des souffrances qu'il ne pouvait pas empêcher. Hugo ne parle point, cependant, à la manière des philosophes, des devoirs qu'impose l'humanité et s'abstient de s'exprimer sur le sort des esclaves. Il signale comme désastreux le décret du 15 mai 1791, par lequel l'Assemblée nationale admettait les hommes de couleur libres à partager les droits politiques des blancs. Les jeunes colons, dit-il, parlaient avec véhémence de cette loi, qui blessait si cruellement l'amour-propre, peut-être

1. *Ibid.*, pp. 15, 68, 86.

fondé, des blancs. Il nous fait assister à un conseil de colons, où l'un d'eux, partageant la frénésie révolutionnaire, conseilla d'épouvanter les noirs en faisant un cordon de têtes de nègres qui entoureraient la ville. Dans ce même conseil, un vieux général s'exprime ainsi : « Les philosophes ont enfanté les philanthropes, qui ont procréé les négrophiles, qui produisent les mangeurs de blancs, ainsi nommés en attendant qu'on leur trouve un nom grec ou latin. Ces prétendues idées libérales dont on s'enivre en France sont sans raison sous les tropiques. Il fallait traiter les nègres avec plus de douceur, non les appeler à un affranchissement. Toutes les horreurs que vous voyez aujourd'hui sont nées au club Massiac, et l'insurrection des esclaves n'est qu'un contre-coup de la chute de la Bastille¹. »

Assurément Hugo, dont les premières idées étaient monarchiques, prend position dans *Bug-Jargal* contre la Révolution et pour la légitimité. S'il fut royaliste dans sa jeunesse, nous n'allons pas conclure qu'il n'y avait pas déjà chez lui le germe de cette pitié sociale qui a fait naître les *Misérables*. Au contraire, nous croyons pouvoir reconnaître ici l'écrivain qui compatit dans sa maturité avec les faibles et les déshérités de la fortune. Mais ce qui le tournait en 1820 vers l'esclave, c'étaient surtout ses partis pris de jeune romantique, c'étaient le goût de l'étrange et des difformités pittoresques, la recherche des antithèses, des sentiments extraordinaires, qui sont autant de traits caractéris-

1. Hugo (Victor), *Bug-Jargal*, t. II, p. 159.

tiques des romanciers de l'époque¹. Hugo, comme les autres grands romanciers, avait, tout jeune, nourri son imagination des romans de Lewis et d'Anne Radcliffe et dans *Bug-Jargal*, il s'est plu comme eux à décrire les scènes les plus révoltantes et les crimes les plus atroces². C'était là suivre la mode de 1826³. Rien n'était trop extravagant à ce moment-là pour le jeune Hugo, que le *Globe* mettait, en 1825, sur le même rang que d'Arlincourt.

Hugo avait servi indirectement les amis des noirs en présentant et en faisant aimer un nègre pourvu de toutes les plus nobles qualités. Toutefois, comme on l'a remarqué ailleurs, « la conception de Victor Hugo s'oppose formellement à celle de tous les écrivains, qui, de son temps, ont traité des sujets analogues ou voisins⁴. Nombreux sont les écrivains qui réclamaient la suppression effective de la traite des nègres. En 1823, l'Académie française proposa, comme sujet pour le prix de poésie l'*Abolition de la Traite des Noirs*. Les concurrents, nous affirme-t-on, s'inspirèrent surtout d'un épisode que Clarkson dans son *Cri des Africains* (traduit en 1822) avait emprunté aux *Voyages* de Mongo Park⁵. Tous les poèmes publiés au courant de cette année n'avaient pas assurément le piquant de la nouveauté⁶. Les romanciers

1. Voir Le Breton (André), *La pitié sociale dans le roman*, la *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1902.

2. Voir Killen (Alice M.), *Le roman terrifiant ou roman noir*, Paris, Champion, 1924, in-8°.

3. Etienne (Servais), *op. cit.*, p. 107.

4. *Ibid.*, p. 86.

5. *Ibid.*, p. 86.

6. *Ibid.*, voir p. 93, pour une liste de ses poèmes.

ne négligeaient pas non plus ce vieux thème et l'on traduisait même des histoires d'esclavage écrites en allemand¹. Les romancières adoptèrent ce sujet dans un but philanthropique². L'auteur de la *Famille noire* ou la *Traite de l'Esclavage* affirme que son ouvrage est « l'histoire scrupuleusement fidèle des crimes qu'ont entraînés avec eux, dès leur origine et que perpétuent de nos jours la traite, et l'esclavage des noirs ». M. Etienne cite au nombre des ouvrages qui offrent le type du nègre romantique si fréquent dans la littérature, les *Scènes de la Nature sous les Tropiques et de leur influence sur la poésie*, par Ferdinand Dinin (Paris, 1824) et *Le Mulâtre*, par Mme Cloteaux (Paris 1824).

Laissons maintenant ce résumé de la littérature négrophile du premier au second *Bug-Jargal* (1820-1826)³. Nous ne nous étendrons pas sur des romans qui n'ont pas passé à la postérité, ayant peu de valeur littéraire, et nous nous arrêterons plutôt devant un petit livre de Mme la duchesse de Duras : *Ourika* (publié en 1824). L'héroïne est une petite négresse ramenée du Sénégal et adoptée par la maréchale de Beauvais qui se plait à donner à l'enfant une éducation brillante. Ourika choyée pendant son enfance, trouve cependant sa situation profondément malheureuse une fois qu'elle est éclairée sur sa race. L'étendue de son intelligence ne

1. *Gunima*, nouvelle africaine du XVIII^e siècle, imitée de l'allemand par Hippolite C[arnot]. Paris, 1824, cité par Etienne.

2. *Le Nègre et la Créole ou Mémoires d'Eulalie D...*, par Mme Gabrielle de P., 3 vol. in-12, Paris, 1825. Voir Etienne, *op. cit.*, pp. 97-98. *La Famille noire* ou *La Traite de l'esclavage*, par Mme Doin. Paris, 1825. Voir Etienne, *op. cit.*, pp. 98-110.

3. Etienne, *op. cit.*, pp. 86-103.

sert qu'à aggraver ses peines. Enfin, la religion lui offre un asile où règnent la liberté et la paix et où elle trouve le repos.

Dans ce petit récit si touchant, qui montre quelle pitié des souffrances du cœur avait Mme de Duras, personne n'a cru voir une intention abolitionniste. Nous ne croyons pas qu'elle ait voulu peindre les ridicules des distinctions sociales ni voulu présenter un tableau de mœurs pour en faire ressortir les injustices. Elle aimait surtout montrer comment les lois et les obligations de la société pouvaient cruellement opprimer les plus pures émotions de l'âme¹. Le même procédé se voit dans *Edouard* où Mme de Duras s'est plu à représenter des affections tendres, opprimées et méconnues, victimes des inégalités sociales.

Mais inconsciemment, sans doute, Mme de Duras a contribué au mouvement abolitionniste. Elle montrait aux lecteurs une négresse égale à tous ceux qui l'entouraient par l'étendue de son esprit que l'instruction avait renforcé. Elle croyait donc la race nègre capable de s'élever au rang de la race blanche, grâce aux bienfaits de l'éducation. Il faut se rappeler ici qu'à cette époque, grand nombre de personnes ne croyaient pas à la possibilité de civiliser la race noire. On la représentait abrutie, avilie à un tel point qu'il fallait la préparer à une lente émancipation par de longues années d'esclavage. Mme de Duras qui avait connu cette race infortunée pendant son séjour en Amérique, affirme qu'elle est capable d'un

1. Voir Sainte-Beuve, *Mme de Duras*, *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1834.

large développement intellectuel. Elle lui attribue aussi la capacité de souffrir dans son cœur et dans son esprit. Enfin, la race tout entière est élevée à la hauteur de la race blanche dans ce tableau de la vie et des souffrances d'Ourika.

En 1829 parut *Tamango*, conte de Prosper Mérimée, où est peinte la vie à bord d'un navire négrier, et la capture d'une cargaison de nègres en Afrique. A cette époque, on recueillait de tous les côtés les échos de la guerre effrénée que l'Angleterre livrait aux négriers après que la traite des noirs eut été abolie en 1815. Il y avait là le thème d'une histoire d'aventures toute romanesque fourmillant de scènes horribles, sans intentions philanthropiques. Ce fut ce que se proposa Mérimée. Il décrit le vaisseau négrier, soulignant d'un trait d'ironie toutes les cruautés que les nègres devaient endurer. C'est un conte réaliste qui laisse entrevoir les souffrances subies par les captifs et les mauvaises passions des négriers.

Mérimée s'intéressait-il à la question de l'esclavage? D'où a-t-il tiré sa documentation? Cette question a déjà été résolue par M. Vignols¹. Mérimée avait été longtemps en relations avec Tocqueville et Montalembert, anti-esclavagistes déclarés. Il connaissait Abel Slapfer l'un des fondateurs d'un journal abolitionniste — *la Société de morale chrétienne*. Il connaissait aussi Victor Schoelcher dont le premier des grands voyages d'en-

1. M. Vignols, *Tamango de Mérimée et la littérature négrière à l'époque romantique* (*Mercure de France*, 15 décembre 1927).

quête en pays d'esclavage, fut accompli l'année même de *Tamango*. Il avait lu la brochure de Clarkson, *le Cri des Africains* (traduit en 1822). Il connaissait aussi les *Voyages* de Mungo Park qui avait publié un *Résumé des interrogations relatives à la traite qui ont eu lieu devant le Comité général de la chambre des Communes en 1789 et 1790*. Ce résumé contient de nombreux témoignages de négriers et de voyageurs. Il avait aussi comme document : *The history of the rise, progress, accomplishment of the abolition*, publié en 1818 par Clarkson. N'oublions pas de citer les *Précis historiques de la traite des noirs* de Morénas. Mérimée ne manquait donc pas de sources. M. Vignols nous indique aussi les trois imitateurs de Mérimée dont un Anglais, Edouard Corbière, dans ses *Contes de bord* (publiés en 1833), insère une courte nouvelle : *le Négrier*. Auguste Jal publia, en 1833, les *Scènes de la vie maritime*. Son conte intitulé : *Un Négrier* ouvre le tome trois. En 1859, Mayne Reil publia *Ran away to sea (Enfui à la mer)* roman pour la jeunesse, dont le héros est un petit martyr à bord d'un négrier.

En suivant dans l'ordre chronologique, en passant par les romans feuilletons, les romans qui touchent à la question de l'esclavage ou de l'aristocratie de couleur, nous arrivons maintenant au livre de Louis de Maynard de Queilhe, *Outre-Mer*. Par les scènes révoltantes, les horreurs, les crimes qu'il renferme, ce livre rappelle les romans de la littérature frénétique. Telle n'était pas l'intention de l'auteur qui voulait revendiquer pour les propriétaires d'esclaves des qualités que les philanthropes leur refusaient. Assurément les popula-

tions blanches des colonies avaient eu lieu de se plaindre de la partialité des réformateurs politiques qui attribuaient aux colons tous les vices, et aux noirs toutes les vertus, De tels livres¹ soulevaient un courant d'indignation dans les colonies et un créole, Louis de Maynard de Quilhe essaie de justifier ses frères colons dans son livre *Oulre Mer* publié en 1835.

Quel procédé adopta-t-il ? Il défigura les nègres et les marrons et enrichit les blancs de toutes les vertus. Comme type de colon, il nous présente un vieux marquis, qui est un maître doux et juste, mais qui sait bien diriger ses esclaves. Il se montre très hospitalier envers le mulâtre Marius, chez qui il est ravi de reconnaître une forte intelligence. C'est sur la tête de ce mulâtre que l'auteur a accumulé toutes les horreurs et tous les crimes. Pour nous bien convaincre de la perversité innée de la race noire, il fait de Marius un homme tout à fait supérieur à sa caste, ayant reçu une haute instruction en Angleterre chez un lord. Marius devient amoureux d'une blanche et il est aimé d'elle. Cet amour d'une blanche pour un mulâtre est la monstruosité du livre. L'auteur explique que la jeune fille en question avait été élevée en France loin des préjugés de couleur et ne connaissant rien du vrai caractère des mulâtres. De cette passion, il fait naître toute une suite d'événements atroces. Le mulâtre commet et fait commettre une série d'horreurs invraisemblables. Indubitablement, l'observateur cède

1. L'auteur avait lu *Marie* de Gustave de Beaumont et il considère les vertus y prêtées aux gens de couleur fort exagérées.

la place au sectaire, mais à travers ce sectarisme, nous entrevoyons au fond du récit, les haines, les préjugés, les passions des blancs.

« Personne ne pourrait nier l'invraisemblance de ce récit » dit le critique du *Journal des Débats*¹. Il croit cependant qu'on lirait avec beaucoup d'intérêt ce récit débordant d'animation. « Mais nous ne croyons pas le but de l'auteur atteint », continue ce critique, et il ajoute « le livre n'a réussi ni à justifier les blancs ni à nuire à l'émancipation prochaine² ».

Nous passerons très vite sur les romans feuilletons dans lesquels figuraient des noirs. Ce n'était pas une mode nouvelle pendant la période romantique, que de faire un tableau attendrissant de nègres vertueux. « Sous le Directoire, écrit Paul Ginisty, le roman du citoyen N.-J. Lavallée, *le Nègre comme il y a peu de blancs*, avait fait verser bien des larmes, et on avait lu avec attendrissement les abondantes déclamations du bon Itanoko, qui, jeté par le sort au milieu des blancs indignes, offrait avec eux le contraste d'une âme simple et droite³. »

Le thème du nègre révolté plut au public de 1831 lorsque Eugène Sue publia son *Atar-Gull*. Le succès prodigieux du livre en est un suffisant témoignage. *Atar-Gull* est un chef africain qui, amené en Amérique, réussit à se faire aimer de ses maîtres. Son vieux père

1. Voir *Le Journal des Débats* du 8 août 1835. Article anonyme, *Outre-mer de Louis de Maynard de Queilhe*.

2. *Ibid.*

3. Ginisty (Paul), *Le Mélodrame*, Paris, 1910, in-16, p. 37.

avait été pendu parce qu'il ne pouvait plus travailler. Atar-Gull nourrit des projets de vengeance que favorise l'estime dont il jouit autour de lui. Il parvient à ruiner ses maîtres et à faire mourir leur fille. A la fin il reste auprès de ce maître ruiné pour être à même de le torturer. Ce roman dénué de valeur littéraire plaisait énormément au grand public.

Plus tard, Alexandre Dumas trouva la matière d'un roman¹ dans le récit des amours d'un mulâtre pour une jeune fille blanche. Georges, le mulâtre, part aux colonies après un séjour en France où il avait reçu une forte instruction et s'était distingué parmi tous les jeunes gens de son âge. Ce jeune homme, doué de toutes les vertus et des plus hautes qualités, a le bonheur de faire la connaissance d'une jeune fille, qui, elle aussi, se distingue parmi les jeunes filles de son âge. Malheureusement, il y a un obstacle sérieux à leur union — le préjugé de couleur. De cette aristocratie de couleur naissent toutes les péripéties du livre, et ce n'est qu'après avoir surmonté une multitude d'obstacles, qui auraient été insurmontables pour un autre, que Georges parvient à épouser la jeune fille.

Un tel récit, comme aussi le *Mendiant noir*² de Paul Féval, où nous voyons un domestique noir qui offre l'exemple du plus grand dévouement, était goûté d'un public chez lequel la justice était à la mode et dont l'âme sensible voulait voir le triomphe des persécutés.

1. Dumas (Alexandre), *Georges*, Paris, 1843.

2. Paul Féval, *Le Mendiant noir*, Paris, 1847.

Dans cette suite de romans touchant aux questions abolitionnistes, nous n'en avons pas trouvé un seul qui plaidât ouvertement l'émancipation. Cependant, à la veille de l'abolition il se trouva une femme française pour faire un effort direct vers ce but. En 1847, Mme Cashin publia son petit livre : *Amour et liberté. Abolition de l'esclavage*. Des philosophes avaient déploré qu'il n'existât pas en France une seule société de femmes pour l'abolition de l'esclavage¹. Mme Cashin démontre que l'esclavage est incompatible avec les principes chrétiens et qu'un nègre une fois instruit ne peut plus se plier aux caprices de son maître. Elle semble donc ne pas croire à la nécessité d'une lente préparation à l'émancipation. Elle la réclame pour tout de suite. A la fin de son livre elle insère une pétition des dames de Paris aux deux Chambres en faveur de l'abolition. C'est ici que nous trouvons ses arguments les plus forts. Elle plaide surtout la cause des femmes esclaves en exposant tous les malheurs qu'entraîne l'esclavage de la femme. En conclusion elle fait appel aux sentiments de religion, de justice, d'humanité, d'honneur national, pour détruire ce fléau. C'est une attaque très vigoureuse menée contre les partisans de l'esclavage. Nous ne pouvons pas

1. Lamache (Pierre), *L'Esclavage dans les colonies françaises*, (Le Correspondant, du 15 mai 1843). Schoelcher (Victor), *Les colonies françaises*, Paris, 1842, in-8°, p. 74. Voir aussi l'abbé Thérout, *Le christianisme et l'esclavage*. Paris, 1841, p. 129. L'abbé Thérout déclare que le moindre des missionnaires fera plus pour l'abolition que la quintessence de toutes les académies. « Déjà même, dit-il, à l'insu des discoureurs, une pauvre paysanne du village de Bourgogne est la preuve de ce que nous avançons. Sans autre ressource que sa foi et son amour en Jésus-Christ, elle a fondé pour l'instruction et l'émancipation des nègres un ordre de religieuses qui compte plusieurs établissements en pleine vigueur. »

déterminer si cette pétition, suivant l'exemple de celle qu'avaient présentée les dames d'Angleterre à la reine Victoria, a fait beaucoup de bruit et a pu ainsi susciter de la sympathie pour les esclaves. En tout cas, elle fut présentée au moment où l'abolition allait être déclarée.

Si le thème du nègre vertueux, souffrant des maux de l'esclavage et des préjugés de couleur était thème usé dans le domaine du roman, il ne l'était pas moins au théâtre. La pièce négrophile fut pendant longtemps « la pièce sensible entre toutes¹ ». « C'est un article très demandé dit Ginisty, depuis l'*Esclavage des Nègres* ou l'*Heureux naufrage* d'Olympe de Gouges. La pièce a été, continue-t-il, naguère un peu égayée à la Comédie-Française mais c'était en 1789 et le parterre était encore plein de gens d'esprit, ils ne s'en sont pas pris au sujet d'ailleurs, mais à la composition de l'ouvrage² ». Le roman de N.-J. Lavallée, *le Nègre comme il y a peu de blancs*, avait déchaîné au théâtre, paraît-il, des pièces qui offraient le spectacle de nègres vertueux. Ginisty signale surtout la pièce : *Adonis ou le Bon nègre* de Béraud et Rosny (jouée à l'Ambigu le 9 septembre 1797). Le héros est un modèle de fidélité et la scène se passe encore une fois à Saint-Domingue au moment de la révolte des noirs. Les années 1794 et 1795 virent toute une floraison de ces pièces. Sous l'Empire le nègre n'était pas en faveur à cause des cruautés qu'il avait commises. Mais, sous la Restauration, il redevient à la mode. En 1822,

1. Ginisty (Paul), *op. cit.*, p. 37.

2. *Ibid.*

fut joué *le Nègre comme il y a peu de blancs*, vaudeville et œuvre de propagande¹.

En 1830, fut représenté au Théâtre-Français un drame intitulé *le Nègre*, par Ozanneaux, inspecteur de l'Université de France. Une fois de plus le nègre avait le plus beau rôle. Le public français aimait surtout à s'attendrir sur le spectacle des faibles opprimés et des vertueux persécutés. Le noble primitif, le non-civilisé, était de nouveau glorifié suivant la mode suscitée par les récits de Chateaubriand. Ozanneaux ne donne pas un tableau du nègre vertueux, mas une peinture des souffrances des nègres pendant la traversée de l'Océan, et ensuite dans leurs travaux sur les plantations. La pièce, aujourd'hui introuvable, fut jugée dans le premier feuilleton de Jules Janin dans le *Journal des Débats* et c'est donc à Janin que nous devons demander un résumé de quelques scènes du drame². Nous apprenons de cette manière qu'Ozanneaux présentait un tableau des souffrances des nègres, dues à la séparation de leur famille, à leurs travaux, aux coups de fouet, et qu'il traitait une fois de plus l'amour méconnu et malheureux. Un des nègres de la plantation aime à son insu la fille de son maître. Au moins a-t-il le bonheur de mourir pour elle.

Janin rit lui-même de son premier feuilleton dramatique, qui donne un long compte rendu d'un drame invraisemblable dépourvu de goût et de style. Recon-

1. *Le Nègre comme il y a peu de blancs*, drame de Mme Rouxel, née Anthony Nîmes, 1822.

2. Janin (Jules), *Histoire de la littérature dramatique*. t. I, pp. 21-28.

naissions, néanmoins, un drame philanthropique où les noirs ont les premiers rôles. Non seulement, Ozanneaux, à la manière des romantiques, fait un tableau attendrissant de l'amour méconnu auquel les préjugés de couleur interdisent tout espoir, mais il a aussi, à la manière des abolitionnistes, démontré les souffrances subies par les noirs.

Le succès des mélodrames négrophiles continua au théâtre jusqu'au jour de l'émancipation. En 1822, une pièce tirée du roman *Alar-Gull* d'Eugène Sue par Anicet Bourgeois et Masson fut jouée à l'Ambigu. Le drame reproduit les scènes les plus importantes du roman.

En 1835, le théâtre du Cirque Olympique joue un autre mélodrame, *la Traite des Noirs* de Charles Desnoyers et Alboize. Les dramaturges se sont servis du conte *le Négrier* publié deux ans auparavant par Edouard Corbière. L'auteur, et, après lui, les dramaturges flétrissent assez énergiquement la traite, tout en traçant un tableau curieux des mœurs des nègres.

Le Code noir servit de sujet en 1842 à un opéra-comique dont les paroles sont de Scribe. C'est un épisode de l'esclavage à la Martinique. Un jeune homme élevé en France, loin de ses parents, qu'il ne connaît pas, a lieu de croire qu'il est d'une famille noble. Il revient dans la colonie et par bonheur retrouve sa mère. Mais il est reconnu pour un esclave et vendu au profit du gouvernement suivant le code noir.

Voici un autre drame négrophile, *le Docteur noir* d'Anicet Bourgeois et Dumanoir, joué au théâtre de la Porte Saint-Martin le 25 juillet 1846. Comme dans toutes

les pièces de ce genre, il y a un noir et une blanche qui s'aiment. Cette fois, la femme blanche entend raconter de si belles actions d'un docteur noir, qu'elle s'émeut et se prend pour lui d'un secret intérêt. Elle en vient vite à l'aimer.

Le Docteur noir est le dernier des tableaux où l'on présentait un noir vertueux qui ne pouvait rencontrer le bonheur. A en croire les dramaturges de l'époque, on dirait que l'amour malheureux des nègres pour des blanches était la pire de leurs souffrances. Du moins, c'était le côté douloureux de leur sort qui émouvait le plus le public. Les dramaturges avaient compris qu'il fallait faire alterner les scènes de cruauté qui excitent des émotions par trop violentes et les scènes d'amour, pour permettre à l'assistance de retrouver un peu de calme.

Deux années après l'émancipation des nègres dans les colonies françaises un drame de Lamartine intitulé *Toussaint Louverture* fut joué au théâtre Saint-Martin. La pièce nous intéresse à cause de son but. Citons les mots de Lamartine à ce sujet : « Ce drame, si toutefois ces vers méritent ce nom, n'était point dans ma pensée, quand je l'écrivis, une œuvre littéraire, c'était une œuvre politique ou plutôt c'était un cri d'humanité en cinq actes et en vers. En 1840, je résolus de populariser cette cause de l'abolition de l'esclavage dans le cœur des peuples plus impressionnables et plus sensibles que le cœur des hommes d'Etat. Je ne destinais nullement cette faible ébauche au Théâtre-Français, je la destinais à un théâtre mélodramatique du boule-

vard. Je l'avais conçue pour les yeux des masses plutôt que pour l'oreille des classes d'élite au goût raffiné » (Préface, p. 12).

Le pièce eut vingt-cinq représentations. Les feuillets dramatiques parlent du succès éclatant et complet de la pièce¹. N'était-il pas naturel que tout le monde courût voir le premier drame du poète célèbre? Lamartine aurait pu mieux réussir, cependant, à populariser la cause de l'abolition en donnant une forme moins lyrique à sa pièce. Le chant tient ici trop de place et détourne l'attention de l'idée principale. Toussaint, d'ailleurs, déclame un peu trop. Il tremble devant l'immense responsabilité dont il est chargé. Ces monologues remplis d'images bibliques se conçoivent difficilement, on l'a déjà dit ailleurs, dans la bouche du chef africain et Lamartine n'a réussi qu'à dénaturer son personnage². Le plus grand mérite du drame est son but philanthropique.

Toussaint Louverture avait eu assez de succès pour être parodié. Le 26 avril, au théâtre de Montansier fut jouée une pièce intitulée : *Traversin et Couvertures*³. Les auteurs avaient pris la contre-partie de chaque mot, le contre-pied de chaque idée et avaient écrit ainsi quatre actes. La pièce eut quatorze représentations.

Au théâtre des Variétés fut jouée le 28 avril une seconde parodie introuvable aujourd'hui : *Toulsin la Clôture* de Coquenard fils. Un critique dramatique

1. A. de B., *Toussaint Louverture* (*Moniteur des Théâtres*, du 7 avril 1850).

2. Planche (Gustave), *Toussaint Louverture* (*Revue des Deux-Mondes* 15 avril 1850).

3. Tarin et Labiche, *Traversin et Couvertures*, Paris, 1850.

nous dit que la pièce ressemble en certains points à *Traversin et Couverture*; « son sort a été le même — lourde chute malgré le talent des artistes¹ ». Il trouve qu'il est en effet triste de voir travestir de la sorte l'œuvre de Lamartine.

*
* * *

L'esclavage aboli en Angleterre et en France existait toujours aux Etats-Unis. Depuis longtemps déjà, les pays européens s'étaient intéressés aux problèmes particuliers que présentait le système d'esclavage en Amérique. Il faut dire aussi qu'on tournait alors les yeux vers les Etats-Unis — jeune pays qui se vantait d'être une République où régnaient la liberté et la démocratie, ce qui piquait l'orgueil des nations européennes, surtout des Anglais². C'était l'époque des voyages. Chaque année de nouveaux voyageurs traversaient l'Atlantique pour découvrir des erreurs, des vices, et des ridicules soit en Europe, soit en Amérique. L'aristocratie anglaise voulait prouver que la démocratie est vicieuse. Cooper et quelques autres se sont chargés de faire à l'Europe son procès. On aurait peine à compter les Anglais qui visitèrent l'Union américaine pour la railler. Citons les ouvrages du capitaine Basil Hall (*Travels in North America, in the years 1827 and 1828*); de mistress Trollope (*Domestic manners of the Americans*); de miss Martineau (*Society in America*); du co-

1. Voir le *Moniteur des Théâtres*, du 2 mai 1850.

2. Charles (Philarète), *Les Américains en Europe et les Européens aux Etats-Unis* (*Revue des Deux-Mondes*, février 1843)

lonel Hamilton (*Men and manners in the United States*); de miss F. Ann Butler (*Journal of a residence in America on a Georgian plantation*); de Halliburton (*Samuel Slick*); de Tyrone Power (*Impressions of America*); du capitaine Marryat (*A diary in America*); enfin de Charles Dickens qui publia ses spirituels *American notes for general circulation*.

De ces ouvrages, celui de mistress Trollope fut le premier à être traduit en français¹. L'ouvrage eut d'abord un succès retentissant en Angleterre parmi l'aristocratie. Mistress Trollope était partie en Amérique avec des principes démocratiques mais des habitudes aristocratiques. Elle trouvait en Amérique et les principes et les habitudes à ce point démocratiques qu'elle devint résolument aristocrate. Ses caricatures amères et ses sarcasmes à l'égard de tout ce qui était américain plaisaient à l'aristocratie anglaise et provoquaient des discussions animées en France. Elle écrit que dans un pays égalitaire, il est étonnant de trouver des esclaves. En réalité cela n'avait rien de surprenant comme ne tarda pas à le lui démontrer un critique français². « Assurément, dit-il, il y a contradiction entre l'esclavage des noirs et la passion d'égalité qui règne en Amérique, mais ces deux effets ne découlent pas de la même cause. L'esclavage des noirs est un fait qui a précédé le principe démocratique et il n'est point né sous le ré-

1. Mistress Trollope, *Mœurs domestiques des Américains*, Paris, 1833 2 vol. in-8°.

2. Geoffroy (Th.), *Mœurs des Américains* (*Revue des Deux-Mondes* 15 juin 1832).

gime du principe de l'égalité : il lui a résisté et il subsiste à côté¹. » Quant à la condition des esclaves, mistress Trollope ne trouve rien à redire. Mais elle les plaint sincèrement parce qu'on ne respecte pas les liens de parenté. Pour elle le système d'esclavage a ses effets les plus funestes sur le caractère des propriétaires et nuit d'une manière irréparable au caractère et au cœur de leurs enfants. Cependant, elle ne demande pas une émancipation immédiate, dont elle voit les dangers. Mais elle croit que si les législateurs prenaient des mesures pour améliorer le sort des esclaves, les nègres cesseraient d'être un objet de terreur, car ils sont sensibles à la bonté².

Le colonel Hamilton veut être juste à l'endroit de l'Amérique et il s'efforce d'être impartial dans son étude intitulée : *les Hommes et les mœurs aux Etats-Unis d'Amérique*. Il décrit les quartiers à esclaves. Il a visité une école destinée aux gens de couleur, et il a été vivement impressionné par l'intelligence des petits nègres³. Quand il vient à parler de sa visite à la Nouvelle Orléans où il a vu des ventes d'esclaves et des nègres arrachés à leur famille il s'exclame : « Si de pareilles scènes se passent dans un pays chrétien, le voyageur doit en conséquence les publier à tout l'univers, afin que ceux qui les tolèrent soient couverts de mépris⁴. Toutefois le colonel Hamilton ne reproche pas aux Amé-

1. *Ibid.*

2. *Mistress Trollope, op. cit.*, p. 60.

3. Le colonel Hamilton, *Les hommes et les mœurs aux Etats-Unis d'Amérique*, t. 1, pp. 71-84.

4. *Ibid.*, t. 2, p. 214.

ricains l'existence de ce fléau¹; il les blâme de n'avoir pas encore songé à adoucir le sort des nègres car il voit bien les obstacles que la constitution américaine aurait à franchir pour abolir l'esclavage.

L'étude la plus approfondie faite sur cette institution par un voyageur anglais est celle de miss Martineau², qui était partie d'Angleterre avec la ferme résolution d'admirer les Etats-Unis selon les lois de l'économie politique. Elle comprend parfaitement les erreurs du système et pour le maître et pour l'esclave. Du point de vue économique, l'institution est à déplorer. Les propriétaires souffrent de l'incapacité et de la mauvaise volonté des esclaves. Aussi les Etats libres sont-ils plus riches que les Etats à esclaves. Le Kentucky, malgré son sol fertile, ne peut pas se comparer aux Etats d'Illinois, d'Indiana et de l'Ohio³. Les maîtres souffrent non seulement dans leur fortune, mais aussi dans leur personne morale, et la société devient intolérable à la femme blanche⁴ et très funeste pour l'éducation de l'enfant⁵. Le nègre souffre énormément de ce système⁶. A tout moment il peut être arraché à sa famille ce qui lui est une grande souffrance, car les liens familiaux sont très forts chez les noirs. Miss Martineau se montre pleinement consciente des capacités morales et intellectuelles des nègres. A son avis, il n'y aurait aucun argument

1. *Ibid.*, t. 2, p. 219.

2. Miss Martineau, *De la société américaine*, Paris, 1838, 2 vol. in-8.

3. *Ibid.*, t. 1, pp. 219-224.

4. *Ibid.*, t. II, pp. 119-132.

5. *Ibid.*, t. II, pp. 119-131.

6. *Ibid.*, t. II, pp. 14-225.

rationnel qui pût justifier l'institution de l'esclavage aux Etats-Unis. Toutefois, elle croit que cette condition, quoique infiniment mauvaise pour les maîtres, est meilleure pour les esclaves que celle de la classe ouvrière dans aucune des contrées de l'Europe. Rien n'échappe à son observation, pas même l'inefficacité des droits civiques confiés aux gens de couleur affranchis, par suite des préjugés des castes¹. En somme, miss Martineau envisage tous les aspects du système et le roman de Mme Stowe n'en apprenait pas davantage aux Français.

La plupart des récits des voyageurs anglais trouvaient un écho dans les revues françaises. La *Revue des Deux-Mondes* fit connaître à ses lecteurs les récits de mistress Trollope par plusieurs extraits². En 1833, on raconte que de nombreuses réclamations se sont élevées contre son livre et que la langue anglaise s'est même enrichie d'un terme nouveau, le mot *trollopism*, pour désigner toute relation de voyage où on a eu moins d'égard à la vérité qu'au désir de plaire aux lecteurs³. On signale la publication du livre de James Stuart : *Three Years in North America*⁴ mais il n'est pas question de l'esclavage dans l'article consacré à l'ouvrage. Philarète Chasles ne rapporte pas non plus ce que les voyageurs anglais ont dit de cette institution dans son article sur les *Américains en Europe et les Eu-*

1. *Ibid.*, t. I, pp. 151-155.

2. Voir la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin, du 1^{er} juillet, du 1^{er} octobre 1832.

3. La *Revue des Deux-Mondes*, *Chronique de la Quinzaine*, 1^{er} mai 1833.

4. *Ibid.*

*ropéens aux Etats-Unis*¹. Toutefois, certains d'entre eux s'étaient indignés contre un pays qui, en plein xix^e siècle, tolérait une telle flétrissure.

Des récits de voyageurs anglais n'étaient nullement nécessaires pour éveiller l'intérêt des Français. C'est un lieu commun de dire que les Etats-Unis, en leur caractère de pays neuf, libre, gouverné par le peuple, éveillaient les curiosités inquiètes des vieux pays. Les Européens les étudiaient; les uns les examinaient avec crainte; les autres avec espoir. On épiait dans leurs moindres phases les modifications qu'apportait à la constitution ce jeune peuple dans le but d'assurer le triomphe des libertés civiles et politiques. Le Vieux Monde regardait les Etats-Unis comme un champ d'expériences, d'où sortirait la solution du problème des siècles, le problème de la perfection possible appliquée à l'action des gouvernements. Mais aussi, on étudiait en eux le pays qui portait encore la flétrissure de l'esclavage. On cherchait alors une solution satisfaisante applicable aux colonies françaises. Dans les journaux de l'époque paraissaient maints articles à ce sujet. En 1827, J. C. L. de Sismondi esquaissa les périls dont le système menaçait les Etats-Unis, et répondit aux arguments des partisans de l'esclavage. « Les Américains, dit-il, ont deux choses à faire, non seulement s'ils veulent mériter l'estime du monde, mais s'ils veulent vivre. Ils doivent relever les esclaves jusqu'au rang occupé

1. Chasles (Philarète), la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} février 1843, pp. 446-476.

par les hommes de peine dans les sociétés européennes¹. »

Dès sa création en 1825, la *Revue Britannique* qui suivait de près le mouvement des idées dans les revues du Royaume-Uni faisait connaître à la France les mesures prises aux Etats-Unis pour améliorer le sort des noirs². Cette revue décrit également la condition des esclaves³ dans la colonie de Libéria⁴ et constate l'impossibilité de maintenir l'esclavage⁵.

En 1835, Alexis de Tocqueville publia son *De la démocratie aux Etats-Unis*. Dans cette étude sur les lois et la constitution américaines, Tocqueville fut amené à traiter la question de l'esclavage. Dans le Nord, estime-t-il, la situation du nègre est pire que dans le Sud. La liberté ne lui profite pas, car il ne peut pas user de ses droits. Dans le Sud, le maître ne craint pas d'élever son esclave jusqu'à lui, car il sait qu'il peut, s'il le veut, le rejeter dans la poussière. Dans le Nord, le blanc n'aperçoit plus distinctement la barrière qui doit le séparer d'une race avilie, et il s'éloigne du nègre avec d'autant plus de soin qu'il craint d'arriver un jour à se confondre avec lui⁶. Ce n'est pas dans l'intérêt de l'esclave mais dans celui du blanc qu'on détruit l'esclavage aux Etats-

1. J. C. L. de Sismondi, *L'Amérique* (la *Revue encyclopédique* de janvier 1827, t. 33, pp. 17-40).

2. Voir *Affranchissement et colonisation des noirs aux Etats-Unis*, (*Revue Britannique*, juillet 1826, p. 174).

3. Voir *Charleston, son marché d'esclaves, ses hospices, ses prisons*, (*Revue Britannique*, octobre 1830, pp. 351-356).

4. Voir : *Colonisation des noirs libres des Etats-Unis* (*Revue Britannique*, mai 1832, pp. 5-37).

5. Voir *Production du sucre sans le concours des esclaves* (*Revue Britannique*, juillet 1833, pp. 25-30).

6. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 4^e édition 1864, in-8°, t. II, p. 38.

Unis¹ parce que la servitude, si cruelle à l'esclave, est funeste au maître. La rive droite de l'Ohio est plus prospère que la rive gauche, pays d'esclavage. Il y a donc une différence prodigieuse entre la capacité commerciale de l'homme du Sud et celle de l'homme du Nord². Tocqueville signale les obstacles qui entravent l'émancipation dans les Etats du Sud et les dangers que l'avenir réserve à ces Etats³. En somme, il approfondit la question nègre aux Etats-Unis sans négliger de parler de la colonie noire d'Afrique⁴.

Son livre donna lieu à un grand nombre d'articles de journaux. Presque tous sont d'accord pour louer le travail consciencieux de Tocqueville. Salvandy du *Journal des Débats* se montre cependant un peu sévère et pour les Etats-Unis et pour Tocqueville. Il demande si les lecteurs trouvent au même degré que Tocqueville la démocratie pure aux Etats-Unis. L'esclavage, à ses yeux est le plus sanglant, le plus effroyable démenti à toutes les maximes et à toutes les notions de l'égalité. Pour défendre sa domination, le maître est tenu d'interdire à son esclave l'accès des idées, des lettres, des connaissances, qui font l'orgueil et la richesse de l'homme. Et ce n'est pas seulement dans le Sud que cette distinction de caste se marque. Elle est également présente à la pensée des gens de l'Ouest et du Nord⁵. Cependant

1. *Ibid.*, t. II, p. 310.

2. *Ibid.*, t. II, p. 311-315.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 323-334.

4. *Ibid.*, t. II, pp. 335-336.

5. Salvandy, *De la démocratie aux Etats-Unis*, par Alexis de Tocqueville (*Journal des Débats*, 2^e mai 1835).

la plupart des critiques louent cet ouvrage justement parce qu'il se dégage des partis pris de l'époque¹.

Au courant de la même année, de Beaumont publia son ouvrage : *Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis*. L'auteur avait revêtu d'une forme romanesque le fruit de ses études de mœurs en Amérique, espérant ainsi attirer à lui le grand public, qui cherche à la fois des idées pour l'esprit et des émotions pour le cœur. Les appendices dont il a fait suivre son roman renferment des renseignements plus précis sur les faits mentionnés dans l'ouvrage. Ainsi nous y trouvons un chapitre sur la condition de l'esclave nègre², un autre sur le caractère de l'esclavage aux Etats-Unis³ et un troisième chapitre qui s'intitule : *Peut-on abolir l'esclavage des noirs aux Etats-Unis*⁴. De la même manière, de Beaumont donne un compte rendu exact des événements arrivés à New-York les 9, 10 et 11 juillet 1834⁵. Ces événements ont fourni la matière du chapitre XVII. du roman, dans lequel nous assistons à une émeute causée par le bruit répandu d'un mariage entre un blanc et une femme de couleur. C'est, en effet, plutôt de la condition des nègres affranchis que traite de Beaumont.

Les comptes rendus critiques de cet ouvrage furent fort nombreux. On était satisfait de découvrir des défauts à la démocratie tant célébrée de l'Amérique.

1. Voir Sainte-Beuve, *De la démocratie aux Etats-Unis*, par Alexis de Tocqueville (*Le Temps*, 7 avril 1833).

2. Gustave de Beaumont, *Marie*, Appendices, pp. 269-294.

3. *Ibid.*, pp. 294-301.

4. *Ibid.*, pp. 301-343.

5. *Ibid.*, pp. 314-328.

« Ce pays se croit en démocratie parfaite parce qu'il n'a ni marquis ni baron¹ » dit un critique, qui dénonce ensuite la plus stupide de toutes les noblesses, « l'aristocratie de la peau », laquelle demande compte aux hommes d'aujourd'hui d'une goutte de sang noir, mêlée, il y a cent ans, au sang de leurs aïeux. « Français qui nourrissez des idées poétiques à propos de l'égalité, de la liberté de ce monde prétendu de l'avenir n'y allez pas. Vous serez déçus². » Le *Journal des Débats* loue de Beaumont d'avoir exposé, à travers les libertés infinies de ce nouveau monde, toutes les oppressions, tous les préjugés et tous les sophismes du vieux monde « à ses plus mauvais jours et sous les cièux les plus durs³ ».

Tous les articles publiés au sujet de *Marie* sont du même ton. On prodiguait des louanges à de Beaumont, non seulement à cause de son talent de romancier, mais parce qu'il avait enfin révélé la vérité à propos de l'Amérique. On était heureux, semble-t-il, d'avoir entre les mains un livre qui dépeignit les Américains sous un très mauvais jour. Il faut dire qu'il existait, à ce moment des difficultés d'argent entre la France et les Etats-Unis, qui faisaient le sujet d'articles quotidiens dans les journaux⁴. Un critique de la *Revue des Deux-Mondes* fait remarquer que depuis que cette querelle s'était élevée, les publicistes français se plaisaient à mettre en lumière la contradiction des lois répu-

1. T. Toussenel, *Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis*, par Gustav de Beaumont (*Le Temps*, du 21 mars 1835).

2. *Ibid.*

3. Voir le *Journal des Débats*, du 6 décembre 1835.

4. Lavisse, *Histoire de la France contemporaine*, tome V. p. 116.

blicaines de cette démocratie avec la condition des esclaves¹. A propos de cette tendance à critiquer les Etats-Unis de maintenir l'esclavage tout en se vantant d'être une démocratie pure, il expose quelques notions très simples sur ce pays, qui devraient, selon lui, guérir les critiques français de leur partialité. Ces notions, il les emprunte au livre d'Alexis de Tocqueville, exposant la situation politique et économique pour démontrer que le concours de plusieurs facteurs moraux et économiques était nécessaire à l'affranchissement des nègres américains. C'était dans les Etats du Nord que se manifestaient les facteurs moraux et les Etats du Sud commençaient alors à éprouver l'effet des facteurs économiques. Ce critique, F. de Corcelle, ne veut point être partial, et il ajoute : « En France, nous n'avons sur ces questions qu'une vaniteuse indignation politique et littéraire, une philanthropie facile et, au besoin, d'agréables plaisanteries. »

De Corcelle exprimait là l'avis² d'un écrivain américain, Eugène A. Vial, qui avait entrepris de défendre son pays dans une brochure publiée en 1837, *Réponse à quelques imputations contre les Etats-Unis énoncées dans les écrits et dans les journaux récents*, par Eugène A. Vial, citoyen des Etats-Unis, membre de l'Institut de Colombia à Washington et de la Société géographique de Paris. Que de verve, que de chaleur dans cette défense de son pays ! Vial entreprend tout

1. F. de Corcelle, *De l'esclavage aux Etats-Unis* (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1836.)

2. *Ibid.*

d'abord de faire comprendre aux Français la psychologie américaine en ce qui concerne le tempérament et les mœurs¹. Pour l'esclavage, il déclare que la solution est aisée au théoricien qui, n'ayant rien à perdre, proclame de son cabinet une émancipation générale et immédiate. Il veut qu'on lui explique la raison de cette tendre sympathie pour la race africaine, sympathie qui devrait s'étendre également à des myriades d'hommes blancs d'Europe qui gémissent sous un joug certainement plus pesant que celui des nègres d'Amérique². Vial entreprend ensuite de disculper l'Amérique des accusations élevées contre elle. Ce n'est qu'après 1776, quand les colonies se séparèrent de la mère patrie, que devrait commencer la responsabilité nationale³. Géographiquement parlant, le grand tout constituant les Etats-Unis se compose de parties placées à l'origine sous les juridictions anglaise, française et espagnole. Dans la Déclaration d'Indépendance, on peut lire que l'une des causes de la séparation était, qu'ayant été fréquemment sollicités de prohiber la traite des noirs, le Roi et son gouvernement s'y étaient constamment refusés⁴. La colonie de Libéria entretenue par des fonds américains est une preuve de la bienfaisance des Américains à l'égard des nègres⁵. Dès l'année où ils avaient gagné leur indépendance, les Etats de l'Union faisaient tout pour combattre la

1. Voir Hazard (Paul), *Chateaubriand et la littérature des Etats-Unis*, (*Revue de la Littérature comparée*, janvier-mars, 1928).

2. Eugène A. Vial, *op. cit.*, p. 28.

3. *Ibid.*, p. 21.

4. *Ibid.*, p. 22.

5. *Ibid.*, pp. 23-25.

traite. Ici, l'auteur cite les lois promulguées à diverses époques pour la supprimer. « Longtemps avant que l'Angleterre y pensât, dit-il, les lois des Etats-Unis et ses canons traquaient les négriers sur les mers lointaines¹. » En Amérique, il n'est pas d'autre émancipation possible que celle, qui, graduelle et volontaire, est effectuée par les propriétaires d'esclaves eux-mêmes, car l'émancipation générale et immédiate demandée par les philanthropes français est impossible, vu le caractère immuable et irrévocable de la constitution américaine². Quant aux lois rigoureuses faites à l'intention des esclaves, elles exercent sur cette classe une crainte salutaire, indispensable dans un pays où le chiffre de la population esclave excède celui de la population blanche. Du reste, la verge de fer existe plutôt sur le papier que dans la réalité³. Vial a quelques mots amers à propos du roman de *Marie*. L'auteur, selon lui, voulant apitoyer les lecteurs sur le sort des affranchis, a choisi un ange comme héroïne de son livre. Mais elle est une exception, comme il peut en exister, destinée à donner aux philanthropes l'espoir de voir un jour la race noire s'approcher du niveau de la race blanche. Il y a des hommes libres que leur bonne conduite et leur industrie font sortir de leur caste, mais il reste que dans l'Etat de New-York, les deux tiers des condamnés aux établissements pénitenciers sont des nègres libres, et ce résultat est

1. *Ibid.*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 34.

à peu près le même pour toute l'Union¹. Les affranchis ont en réalité deux griefs. Vial en convient. Ils n'ont pas le droit de voter et il existe une forte répugnance contre l'alliance conjugale du noir avec le blanc². Si le premier est un malheur, affirme Vial, il est commun à la grande majorité des peuples de l'Europe. La seule différence est que chez l'un c'est la couleur, chez l'autre la pauvreté qui sont des causes d'expulsion politique³. Quant à l'antipathie contre le mélange des races, Vial l'explique en disant que l'homme ne veut jamais prendre une femme d'une classe de société inférieure à la sienne. Il invite tous les philanthropes français à joindre l'exemple aux préceptes et à se marier avec des personnes de couleur. Jusque-là personne, déclare-t-il, n'a montré, par son dévouement personnel, la sincérité de ses principes. Il termine cette chaleureuse réplique aux philanthropes et aux critiques français, en priant qu'on laisse à ceux qui ont le droit d'agir, et qui sont intéressés à leur propre cause le soin d'atténuer les maux de l'esclavage⁴. Vial ne réussit à convaincre personne de la légitimité de l'esclavage, ni du bonheur des esclaves, ni de la douceur des maîtres, mais il démontra que l'Amérique ne venait pas après les autres pays quand il s'agissait de prendre des mesures pour l'émancipation. Son article indique combien la question abolitionniste était alors en faveur.

Malgré l'invitation de Vial aux pays européens de

1. *Ibid.*, p. 30.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 33.

4. *Ibid.*, p. 33.

veiller à leurs propres affaires, ces derniers continuaient à suivre avec intérêt le mouvement abolitionniste en Amérique. Les amis de l'humanité par toute l'Europe exprimaient leur mépris pour un peuple qui supportait une telle injustice. En 1847, Alexandre Renaud publia une lettre adressée aux Américains, dans laquelle il plaide la cause des noirs et des Indiens. « L'émancipation des noirs et la civilisation des rouges, tel doit être le double but des philanthropes d'Amérique; et alors, appuyée sur les hommes dont elle aura brisé les fers, et sur ceux qu'elle aura initiés à la vie civilisée, l'Amérique du Nord apparaîtrait aux peuples comme une nation libre, généreuse et digne des hautes destinées qui l'attendent¹. »

La *Revue Britannique* publiait toujours des articles tirés des revues et journaux anglais et américains. En janvier 1835, on raconte l'histoire de deux nègres qui allaient exposer les griefs de leurs tribus aux commissaires anglais du cap de Bonne-Espérance. Leurs paroles et surtout l'air de dignité avec lequel elles furent prononcées, convinquirent les commissaires que l'intelligence de la race nègre n'était point aussi abâtardie qu'on le supposait généralement². A l'occasion de la publication des *Nouveaux souvenirs de voyage*, de miss Martineau, la *Revue Britannique* rapporte sur les rapports de miss Martineau avec les esclavagistes des

1. Alexandre Renaud, *Au Congrès et au peuple des Etats-Unis*, 1847, in-8.

2. *Intelligence des esclaves nègres* (*Revue britannique*, janvier 1839, p. 175).

détails intéressants. La même revue suivait toujours fidèlement le mouvement des idées en Amérique vers l'abolition¹. En avril 1844, elle publia un extrait d'un journal du révérend Percival Grenfell Hill, *Cinquante jours à bord d'un négrier*². Cette publication avait, dit-on, fait sensation en Angleterre. Plusieurs journaux en avaient tiré des arguments nouveaux en faveur du droit de vente et tous furent d'accord pour déclarer que les mesures votées par le Parlement contre le trafic de la traite avaient été jusqu'à présent inefficaces. Ce conte et un autre intitulé *Une charre aux Hommes* (publié en 1847, dont la scène se passe en Afrique, furent connaître les manœuvres des trafiquants d'esclaves. En décembre 1845, fut publié un article intitulé *Hautborne et ses voyages dans la colonie de Libéria*³. Un conte intitulé *Charité la Nègresse. Scènes de la vie américaine de mistress Childs* parut en 1848⁴. Il contenait des scènes aussi terribles que certaines de celles de la *Cave de l'Orde Tom*.

Malgré les efforts soutenus des abolitionnistes, la condition de l'esclave aux États-Unis semblait empirer. La 18^e législature (1847) fit voter la loi sur les esclaves fugitifs. Des millions de personnes furent alors enrôlées. Mais Beecher Stowe vint alors combattre l'es-

1. *Journal de l'Amérique*, de Miss Martineau (Jeune britannique, 1840, p. 21).

2. *The Liberator*, 1844, vol. 1, no 1, p. 10. (Traduction française, *Le Libérateur*, 1844, p. 10.)

3. *The Liberator*, 1845, vol. 1, no 1, p. 10.

4. *The Liberator*, 1848, vol. 1, no 1, p. 10.

5. *The Liberator*, 1848, vol. 1, no 1, p. 10.

clavage par la voie du roman. En attendant la publication de son ouvrage, le public français eut sous les yeux l'ouvrage de Victor Schœlcher : *L'Esclavage aux Etats-Unis et la loi sur les esclaves fugitifs*¹, publié d'abord dans la *Liberté de Penser*. Cet abolitionniste acharné qui avait tant fait pour hâter l'émancipation dans les colonies françaises, dénonça avec vigueur les lois et les propriétaires d'esclaves d'Amérique. Il décrivit les persécutions subies par les abolitionnistes², et cita les journaux américains où l'on parlait des coups de fouet infligés aux hommes suspects d'entretenir des sympathies pour les abolitionnistes. Il n'y a plus de justice dans le pays, déclare Schœlcher, car en vertu de la loi de Lynch, dix ou huit scélérats peuvent s'ériger eux-mêmes de leur propre autorité pour former un Comité de surveillance et ces comités de surveillance font la guerre à outrance aux abolitionnistes³. La loi de 1850 venait mettre le comble aux injustices. Schœlcher donne quelques exemples des troubles, des violences, des collisions sanglantes qui en étaient le fruit⁴. En même temps, il donne un bref coup d'œil à la législature des Etats-Unis relativement aux esclaves et il en tire des extraits concernant les punitions infligées aux blancs pour avoir coupé la langue à un esclave, lui avoir crevé l'œil, ou pour l'avoir brûlé soit par l'eau bouillante soit par le feu⁵. Les lois révè-

1. *La Liberté de penser* de juillet 1851, tome VII, pp. 174-2 4; 2^e article, novembre 1851, tome VII, pp. 773-793.

2. 2^e article, pp. 773-776.

3. *Ibid.*, 2^e article, p. 775.

4. *Ibid.*, 1^{er} article, pp. 182-192.

5. *Ibid.*, 2^e article, pp. 789-793.

lent les mœurs pour lesquelles les lois sont faites. « En de telles circonstances, dit Schœlcher, quand le mal prend chaque jour des proportions plus effrayantes, c'est, il nous semble, un devoir impérieux pour la presse française tout entière d'élever enfin la voix contre de pareilles monstruosité. Il lui appartient de les combattre, de les flétrir, avec d'autant plus d'énergie qu'elles se produisent au sein d'un peuple libre. Nous osons l'engager à prendre une attitude sévère vis-à-vis des Etats-Unis, relativement à l'esclavage et à ses affreuses conséquences¹. » Voilà, n'est-il pas vrai, une attaque vigoureusement menée contre cette pratique barbare et destinée à exciter à travers la France l'indignation du public contre les défenseurs de l'esclavage.

A la veille de la publication de *la Case de l'Oncle Tom* parut le récit des voyages de Charles Oliffe en Amérique². Ce voyageur donne un démenti aux écrits des autres voyageurs et aux philanthropes qui relataient la mauvaise condition de l'esclave américain. Selon lui, il n'existe nulle part une classe d'êtres aussi heureux que le sont les esclaves des Etats-Unis et les planteurs avaient été indignement calomniés par les écrivains européens³. Oliffe admet qu'il existe des exceptions à la règle générale des bons maîtres, dans le cas de quelques petits colons enrichis, qui se sont métamorphosés, d'individus obscurs, en acqué-

1. *Ibid.*, 2^e article, pp. 792-793.

2. Oliffe (Charles), *Scènes américaines, Dix-huit mois dans le Nouveau monde*, Paris, 1852.

M3. *Ibid.*, p. 132.

reurs d'esclaves ou bien dans le cas de gens de couleur nouvellement propriétaires¹. Il regrette l'existence d'une loi refusant l'instruction aux esclaves², mais malgré de tels inconvénients, il est sûr que si l'on offrait aux nègres leur liberté, cette offre serait repoussée par les quatre cinquièmes de la population esclave³. Oliffe affirme même que quelques nègres fugitifs maudissent les abolitionnistes d'avoir encouragé leur évasion⁴. Quant aux traitements cruels atteignant les nègres dans leurs affections, il n'arrive jamais, dit Oliffe, qu'un père de famille soit vendu seul, et séparé de sa femme et de ses enfants, ni réciproquement⁵. Jamais voyageur n'a vu l'esclavage sous une lumière plus favorable. Après un court séjour dans la Caroline du Sud, Oliffe n'a pas hésité à affirmer que la plupart des écrivains anglais ou d'autres nations qui avaient publié leurs impressions sur le système de l'esclavage, avaient dû faire leurs observations à travers le prisme des préventions⁶.

Dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, Casimir Leconte semble donner son appui à ce qu'avait déjà dit Oliffe sur le bonheur des esclaves d'Amérique. Son article s'intitule : *Les noirs libres et les noirs esclaves aux Antilles, aux Etats-Unis et à Libéria — la République noire*⁷. Sans se préoccuper du travail de l'éman-

1. *Ibid.*, p. 132.

2. *Ibid.*, p. 134.

3. *Ibid.*, p. 136.

4. *Ibid.*, p. 136.

5. *Ibid.*, p. 138.

6. *Ibid.*, p. 131.

7. Casimir Leconte, article cité (*Revue des Deux-Mondes*, juillet 1852, pp. 72-105).

cipation, l'auteur examine où en sont les tentatives, où en est le travail des noirs, soit dans les pays où l'esclavage dure encore, soit dans ceux où il a été brusquement supprimé. Il se propose d'éclaircir ce que la liberté a pu faire pour les esclaves et pour les nations émancipatrices. Leconte s'indigne des châtimens qu'on inflige aux noirs de Cuba et il affirme à ce propos qu'il n'est pas possible de mieux traiter les noirs qu'on le fait aux Etats-Unis¹. Il est même convaincu que la condition physique des esclaves de l'Union est infiniment meilleure que celle de la généralité des populations agricoles ou ouvrières de l'Europe². Le système pratiqué par les Américains du Nord est celui d'une surveillance paternelle sur les noirs. Mais Leconte ajoute que si la situation des esclaves est douce, celle des noirs affranchis est intolérable, car le nègre ne participe à aucun des droits et des avantages de la constitution³. Ici l'auteur ne fait qu'affirmer ce que Gustave de Beaumont avait déjà dit à ce sujet. Il fait mention en plus, de la colonie de Libéria fondée par les gens du Nord dans le but de remédier aux infortunes des affranchis⁴. L'émancipation à laquelle les Etats à esclaves travaillaient déjà ne pouvait et ne devait être, suivant les mots de Leconte, qu'un travail lent⁵.

Un dernier article relatif aux noirs qui parut avant la vogue de *la Case de l'Oncle Tom* eut comme titre :

1. *Ibid.*, p. 78.

2. *Ibid.*, pp. 80-82.

3. *Ibid.*, p. 85.

4. *Ibid.*, p. 87.

5. *Ibid.*, p. 86.

*les Mœurs et la littérature nègres*¹. A un moment où il se trouvait encore des gens qui croyaient que le nègre était et serait toujours un être sans intelligence et incapable de s'élever au niveau de la civilisation des blancs, il est assez surprenant de trouver un tel article. Cependant, grand nombre de personnes croyaient fermement à la possibilité d'instruire et d'élever cette race barbare vers un degré plus haut de la civilisation. Déjà en 1808, l'Abbé Grégoire avait déclaré que les nègres avaient leurs trouvères et leurs troubadours comme la France². Il ne cite rien qui prouve chez eux un véritable instinct poétique, mais il cite des ouvrages de nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts. La *Revue Britannique* avait déjà signalé l'intelligence des noirs³. Les ouvrages des romanciers et des dramaturges étaient allés dans le même sens. En 1852, Gustave d'Alaux découvrait même chez les nègres le génie de la poésie lyrique. Il déclare qu'il y a dans la race noire un génie national, toute une littérature rêvée, chantée, dansée, contée, qui n'attendait peut-être que sa formule écrite pour devenir un des plus curieux chapitres de l'histoire des idées et des races⁴. Les lecteurs de nos jours ayant lu des livres tels que le *Livre de Poésie nègre*, de Mr James Weldon Johnson, ou bien ses volumes de *spirituals*,

1. Gustave d'Alaux, *article cité* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1832 pp. 762-794).

2. Grégoire (abbé Henry B.), *De la littérature des nègres*, Paris, 1808, p. 183.

3. Voir *Intelligence des esclaves nègres* (*Revue britannique*, janvier 1839, p. 175).

4. Gustave d'Alaux, *article cité*, p. 764.

c'est-à-dire des chansons religieuses ou bien encore les *Trombones de Dieu*, sept sermons nègres en vers où Mr Johnson n'a fait que transcrire ce qu'il a entendu dans les églises noires, apprécient le charme particulier du génie nègre dans le domaine de la poésie. Une étude de la littérature nègre a encore aujourd'hui des attrait pour ceux qui cherchent des bizarreries. Cet article de Gustave d'Alaux ne touchant en rien à la condition sociale des nègres laisse espérer que désormais on va laisser de côté ce sujet usé et tant de fois débattu.

Ainsi le nègre était déjà entré de plain-pied dans la littérature française bien avant la publication de *la Case de l'Oncle Tom*. Les philosophes parlaient des devoirs qu'imposait l'humanité à l'égard des noirs. Les romanciers et les dramaturges agitaient la même question et l'abolition était un des derniers efforts tentés par le romantisme politique. Il faut ajouter que les nègres offraient toujours au romancier des thèmes exotiques et romanesques.

CHAPITRE PREMIER

Les débuts de Mme Beecher Stowe

Genèse de la Case de l'Oncle Tom. — La loi sur les esclaves fugitifs. — Mme Stowe veut en combattre les effets. — Qu'elle fût bien renseignée sur son sujet. — Que la Case de l'Oncle Tom est sans prétentions littéraires. — Succès du roman en Amérique. — Succès du roman en Angleterre. — Succès en France. — Les articles de John Lemoine. — L'article de George Sand.

En 1850, fut promulguée aux Etats-Unis la loi sur les esclaves fugitifs. Par cet acte législatif, les habitants des Etats libres étaient obligés non seulement de restituer mais d'aider à reprendre les esclaves évadés qui se réfugiaient chez eux. La question de l'esclavage avait été agitée pendant longtemps entre les Etats du Nord et les Etats du Sud, et les partisans de l'esclavage semblaient remporter une victoire décisive en obtenant cette loi, à laquelle Daniel Webster, l'idole des Etats du Nord, avait donné son appui. En réalité, ce qui paraissait être un triomphe pour les esclavagistes devint à la longue une défaite, car cette loi injuste fit naître *la Case de l'Oncle Tom*, livre qui, non seulement rendit impossible l'exécution de la loi, mais fit

beaucoup pour amener ou hâter l'abolition de l'esclavage¹.

De quelle plume venait ce livre qui a exercé une influence si profonde sur la politique? Était-il d'un philosophe? ou d'un auteur célèbre qui s'intéressait vivement à la politique de son pays? *La Case de l'Oncle Tom* qui devait provoquer une véritable révolution morale et déterminer un mouvement littéraire en faveur des esclaves fut écrit par une femme encombrée de difficultés matérielles; position difficile, famille nombreuse, devoirs multiples, santé souvent chancelante. De rares articles de journaux avaient à peine révélé à quelques lecteurs le nom de Mme Harriet Beecher Stowe. Sous le poids de ses devoirs de maîtresse de maison, cette femme à l'âme « la plus maternelle qui fût jamais² », ne pensait pas pouvoir se consacrer à la littérature. Elle avait sans doute déjà publié une *Géographie* pour les élèves de l'école de sa sœur Catherine. Elle avait aussi écrit des nouvelles, un recueil de contes intitulé *Fleurs de mai* (*The Mayflower*), contes publiés à des périodes différentes pour contribuer aux dépenses de la maison, mais elle ne se sentait pas la vocation littéraire. Cependant, parmi ses frères et ses sœurs, amis fervents de la race noire, sinon des abolitionnistes déclarés, elle s'était distinguée par sa facilité à écrire. C'est pourquoi, peu après la promulgation de la loi sur

1. Charles Edouard Stowe, *Life and Letters of Harriet Beecher Stowe* n-8°, p. 154.

2. George Sand, *Henriette Beecher Stowe* (*La Presse*, 20 décembre 1852).

les esclaves fugitifs, Mrs Henry Ward Beecher, belle sœur de Mme Stowe, lui avait écrit : « Hattie, si je pouvais manier la plume comme vous, j'écirais quelque chose qui ferait sentir à toute cette nation combien l'esclavage est une chose exécration¹. » Mme Stowe lut cette lettre à sa famille réunie, et très émue par la lecture, elle dit résolument : « Oui, je veux écrire quelque chose : Je le ferai si Dieu m'accorde une vie suffisamment longue pour cela² ».

Malgré cette ferme résolution, ce ne fut qu'au mois de février 1851 que l'ouvrage fut commencé. Mme Stowe voulait faire une œuvre populaire, une œuvre domestique, une œuvre psychologique, de ce qui n'était qu'un problème théorique et philosophique. Comment s'y prendre ? Elle ne se hâta pas. Pendant qu'elle communiait dans le temple de Brunswick, il lui vint à l'esprit, comme une vision, la scène de la mort de l'oncle Tom, qui devait être le héros de son roman. Aussitôt rentrée chez elle, elle mit de suite cette vision par écrit et la lut à ses deux jeunes enfants, qu'elle fit pleurer à chaudes larmes³. De cet incident est sorti tout le livre, et l'auteur n'avait rien prémédité, rien combiné. Le 15 juin 1851, le premier chapitre du récit fut publié dans un journal de Washington, le *National Era*. Chaque semaine, elle en envoya un fragment à ce journal, et le récit se trouva terminé le 1^{er} avril 1852. Le livre fut donc écrit et publié d'une façon fragmen-

1. Charles Edward Stowe, *op. cit.*, p. 145.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 153.

taire, procédé fatal aux vues d'ensemble et qui détruit l'heureux équilibre des parties. Mais pour Mme Stowe ce n'était pas un ouvrage littéraire, mais un récit véridique, un exposé de faits, un travail de stricte investigation. Elle était d'autant plus à même d'écrire sur ce sujet, qu'elle avait vécu au milieu des personnages qu'elle mettait en scène et qu'elle avait partagé moralement leurs souffrances. Une lettre écrite à M. Frederick Douglass le 9 juillet 1851 est citée par son fils pour montrer que la source d'où venaient ces touchants épisodes jaillit du cœur¹. Le livre fut un cri, une prière au nom de l'humanité outragée.

Ce qui prouve encore que Mme Stowe ne regardait pas le livre comme un ouvrage littéraire et ne soupçonnait même pas la gloire et la richesse qui pourraient en résulter pour elle, c'est que son éditeur, J. P. Jewett, de Boston, la pria de ne point allonger l'histoire qui allait dépasser les limites d'un volume, ce qui nuirait sûrement au succès d'une œuvre dont le sujet n'était point populaire. Mme Stowe lui répondit que ce n'était pas elle qui faisait le récit, que le récit se faisait de lui-même, et qu'il ne lui était donc pas possible de l'arrêter avant qu'il ne fût terminé². Toute sa vie et tous ses écrits nous prouvent qu'elle est devenue écrivain presque par hasard, parce qu'elle avait quelque chose à dire. Quand le récit fut terminé, elle se sentit lasse, profondément abattue et découragée, ayant épuisé toutes ses forces à obéir à l'élan qu'elle n'avait

1. *Ibid.*, p. 153.

2. Annie Fields, *Life and Letters of Harriet Beecher Stowe*, p. 148.

pu contenir. Dans son état de fatigue extrême et d'affaissement moral qui succédait aux mois où elle avait laissé parler son cœur, elle désespérait de trouver des lecteurs. Voulant faire tout son possible pour la cause abolitionniste, elle envoya des exemplaires de son roman au prince Albert, au duc d'Argyll, aux Earls de Carlisle et de Shaftesbury, à Macaulay, à Dickens et à d'autres personnalités qu'elle savait s'intéresser au problème de l'émancipation. Mais elle n'espérait pas le succès pour son livre. Elle avait reçu trois cents dollars pour le récit en épisodes. Son éditeur lui offrit la moitié des bénéfices si elle payait la moitié des frais de publication. Ni son mari ni elle ne se croyaient assez riches pour courir un tel risque et il fut convenu que Mme Stowe recevrait dix pour cent comme droit d'auteur sur la vente¹.

Bientôt, toutes ses frayeurs furent dissipées. Le livre parut vers la fin du mois de mars 1852. Trois mille exemplaires furent vendus le premier jour, une deuxième édition fut imprimée, la semaine suivante, une troisième le 1^{er} avril et dans une année cent vingt éditions, soit plus de trois cent mille exemplaires, avaient été vendues aux Etats-Unis. Dans l'espace de quatre mois après la publication de son livre, elle avait reçu comme droits d'auteur la somme de dix mille dollars². Presque aussitôt, l'ouvrage souleva des critiques diverses. Il ne manqua pas de contradicteurs, de diffama-

1. Charles Edward Stowe, *op. cit.*, p. 158.

2. *Ibid.*, p. 160.

teurs. D'autres écrivains, tels que Mrs Eastman¹, survinrent pour montrer l'esclavage sous une lumière plus favorable, mais leurs récits furent mal accueillis. Sur ces entrefaites, Mme Stowe reçut des lettres d'hommes tels que Whittier et Longfellow, qui la félicitèrent de sa belle œuvre écrite au nom de l'humanité.

Et de l'autre côté de l'Atlantique arrivèrent des lettres de Lord Carlisle, du Earl de Shaftesbury, de l'archevêque Whately, de l'Honorable Arthur Helps, de Charles Kingsley, de Frederika Bremer, de George Sand². Le roman parut bientôt en Angleterre. En effet, le premier exemplaire y fut reçu vers la fin du mois d'avril. Le premier éditeur à qui il fut offert, David Bogue, le refusa³. Ensuite, deux imprimeurs, Henri Vizetelly et Salisbury, entreprirent de le lire. Ce dernier raconta plus tard, qu'à cette lecture, il resta éveillé jusqu'à quatre heures du matin, tantôt poussé au rire, tantôt aux larmes. Pour être bien sûr qu'il ne se trompait pas, il éveilla sa femme à qui il lut quelques chapitres. Comme la lecture produisit le même effet sur elle, M. Salisbury se convainquit de l'opportunité de publier un livre aussi émouvant. M. Vizetelly fut de son avis et entreprit de l'imprimer. La première édition fut publiée en avril 1852 et tirée à sept mille exemplaires, au prix de dix shillings et six pence. Comme il était permis à tout éditeur d'imprimer

1. Mrs Eastman, *Aunt Phyllis' Cabin or Southern Life as It is*.

2. Annie Fields, *op. cit.*, p. 163.

3. Charles Edward Stowe, *op. cit.*, p. 190. Voir aussi *Times Literary Supplement*, juillet 1926, article *Uncle Tom's Cabin*.

le livre, de nombreuses éditions parurent à tous les prix. Du mois d'avril jusqu'au mois de décembre 1852, douze éditions différentes furent publiées. Douze mois après la publication, dix-huit imprimeurs étaient occupés à satisfaire aux demandes du public. Le chiffre total des éditions atteignit quarante. On ne peut guère donner le chiffre exact du nombre d'exemplaires vendus en 1852, mais l'imprimeur M. Sampson Low de Londres l'estime à un million et demi¹. Rien ne manquait au succès. Des articles critiques paraissaient dans tous les journaux et dans toutes les revues. Celui qui parut dans le *Times* fut publié en Amérique sous la forme d'un opuscule intitulé *Ce qu'on pense en Angleterre de l'Oncle Tom*².

Ce fut donc avec une réputation toute faite que le livre arriva en France où il ne fit que continuer la course de son succès. Si nous nous sommes attardés à parler ici de sa fortune en Amérique et en Angleterre, c'est que, même à une époque où la critique française suivait de près la littérature anglaise et américaine, elle attendait, semble-t-il, le jugement des critiques anglais sur un livre américain avant de se prononcer, craignant sans doute d'aller trop loin sur un terrain qui ne lui était pas encore très familier³. D'ailleurs, on n'était qu'à la veille de la grande période de la littérature américaine populaire, période où tout ce qui afflua sur le marché transatlantique, bon ou mauvais, fut

1. Charles Edward Stowe, *op. cit.*, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 168.

3. Mantz (Harold Elmer), *French criticism of American literature before 1832*, pp. 17 et 157.

dévoré avec entrain, les traducteurs aux aguets ne laissant rien échapper qui aurait pu même passer inaperçu sans inconvénient¹. Au moment de la publication de *la Case de l'Oncle Tom*, il fallait que le roman ait joui d'un certain succès dans les pays anglo-saxons pour être accueilli aussi chaleureusement en France. Comme à Londres, le libraire qui, le premier, eut connaissance du livre, refusa de l'imprimer². C'était pour lui l'ouvrage d'un auteur inconnu, d'un bas-bleu américain, qui ne jouirait certainement pas d'une grande popularité en France. Mais une fois signalé à l'attention du public par John Lemoinne³, le livre fut assuré d'un succès général. Lemoinne le fit connaître à un public suffisant pour que la grande masse indifférente s'émût à son tour. Aussi peut-on dire qu'avant même que l'ouvrage fût traduit, il avait été lancé dans le monde parisien.

John Lemoinne consacra deux articles au roman américain⁴. Ils furent conçus en termes propres à soulever la curiosité envers un roman venu d'outre-mer et écrit par une femme. Sa première étude commence ainsi : « Voici un petit livre qui contient en quelques centaines de pages tous les éléments d'une révolution. Ce livre plein de larmes et plein de feu fait en ce mo-

1. Citons les romans de Miss Wetherell et de Miss Cumming.

2. Dipping (Guillaume), *Chronique théâtrale* (le *Moniteur des Théâtres*, 17 novembre 1852).

3. John Lemoinne, publiciste français, chargé de la correspondance anglaise du *Journal des Débats*, auquel il donnait surtout des articles sur la politique étrangère mais aussi des articles littéraires.

4. John Lemoinne, *Uncle Tom's Cabin* (*Journal des Débats*, du 20 octobre et du 15 novembre 1852).

ment le tour du monde; c'est multiplié par centaines de mille qu'il parcourt les deux hémisphères arrachant des pleurs à tous les yeux qui le lisent, faisant frémir toutes les oreilles qui l'entendent et trembler toutes les mains qui le tiennent. C'est le coup le plus profond peut-être qui ait jamais été porté à cette institution impie; et ce coup a été porté par la main d'une femme¹. » Le critique prédit que ce livre fera plus pour l'abolition de l'esclavage que tous les discours des philosophes, parce que c'est un chef-d'œuvre de peinture des sentiments. Selon lui, les femmes sont « des instruments irrésistibles de propagande² », car elles savent faire pleurer. Au moyen d'une suite de tableaux qui renseignent sur les mœurs américaines, l'auteur rend sensibles aux lecteurs les horreurs de l'esclavage, au lieu de les ennuyer par des prédications démocratiques. Le critique loue Mme Stowe d'avoir exposé l'injustice des lois aux Etats-Unis : « L'homme voudrait être innocent que la loi le rendrait coupable ». Lemoinne frayait la voie au succès du livre en donnant un compte rendu de l'action, laissant ainsi entrevoir des tableaux pathétiques, des scènes dramatiques, une peinture de mœurs exotiques. En même temps, il soulignait les autres qualités du livre, son actualité, sa grandeur morale, sa sensibilité ardente, et l'amour de la justice qu'il inspire. Il déclarait qu'il était partout lu et chaleureusement accueilli, que l'auteur était une femme

1. John Lemoinne, *Uncle Tom's Cabin* (*Journal des Débats*, 20 octobre 1852).

2. *Ibid.*

que le sujet. c'est-à-dire un problème politique et actuel, n'avait jamais été présenté sous une forme qui faisait rire et pleurer à la fois, et qui révélait des mœurs étranges en même temps que les souffrances atroces des nègres aux Etats-Unis. Cet exposé, qui soulignait les hautes qualités de l'ouvrage contribua à son succès.

Lemoine fut donc le premier à donner son adhésion au roman. Un peu plus tard parut une critique du livre par George Sand¹. La romancière était à cette époque toute à ses romans sociaux et humanitaires. Jugeant que la société était mal faite et n'avait pour objet que l'exploitation des humbles², usant de son talent pour exprimer les aspirations des esprits que la société actuelle mécontentait, elle accueillit très chaleureusement une œuvre où l'amour de la justice tenait une si grande place. Nous ne nous arrêterons pas ici pour analyser l'appréciation de George Sand; nous nous contenterons de la signaler, en passant, comme ayant indubitablement contribué en France à l'engouement pour *la Case de l'Oncle Tom*. Le triomphe du livre fut complet quand à sa gloire jusque-là populaire s'ajouta l'approbation d'une femme de lettres renommée.

1. George Sand, *Henriette Beecher Stowe* (Presse, 20 décembre 1852).

2. Voir Strowski (Fortunat), *Tableau de la Littérature française au XIX^e et au XX^e siècle*, p. 255.

CHAPITRE II

Les traductions françaises de « la Case de l'Oncle Tom »

Premières traductions parues en feuilleton. — Grand nombre des traductions. — Les difficultés que présente le travail du traducteur. — Le titre intraduisible. — Les détails descriptifs. — La vivacité du récit. — Les scènes pathétiques.

Les traductions de La Bédollière. — De Michiels. — De Pilatte. — de Texier et de Wailly. — D'Enault. — De Carion. — De Romey et de Rolet. — D'Adolphe Joanne et Old Nick. — De Mme Belloc — de Barré — De Cayla. — De Le Brun.

Le lendemain de la publication du premier article de Lemoinne, on se mit à traduire l'ouvrage d'outre-mer. Tout le monde le lut d'abord dans les feuilletons de la *Presse*, du *Siècle* et du *Constitutionnel*, ensuite dans de nombreuses traductions. Il y eut en effet une véritable course pour traduire un livre qui promettait de si vastes bénéfices. La Bédollière gagna la prix de vitesse pour la maison Barba, qui fit paraître simultanément cinq éditions différentes de sa traduction : « édition de luxe, édition de cabinet de lecture, édition de bain, édition de nuit, édition de jour¹ » dit un jour-

1. Monselet (Charles), *Le Roman à l'américaine* (*L'Artiste*, 15 décembre 1852, t. IX, p. 157).

naliste spirituel qui protestait contre ce qu'il appelait « l'exagération de la propagande noire¹ » qui s'était emparée des librairies et des journaux français. Trois autres traductions suivirent de près celle de La Bédollière (qui eut en tout huit éditions). Ce furent celles d'Alfred Michiels (six éditions), de Léon Pilatte (trois éditions), de Léon de Wailly et Edmond Texier (cinq éditions). Ainsi, avant la fin de 1853, quatre traductions avaient été publiées et l'ouvrage avait paru en dix éditions. Au commencement de l'année 1853 parurent encore d'autres traductions, celle de Louis Enault (cinq éditions), celle de Carion (une édition), celle de Romey et Rolet (deux éditions), celles d'Old Nick et Adolphe Joanne (une édition), celle de Mme Belloc (quatre édition), celle de Louis Barré qui eut quatre éditions dont une constitua l'almanach pour 1854 et celle de J. M. Cayla (une édition). Un deuxième Almanach-Album de l'*Oncle Tom* pour 1854 fut publié par l'Imagerie moderne. En 1856 parut une nouvelle adaptation du roman publiée chez Lebrun et Cie². Entre 1856 et 1914 il n'y eut pas de nouvelles traductions. Disons tout de suite qu'en 1914 l'ouvrage fut une fois de plus traduit par Emile le Brun pour la Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.

Ces nombreuses versions témoignent de la hâte et de la curiosité qu'on mettait à lire la plus puissante production littéraire de l'Amérique, car c'est ainsi que la ju-

1. *Ibid.*

2. *Noirs et blancs, Scènes d'esclavage d'après Mme H. Beecher Stowe.* Paris, Lebrun et Cie 1856, in-18.

gaient les contemporains de Mme Stowe¹. Et, en effet, c'était une fièvre de curiosité l'impatientée qui s'exaspérait à mesure que paraissaient les feuillets de la *Case de l'Oncle Tom*. Jamais livre étranger n'a joui d'un aussi prodigieux succès. Onze traductions dans l'espace de dix mois indiquent hautement une vogue incomparable. Il vaut la peine de déterminer dans quelle mesure l'œuvre conservait son caractère original, dans quelle mesure elle perdait ou gagnait à être traduite en français. Fut-il possible aux lecteurs français d'apprécier le mérite réel du roman américain d'après les versions françaises?

Entreprise difficile à vrai dire que celle de cette traduction. Peu de livres offrent plus d'obstacles au traducteur et l'ouvrage est à certains égards intraduisible. Considérons le titre: *Uncle Tom's Cabin*. Philarète Chasles fait remarquer la difficulté, voire l'impossibilité de reproduire exactement le sens qu'il renferme². Le mot *oncle* en français n'indique point les mêmes relations de bonhomie qu'en Amérique. Le prénom *Tom* si on emploie le diminutif, paraît, selon Chasles, se rapporter au turf, aux jockeys, à la plus basse domesticité. Même impossibilité de traduire le mot *cabin*. Il n'y pas de mot français pour traduire ce que suggère ce terme de *cabin* : idée de ménage, d'intérieur, de confort même. La plupart des traducteurs ont employé le mot *case* qui est parvenu à signifier l'habitation d'un nègre en

1. Charles Edward Stowe, *op. cit.*, p. 157.

2. Charles (Philarète), *Les Nègres en Amérique* (*Revue contemporaine* 30 novembre 1852).

Amérique¹. Autour du mot *uncle*, que quelques-uns traduisaient par *oncle*, d'autres par *père*, et du mot *cabin* traduit quelquefois par *cabane* quelquefois par *case*, il y eut une vive controverse, dont Jules Janin se moquait en déclarant que les partis en viendraient aux mains sur le seuil de cette case ou de cette cabane². Dans son édition de l'année 1853, La Bédollière affirme qu'il se conforme strictement aux véritables intentions de l'auteur en traduisant *Uncle Tom* par le *Père Tom*. Il cite comme autorités John Lemoinne qui a intitulé le roman *la Cabane du Père Tom* et Jules Janin, Auguste Lireux, Louis Haurt, Taxile Delord, Ed. Thierry et Caraguel, qui ont tous employé dans leurs feuilletons, affirme-t-il, le titre de *Père Tom*. Pour les besoins de notre étude nous allons nous servir du titre *la Case de l'Oncle Tom* sous lequel le roman est connu à l'heure actuelle.

Et quand il s'agissait de traduire le roman entier, le traducteur se heurtait contre des difficultés infinies pour reproduire exactement le sens des mots et des phrases. Le roman accuse chez l'auteur une grande inexpérience littéraire, mais l'irrégularité de la composition exige plus de délicatesse dans le détail, et dans l'ouvrage américain, les tableaux passèrent pour être d'une rare perfection, chacun des mots, chacun des traits concourant à un ensemble de parfaite unité. Si, donc on ajoute un seul artifice, si on change le moindre mot, si l'on altère la nuance, l'effet est perdu et la vérité que

1. Voir Larousse.

2. Janin (Jules), *La Case de l'Oncle Tom au théâtre* (*Journal des Débats*, 22 janvier 1853).

donne le détail est détruite. Ceci est vrai, et à plus forte raison, quand il s'agit des scènes pathétiques et souvent profondément touchantes où une nuance manquée précipite le sublime dans l'absurde et fait tomber les personnages dans les pires déclamations sentimentales. Chasles déplore que la plupart des traducteurs de l'*Oncle Tom*, effaçant, écrasant ou modifiant les détails en aient détruit le sens. « Je ne vois plus qu'un nègre, de mélodrame ordinaire, dit-il, celui qui portait Virginie sur son dos et disait : Maîtresse à moi ou Petit Blanc si doux¹ ». Et Chasles croit que ce serait en vain que « les plus aimables et les plus élégants esprits, rompus à tous les artifices de la phrase » essayeraient de calquer cette variété infinie de détails alors que les équivalents leur manquaient².

Mais si l'ouvrage perd inévitablement en vérité de traits et de nuances, il perd encore davantage en pittoresque, en couleur, en vivacité et en comique. « Je vous défie, dit Chasles, de copier ce langage métis, extraordinaire, doublement barbare, qui se compose chez les Américains d'une altération des idées de la langue anglaise, et chez les nègres d'une seconde altération des mots³. » Comment rendre ce patois des nègres, par exemple, cette transformation des syllabes et ces fautes d'anglais, que Mme Stowe leur prête et qui sont indispensables à l'effet comique ? Le roman perdait donc indubitablement l'un des éléments les plus attrayants et qui

1. Charles (Philarète), *Article cité*.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

relève la sobriété de l'ouvrage, en passant entre les mains des traducteurs, qui ne pouvaient que traduire les dialogues honnêtement et gravement. Partout dans le livre, il faut un travail infini pour rendre la verve, la vivacité du modèle et ce qui résulte le plus souvent c'est que la teinte générale des imitations est aussi grave que l'original est burlesque.

*
* *

Maintenant examinons chaque traduction séparément. Prenons d'abord celle de La Bédollière, d'après laquelle la plupart des critiques ont jugé le roman. Que vaut-elle? — peu de chose, et nous nous dispenserions de l'analyser si elle n'avait pas attiré tant de lecteurs. Mais ayant paru la première, et en plusieurs éditions afin de convenir à tous les goûts et à toutes les bourses, la version de La Bédollière fut, sans doute, la plus connue pendant les premiers mois.

La seule critique de cette traduction nous vient de la plume de Philarète Chasles, qui dit que La Bédollière « prenant ses aises avec l'auteur abrège sans pitié, pour presser l'intérêt, les longueurs richardsoniennes¹ ». C'est là justement le reproche que nous faisons au traducteur. L'intérêt dramatique du récit y est rehaussé, c'est vrai, mais le roman en souffre. L'ouvrage tel qu'il sortait des mains de la romancière était d'un caractère foncièrement dramatique. En essayant de presser davantage l'intérêt, le traducteur a négligé et effacé les autres

1. *Ibid.*

qualités. Aussi le livre perd-il sa couleur, sa vivacité, son comique, et de plus il abonde en contre-sens. Pour tout dire, cette traduction porte toutes les marques d'un travail hâtif.

Il serait fastidieux et inutile de donner ici une liste des contre-sens qui ont pu se glisser dans cette traduction. Il y en a trop. Bornons-nous à relever quelques suppressions de phrases, ou quelques changements de nuances dans les détails, qui firent que plusieurs critiques comprirent mal les intentions de l'auteur américain. Par exemple, dans la conversation sur l'esclavage qui s'engage sur le Mississipi, le traducteur fait croire que les deux pasteurs protestants soutenaient l'esclavage comme étant une institution de Dieu. Mme Stowe avait assurément fait le procès des pasteurs, mais elle ne les condamnait pas tous et le pasteur qu'elle présentait ici s'appuyait sur le texte évangélique : « Ne faites pas aux autres, ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. » La Bédollière, au contraire, fait croire que les pasteurs américains suivaient tous la voie de la moindre résistance.

Nous pouvons de la même manière indiquer des portraits de personnages qui ont été faussés par une traduction inexacte. Rapprochons ici le texte et la traduction de la description de Tom :

« There was something about his whole air, self respecting and dignified yet united with a confiding and humble simplicity¹. »

« On voyait à son air qu'il se respectait lui-même, et que, malgré son apparence de simplicité, il avait la conscience de ses talents². »

1. *Uncle Tom's Cabin*; édition Nelson, p. 25.

2. *Le Père Tom*, traduction de la Bédollière, édition du Panthéon populaire, in-4°, p. 13.

N'est-ce pas tomber dans de purs contre-sens? Malheureusement il en est ainsi partout quand il est question de Tom. Il ne nous reste plus qu'un nègre de mélodrame ennuyeux et prêcheur, à tel point les détails ont été altérés ou effacés. Même contre-sens à l'égard du portrait de Miss Ophelia. Rapprochons encore une fois le texte et la traduction.

« Well, cousin, are you ready to go to meeting? said miss Ophelia, turning square about on St-Clare¹ ?

« Eh bien, cousin, dit Miss Ophelia en se tournant vers Saint-Clare avec la roideur d'un soldat qui fait un demi-tour à droite, êtes-vous prêt à partir pour l'église² ? »

Ce portrait est devenu caricatural et les traits déjà peu sympathiques de la femme puritaine de la Nouvelle-Angleterre sont exagérés au point de la rendre ridicule.

Mêmes inexactitudes dans les descriptions des intérieurs américains. Le tableau de la maison des Quakers est fort mal reproduit³. Les scènes pathétiques deviennent des scènes sentimentales mélodramatiques et de mauvais goût. La prose parfois poétique et pathétique de Mme Stowe est complètement dénaturée par une traduction abrégée, correcte sans doute, mais dépourvue de couleur. Citons ici un exemple :

« The woman looked calm as the boat went on, and a beautiful soft summer breeze passed like a compassionate spirit over her head — the gentle breeze that never in-

« Le femme ne bougea pas; le souffle bienfaisant de la brise vint rafraîchir sa tête. Elle vit les derniers feux du soleil lancer des sillons d'or sur les eaux, elle entendit des

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 133.

2. *Le Père Tom*, édition du Panthéon populaire, in-4°, p. 44.

3. *Le Père Tom*, p. 33.

quires whether the brow is dusky or fair that it fans. And she saw sunshine sparkling on the water in golden ripples, and heard gay voices full of ease and pleasure, talking around her everywhere; but her heart lay as if a great stone had fallen on it¹ ».

rire joyeux; mais son cœur était comme écrasé sous une pierre². »

On se rend bien compte ici de l'infériorité de la traduction, qui abrégeant et supprimant les détails ôte au livre son plus grand mérite.

Une autre conséquence fâcheuse de cette méthode est l'absence de couleur de vivacité, de comique. La Bédollière ne fait aucun effort pour rendre le langage familier des personnages tels que Haley. En traduisant l'anglais peu grammatical d'un Haley en français correct, on détruit tout le relief du personnage. Les fautes d'anglais sont autant de traits qui le font considérer comme une personne grossière et vulgaire, et le rangent dans les basses classes de la société américaine. Nous pardonnons au traducteur de ne pas rendre le patois des nègres, tâche trop difficile, mais nous n'aimons pas voir abréger leurs conversations. Il aurait pu donner une idée du comique des personnages nègres, en traduisant leurs conversations dans un langage plus familier.

Nous n'allons pas multiplier ici des exemples des contre-sens dans les idées et dans les mots, ni faire

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 101.

2. *Le Père Tom*, édition du Panthéon populaire, in-4°, p. 31.

davantage remarquer l'absence de couleur, de vivacité, de comique. Si le roman a gagné en vigueur à être traduit, il a perdu sous tous les autres rapports. Le traducteur n'a pas essayé de donner au roman cette touche heureuse, ce teint coloré qu'il avait dans le texte anglais.

La Bédollière a fait précéder sa première édition d'une préface où il cite John Lemoine. Il ajoutait des détails statistiques sur la population libre et la population esclave dans les treize Etats de l'Union où l'esclavage était alors sanctionné, démontrant ainsi l'importance du but que s'était proposé Mme Stowe. Dans l'édition de 1853, la préface s'augmenta des notices de Lord Carlisle et de George Sand sur Mme Beecher Stowe.

* * *

La traduction d'Alfred Michiels porte aussi la marque d'un travail hâtif, et pourtant il n'a pas abrégé impitoyablement le récit. On sent qu'il a fait beaucoup pour s'en tenir au texte anglais. Aussi, la traduction est-elle supérieure à celle de La Bédollière. Michiels fait quelquefois un remaniement heureux des paragraphes. Souvent même, dans des passages où Mme Stowe s'embrouille quelque peu dans ses phrases, le roman gagne à être traduit dans un français concis. Examinons le texte et la traduction dans le passage suivant :

« The dealers in the human article make scrupulous and systematic efforts to promote noisy mirth among them. As a means of reflection and rendering them insensible to their condition. The whole object of the training to which the negro is put, from the time he is sold in the Northern market till he arrives south is systematically directed towards making him callous unthinking and brutal¹ ».

« Les marchands d'hommes ne négligent rien, par système, pour que les esclaves se livrent à une joie tumultueuse, pour qu'ils bannissent toute réflexion et qu'ils s'aperçoivent moins de leur misère. Depuis l'instant où le nègre est acheté dans le Nord, afin d'être vendu dans des Etats du Sud, on ne cherche qu'à le rendre insensible, insouciant à l'abrutir². »

D'après ce rapprochement nous nous rendons compte de la supériorité de la traduction sur le modèle. L'anglais de Mme Stowe n'est même pas toujours correct. La version française l'emporte donc sur le texte original en netteté, en précision. Un autre mérite de cette traduction est la reproduction fidèle des intérieurs américains ainsi que des portraits des personnages.

Passons maintenant aux faiblesses de la traduction. Elle abonde en contre-sens dont la plupart s'expliquent par le manque de connaissance du patois des nègres et du langage familier des Américains. Par exemple :

« And the gentleman to whom they belong and to whom the money for their sale is to be transmitted is a member of a Christian

« Le maître auquel elles appartiennent est *ministre d'une église chrétienne* à New-York. Il touchera le montant de sa vente, après quoi il

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 388.

2. *La Cabane de l'Oncle Tom*, traduction de Michiels, 1852, in-12 p. 362.

church in New York, who will receive the money and go thereafter to the sacrament of his Lord and theirs, and think no more of it¹. »

ira communier à l'autel et tout sera dit². »

Nous tombons là, assurément, dans de purs contresens, qui poussent à faire croire que tous les pasteurs des Etats-Unis étaient en faveur de l'esclavage. Autre inexactitude qu'il ne faut pas passer sous silence, puisqu'elle fausse la description des rapports entre le maître et l'esclave. George dit à sa femme au sujet de son maître, qui est très dur pour lui :

« I'd paid him truly every cent of my earnings, and they all say I worked well³. »

« Ne lui ai-je pas payé tant pour cent sur ce que j'ai gagné.

Ils disent tous qu'ils étaient satisfaits de mon travail⁴. »

L'esclave était obligé de rendre à son maître tout ce qu'il gagnait et non pas « tant pour cent ». La traduction fourmille ainsi de plus ou moins graves erreurs.

Si le traducteur ne réussit pas toujours à reproduire parfaitement son modèle quand il s'agit d'un anglais correct et courant, il a encore moins de succès en reproduisant le langage familier. En effet, il ne fait point l'effort d'employer un français familier pour donner de la vivacité et de la couleur au récit. Même difficulté pour ce qui est du patois des nègres. Michiels le rend

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 391.

2. *La Cabane de l'Oncle Tom*, 1852, in-12, p. 365.

3. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 18.

4. *La Cabane de l'Oncle Tom*, 1852, in-12, p. 365.

dans un français correct mais supprime ainsi l'humour du texte original.

Dans l'édition de 1853, un grand nombre de ces imperfections furent corrigées. La renommée du traducteur, collaborateur de la *Revue Britannique* contribua en partie au succès de cette version qui a eu six éditions en tout.

*
* * *

On ne pouvait qu'avec difficulté trouver une traduction plus exacte que celle de Léon Pilatte. Elle est nettement supérieure à celles de La Bédollière et de Michiels. Pilatte s'est appliqué consciencieusement à rendre partout le sens particulier du récit dans les mots et dans les phrases et les contre-sens qu'on relève sont presque négligeables. Pour ce qui est du patois des nègres et du langage familier, il a rencontré des difficultés, mais il s'est efforcé de rendre du moins l'esprit du modèle. Pour donner une idée juste du degré de perfection atteint par Pilatte, rapprochons ces passages que nous jugeons avoir été mal traduits par La Bédollière et Michiels :

« Oh ! ou ! aw ! now, want to know », said the good man pitifully ; « sho ! now sho ! That's natur now poor crittur ! hunted down now like a deer — hunted down, jest for havin' natural feelin's, and doin what no kind o' mother could help a doin ! I tell ye what, these yer

« Oh ! est-ce possible ! quelle horreur ! répétait le brave homme en écoutant son récit. C'est la nature ! Pauvre fille ! chassée là comme un daim, et tout cela pour des sentiments tout naturels, et faire ce qu'aucune mère ne pourrait s'empêcher de faire ! Tenez, voyez-vous, je jurerais

things make me come the nighest to swearin', now, o' most anything », said honest John as he wiped his eyes with the back of a great freckled hand ». I'll tell tell yer what, stranger, it was years and years before I'd jine the church, 'cause the ministers round in our parts used to preach that the Bible went in for these yer cuttings up; and I couldn't be up to them with their Greek and Hebrew, and so I took up agin them Bible and all. I never jined the church till I found a minister that was up to'em all in Greek and all that, and he said right the contrary; and then I took right hold and jined the church. I did now, fact », said John¹.

presque en voyant ces choses. Et du revers de sa main sèche et jaune, le brave John essuyait une larme sur sa joue.

— Savez-vous, étranger, j'ai été des années et des années sans me joindre à une église, justement parce que les ministres de nos environs prêchaient que la Bible approuvait toutes ces affaires-là; comme je n'entendais rien à leur grec et à leur hébreu, je me mis contre eux et contre la Bible; mais un beau jour je rencontre un ministre qui savait autant qu'eux de grec et du reste et qui était d'une opinion toute contraire; alors, je pris à la religion et je me joignis à une église; c'est un fait vrai, comme je vous le dis². »

D'après ce rapprochement de passages pris au hasard dans le livre, nous pouvons juger de la qualité du travail fait par Pilatte. Il a fait un effort sérieux pour s'en tenir à l'esprit de son modèle.

On peut ajouter que le plus souvent le roman gagne en précision et en netteté à être traduit. Le léger remaniement des paragraphes est souvent heureux. Pilatte a ajouté au bas des pages des notes explicatives sur quelques singularités des mœurs américaines. Cette version eut trois éditions et une réimpression en 1884.

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 109.

2. *La Case de l'Oncle Tom*, édition du feuilleton du *Phare de la Loire*, p. 30.

De nos jours cependant, elle n'est pas une de celles que nous voyons chez les libraires.

* * *

Nous ne pouvons pas citer comme traduction également fidèle celle de Texier et de Wailly, malgré l'effort que les traducteurs ont tenté pour reproduire avec exactitude leur modèle. Cependant, il y a du bon dans cette version que nous pouvons comparer à celle de Michiels pour ses faiblesses et pour ses mérites. Il y a ici aussi un remaniement léger et heureux des paragraphes. Les phrases souvent très embrouillées de Mme Stowe deviennent plus courtes et plus précises. Et, qui plus est, les traducteurs semblent s'être donné un certain mal pour rendre le langage souvent pittoresque et familier de l'original. Citons comme exemple le passage suivant :

« We must drive right to Washington, first and foremost, and then I'll clap you into jail while I does the business¹. »

« Nous allons d'abord conduire le chariot à Washington, et, arrivé là, je vous mets à l'ombre pendant que je ferai mes affaires². »

Nous devons cependant constater la médiocrité générale de l'ensemble.

Toutefois, le reproche le plus grave que nous faisons aux traducteurs, c'est d'avoir supprimé des détails qui sont autant de traits de couleur locale. Rapprochons les passages suivants :

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, pp. 139-140.

2. *La Case de l'Oncle Tom*, in-8°, p. 113.

« The long and short is, you're scared, Marks but I can't help that — you've got to go, suppose you want to lie by a day or two, till the gal's been carried on the underground line up to Sandusky or so, before you start.¹ »

« La vérité est que vous avez peur; mais je n'écoute plus rien, il faut aller en avant. Voulez-vous attendre un ou deux jours, afin de donner à cette fille, le temps de nous fausser compagnie². »

On se rend bien compte qu'ici un trait de couleur locale est complètement perdu pour le lecteur français qui ne sait rien des procédés secrets employés par des abolitionnistes pour aider à la fuite des esclaves poursuivis. Et il y a d'autres fautes du même genre que nous ne pouvons pas pardonner au traducteur. Citons un autre exemple. Il s'agit d'expliquer comment les deux chasseurs d'esclaves s'emparent des nègres fugitifs qui ne leur appartiennent pas :

« Ye see », said Marks to Hiale, stirring his punch as he did so — « ye see, we have justices convenient at all p'int's along shore that does up any little jobs in our line quite reasonable, *Tom*, he does the knockin down and that ar; and I come in all dressed up — shining boots everything first chop — when the swear's to be done³. »

« Vous verrez que nous savons parer à tous les événements, dit Marks en remuant son punch; nous faisons tout ce qui concerne notre état et à la satisfaction de chacun, *Tom*, lui il pousse à l'enchère; alors j'arrive en bottes reluisantes et vêtu d'une façon mirobolante lorsqu'il s'agit de prêter le serment⁴. »

D'après cette traduction le lecteur français n'apprend rien des méthodes employées par les trafiquants d'es-

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 82.

2. *La Case de l'Oncle Tom*, in-8°, p. 66.

3. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 79.

4. *La Case de l'Oncle Tom*, in-8°. p. 63.

claves, pour s'approprier les negres évadés des plantations.

La traduction abonde en infidélités de ce genre. On pardonne plus aisément les contre-sens dus au manque de connaissance du patois des negres ou du langage familier. Si, par endroits, le roman gagne en précision à être traduit, il perd toujours en couleur, en pittoresque et en comique. Pour résumer, nous mettrons cette traduction sur le même rang que celles de *La Bédollière* et de *Michiels*, mais nous la jugeons inférieure de beaucoup à celle de *Pilatte*. Elle eut cinq éditions dont la dernière publiée en 1856, fut revue et accompagnée de notes. La première traduction de 1852 avait été publiée d'abord en quatorze livraisons, ce qui en explique un peu ses faiblesses.

• •

La traduction de Louis Enault fut la première à paraître en 1853¹. Enault s'essaie à reproduire aussi sûrement que possible le texte original. Nous ne trouvons guère de contre-sens et aucune suppression. Il a remanié certains paragraphes, ce qui est indispensable à la version française. Les descriptions sont fidèlement rendues comme le sont également les scènes pathétiques. Ici, les parties sentimentales du récit ne tombent pas dans le pur mélodrame. Enault ne fait aucun effort pour rendre le patois des negres, ni la conversa-

1. *La Case de l'Oncle Tom*, traduction d'Enault, Paris, Hachette, 1853, in-16.

tion des personnages incultes. Tous parlent dans un français correct et grave, même Haley, le trafiquant d'esclaves. Il en résulte comme pour les autres traductions que le livre perd en comique, en relief, en vivacité. La traduction d'Enault est celle qui a eu le plus grand succès. Elle a paru dans la bibliothèque des chemins de fer et aussi dans la bibliothèque des meilleurs romans étrangers et a eu cinq éditions et vingt-cinq réimpressions.

*
* *

Nous n'allons pas nous attarder à examiner à fond la traduction de Carion. Le traducteur nous affirme dans sa préface que dans toutes les traductions déjà parues, « l'auteur avait été tantôt travestie, tantôt calomniée, suivant les petites passions religieuses ou politiques de son interprète¹ ». C'est pourquoi, paraît-il, il se met à l'œuvre. Et voilà qu'il travestit lui-même son modèle plus qu'il ne l'a jamais été, altérant le texte, l'abrégeant, ajoutant des notes dites explicatives afin de nous prouver que le livre est d'un caractère catholique et non protestant. Le roman de Mme Stowe était sans aucun doute un plaidoyer pour l'abolition. Carion se propose d'en faire une apologie du catholicisme et il regrette que Mme Stowe n'ait pas rendu certaines scènes encore plus touchantes, grâce à l'intervention de la religion catholique. Il est sans intérêt

1. *La Case de l'Oncle Tom*, traduction de Carion, 2 volumes, in-12, voir la préface, p. vi.

de parler plus longuement de cette traduction, tant la couleur locale, l'esprit qui anime le modèle, ont été faussés par le parti pris du traducteur. Aussi son succès fut-il à peu près nul.

*
* *

Nous serons brefs sur la valeur et les caractères de la traduction de Romey et de Rolet¹. Elle marque un grand progrès sur celle de La Bédollière, de Michiels et de Texier et de Wailly. Nous n'y trouvons presque pas de contre-sens et la conduite du récit a été soigneusement respectée. Quand il s'agit de rendre les idiomes américains, les traducteurs n'ont pas toujours obtenu un succès complet, bien qu'ils se soient appliqués à traduire toujours avec exactitude. Mais, malgré l'absence de pittoresque et de vivacité, cette traduction était pleine de mérites. Néanmoins, elle n'eut point un succès retentissant.

*
* *

Passons maintenant à la traduction d'Adolphe Joanne et d'Old Nick. Disons tout de suite que cette collaboration fut heureuse. Les traducteurs ont bien rendu les descriptions, les intérieurs américains et les portraits. La traduction a toutes les qualités des traductions précédentes avec ce mérite nouveau que les idiomes américains ont trouvé d'heureux équivalents.

1. *La Case de l'Oncle Tom*, traduction de Romey et Rolet, Paris, Borrani, 1853, in-18.

Voici un passage assez long qui permettra d'acquérir une vue d'ensemble :

« Stop that ar jaw o' yourn there », said Tom gruffly. « I can stand most any talk o'yourn but your pious talk—that kills me right up. After all whats the odds between me and you ? Tan't that you care one bit more, or have a bit more feelin : It's clean sheer dog mean ness - wanting to cheat the devil and save your own skin ; don't I see through it ? And your gettin religion', as you call it, arter all, is too p'isin mean for any crittur. Run up a bill with the devil all your life, and then sneak out when pay time comes ! Bah¹ ! »

« Allons, allons, plus de balivernes... Bouche close là-dessus, si cela vous est égal. Je puis avaler tous vos bavardages, à part vos homélies qui me tournent sur le cœur. Après tout, entre vous et moi, quelle différence !... Ce n'est pas que vous ayez un scrupule ou un remords de plus ; mais tout uniment cette humeur de chien couchant, toujours à plat ventre, qui vous fait ruser avec le diable pour vous tirer de ses griffes. Est-ce que je ne vois pas clair dans toutes vos giries ?... Elle est belle, votre idée de religion, comme vous l'appellez... Elle consiste à ouvrir un compte avec le diable votre vie durant, et à lui faire banqueroute le dernier jour². »

Ce rapprochement nous persuade que la vulgarité des entretiens est bien rendue. Malgré ses mérites cette version n'eut qu'une édition et ne fut point réimprimée.

*
* *

Nous arrivons maintenant à la traduction écrite par Mme Belloc à la demande de Mme Stowe elle-même. Mme Belloc étant de langue anglaise devrait plus que tout autre être capable de reproduire dans tous les

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 78.

2. *La Case de l'Oncle Tom*, in-8°, pp. 80-81.

détails et dans toutes les nuances les tableaux dramatiques, les portraits vivants et la langue bariolée du roman de Mme Stowe. Et disons tout de suite que Mme Belloc a parfaitement réussi. D'abord elle n'ajoute pas et ne supprime pas mais traduit fidèlement, se bornant à remanier légèrement les paragraphes. Les contre-sens qu'on relève sont presque négligeables. Les scènes pathétiques ne sont pas d'une nature mélodramatique et sentimentale. Venons-en au plus grand mérite du livre, à la manière heureuse qu'a Mme Belloc de rendre non seulement le langage familier mais aussi le patois des nègres. Rapprochons une deuxième fois le passage suivant déjà assez bien rendu par Old Nick et Adolphe Joanne :

« Stop that ar jaw o' yourn there », said Tom gruffly. « I can stand, most any talk o'yourn but your pious talk - that kills me right up. After all, what's the odds between me and you ? Tain't that you care one bit more or have a bit more feelin ! It's clean sheer dog meanness - wanting to cheat the devil and save your own skin ; don't I see through it ? And your "gettin religion" as you call'it, arter all, is too p'isin mean for any crittur. Run up a bill with the devil all your life, and then sneak out when pay time comes ! Bah¹ ! »

« — Laissez donc reposer un peu vos mâchoires, Haley, vociféra Tom. Je puis endurer vos balivernes, hors vos fadaïses dévotes. Vos prêches m'assomment, vous-dis-je ! Quelle différence y a-t-il de vous à moi, s'il vous plaît. Est-ce que vous avez un brin plus de pitié, un brin plus de vergogné, ou de quoi que ce soit ? C'est de la bonne, belle et pure vilenie pour duper le diable et sauver votre peau. Croyez-vous qu'on ne vous devine pas avec toute votre religion comme vous l'appellez ? Eh ! cela saute aux yeux, affaire de tricher le diable, tirer quittance² et ne pas payer². »

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 79.

2. *La Case de l'Oncle Tom*, in-12, p. 85.

Cette traduction a donc conservé le naturel primitif. Les autres traductions avaient gravement altéré les portraits de certains personnages tels que Haley ou Legree, en les faisant parler un langage correct. Chez Mme Belloc, les portraits des personnages retrouvent tout le relief que Mme Stowe leur avait donné. Même remarque pour les personnages nègres. Jusqu'ici l'élément comique, si nécessaire pour relever les parties sombres du récit, avait complètement disparu des traductions écrites du commencement à la fin dans un français correct et sérieux. Rapprochons ici le texte original et le texte français. Il s'agit des efforts faits par Andy et Sam pour rattraper les chevaux :

« He's cotched ! » he exclaimed triumphantly. « If't had'nt been for me, they might a bust theirselves, all on'en but I cotched him ! »

« You ! » growled Haley, in no aimable mood, « if it hadn't been for you, this never would have happened. »

« Lord bless us, mas'r », said Sam in a tone of the deepest concern, and me that has been racin' and chasin' till the sweat jest pours off me ! »

« Well, well ! » said Haley, « you've lost me near three hours with your cursed nonsense. Now lets' be off, and have no more fooling. »

« Why, mas'r, » said Tom in a depreciating tone, « I believe you mean to kill

« Attrapé, pris ! cria Sam, d'un ton vainqueur. Si ce n'était Sam le Noir, tous seraient encore en branle ; mais, moi, l'ai attrapé !

— Toi ! grommela Haley avec humeur, sans toi nous aurions pas eu tout ce damné tumulte.

— Le Seigneur nous bénisse, massa, dit Sam, du ton de l'innocence outragée ; moi qui me suis échiné à courir, à pourchasser que j'en suis tout en nage.

— Allez avec vos damnées sottises vous m'avez fait perdre près de trois heures, tous tant que vous êtes ! En route ! assez de vos frasques.

— Comment, massa, dit Sam avec un douloureux étonnement, vous vouloir donc

us all clar, horses and all. Here we are jest ready to drop down and the critters all in a reek of sweat. Why mas'r won't think of startin' on now tell arter dinner. Mas'r's hoss wants rubbin' down - see how he's splashed hisself; and Jerry limps too. Don't think missis would be willin' to have us start dis yer way no how¹. »

tuer tout pauv'rmonde, chevaux et nèg's. Nous sur les dents et les bêtes tout en eau. Oh ! massa, pas moyen de partir avant dîner. Le cheval à massa s'est tout éclaboussé, faut bien qu'on le bouchonne, et Jerry qui boîte encore ! Jamais maître nous laisser partir ainsi². »

Voilà une traduction qui rend le comique du texte original. La critique française aurait jugé plus favorablement encore le roman américain d'après cette traduction. Malheureusement cette version était parmi les dernières à paraître. Néanmoins elle eut, à notre connaissance, quatre éditions et une réimpression. La traduction de Mme Belloc de la *Case de l'Oncle Tom* est encore une de celles que nous voyons parfois aux étalages des librairies.

En 1853, Louis Barré, traducteur de Scott et de Byron prépara un Almanach pour l'année 1854, qui contenait une traduction complète de la *Case de l'Oncle Tom*. Cette version, survenant après beaucoup d'autres et publiée en almanach n'en mérite pas moins notre attention et offre même des qualités particulières. Le traducteur s'est bien gardé d'imiter ses prédécesseurs. Il respecte son modèle, en reproduisant l'*Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 55.
2. La *Case de l'Oncle Tom*, in-12, p. 60-61.

avec soin le sens et l'esprit du texte original. Les scènes pathétiques sont bien rendues ainsi que les portraits des personnages. Mais le plus grand mérite de cette traduction, c'est que Barré fait parler les personnages du roman conformément à leur condition. Ainsi il prête aux nègres et aux trafiquants d'esclaves différents jargons français analogues aux jargons anglais que Mme Stowe leur a prêtés. Voici un passage qui nous donnera une vue d'ensemble et fera ressortir les qualités et les insuffisances de l'ouvrage du traducteur :

« I say », said Haley leaning back in his chair and gesturing impressively — « I'll say this now; I al'ays meant to drive my trade so as to make money on't, fust and foremost, as much, as any man, and money an't everything' cause we's all got souls. I don't care, now, who hears me say it — and I think a cussed sight on it — so I may as well come out with it. I b'lieve in religion, and one of these days when I've got matters tight and snug, I calculates to tend to my soul and them ar matters; and so what's the use of doin'any more wickedness than's re'lly necessary ? It don't seem to me its' 'tall prudent.

« Tend to your soul ! » repeated Tom contemptuously; « take a bright look out to find a soul in you.

« Je dis, continua Haley, en s'appuyant sur le dossier de sa chaise et s'accompagnant de gestes très expressifs, j'ai toujours dirigé mon commerce de manière à en tirer de l'argent, d'abord et puis après, autant que tout autre homme peut en tirer; mais le commerce n'est pas tout et l'argent n'est pas tout, à cause que nous avons tous une âme. Ne m'inquiète pas qui peut m'entendre — ai passé un diable de temps à penser là-dessus; puis donc avoir un parti pris. Crois à la religion et un de ces jours, mes affaires solidement et proprement arrangées, ai l'intention de m'occuper de mon âme et de toutes ces choses-là; et ainsi donc pourquoi faire plus de mal qu'il n'est positivement nécessaire ? Ne me paraît pas du tout prudent ça. Vous occuper de

Save yourself any care on that score. If the devil sifts you through a hair sieve, he won't find one. »

« Why, Tom, you're cross » said Haley, « Why can't ye take it pleasant now, when a feller's talking for your good ? »

« Stop that ar jaw o' yourn there », said Tom gruffly. « I can stand most any talk o'yourn but your pious talk that kills me right up. After all, whats the odds between me and you ? Tain't that you care one bit more, or have a bit more feelin'. It's clean sheer dog meanness wanting to cheat the devil and save your own skin; don't I see through it ? And your "gettin" religion as you call it, arter all is too p'isin mean for any crittur. Run up a bill with the devil all your life and then sneak out when pay time comes ! Bah¹ »

votre âme ! répéta Tom Loker d'un ton dédaigneux ; faudrait avoir la *vue un peu plus claire pour trouver une âme chez vous. — Débarrassez-vous de tout souci sur cet article. Si le diable vous faisait passer à travers un tamis de soie, il ne trouverait rien de pareil au fond. — Hum ! Tom Loker, de la mauvaise humeur ; pourquoi pas le prendre en bonne part quand un camarade vous parle pour votre bien ? Trêve à tout cela. Je puis écouter longtemps votre bavardage dévot, cela m'assomme. Après tout, quelle est la différence entre nous deux ? Vous n'avez pas plus de scrupule que moi ; c'est purement et simplement la petitesse de vouloir tricher le diable et sauver votre peau. Est-ce que je vois pas clair là-dedans. Votre manière de croire à la religion est une manœuvre par trop méprisable pour une créature humaine. Vous faites une lettre de change au diable pour la durée de votre vie et vous voulez lui glisser entre les mains quand l'échéance sera venue. Pouah² !

Nous avons ici deux marchands de chair humaine, Haley étant le plus ignorant et le plus prétentieux. Le traducteur lui a donné un langage moins correct

1. *Uncle Tom's Cabin*, édition Nelson, p. 78.

2. *La Case de l'Oncle Tom*, traduction de Barré, in-14, pp. 43-44.

que celui de Loker, homme brutal, courageux et sincère. De cette manière Barré respecte les intentions de l'auteur qui complète les portraits de ses personnages par les particularités de leur langage. Venons maintenant au plus grave défaut de cette traduction. Le traducteur a mis tout ce dialogue en un seul paragraphe, procédé qui ôte beaucoup de relief aux conversations et qui rend la lecture assez fatigante. Le même défaut se retrouve partout dans le livre et le lecteur se décourage vite quand il voit constamment devant lui des pages, constituées de deux ou trois paragraphes seulement.

A l'exception de ce défaut, la traduction de Barré est bonne et figure même parmi les meilleures. Elle a eu un certain succès, ayant atteint deux autres éditions et une réimpression dans les années qui suivirent.

* *

Nous serons brefs sur la valeur de la traduction de J. M. Cayla¹. Elle ne porte aucun trait distinctif. On y trouve les mêmes qualités que dans celle de Michiels ou de Texier et de Wailly — remaniement heureux des paragraphes. La traduction manque de pittoresque et de vivacité, car le traducteur n'a pas bien reproduit les idiomes américains. Cette traduction, ornée de six belles gravures n'eut point de réimpressions ni de réédition.

Le traducteur

1. J. M. Cayla. *Les mystères de l'esclavage aux Etats-Unis, L'esclave noir ou la Case de l'Oncle Tom*, Paris, 1853, gr. in-8°.

*
* *

Dans la version très rudimentaire mais fort bien illustrée écrite pour l'Almanach de 1854¹, l'auteur s'est attaché à reproduire les scènes les plus pathétiques. Elle est précédée d'une notice historique sur la traite des nègres et donne quelques détails biographiques sur Mme Stowe.

Signalons ici en passant une deuxième version rudimentaire publiée en 1856 : *Noirs et blancs. Scènes d'Esclavage d'après Mme H. Beecher Stowe*. Cette traduction très abrégée est très bien illustrée et semble plutôt propre à plaire à la jeunesse.

*
* *

La Case de l'Oncle Tom fut traduite pour la dernière fois en 1914 par Emile Le Brun, pour faire partie de la bibliothèque des meilleurs auteurs français et étrangers, publiée chez Flammarion. C'est cette version qu'on voit actuellement le plus souvent aux étalages des librairies. Elle l'emporte sur toutes les autres et sous tous les rapports. Le traducteur a retouché avantageusement les paragraphes et parfois aussi les phrases sans en détruire le sens. Le roman gagne ainsi en précision et les faiblesses de composition du texte original ne sont pas aussi apparentes. Le Brun se permet d'abrégé quelque peu les conversations, souvent trop longues, qui portent sur des sujets gastronomiques,

¹ 1. *Almanach-Album de l'Oncle Tom pour 1854*, l'Imagerie moderne Paris, in-8°, H. Lebrun.

mais il n'omet aucun détail important. Quand il s'agit de reproduire les portraits qu'a voulu peindre l'auteur, c'est toujours avec une scrupuleuse fidélité qu'il le fait. Le langage familier et le patois des nègres sont également bien rendus. Le roman a donc gardé dans toute leur mesure son naturel, son pittoresque et son comique. En même temps apparaît une certaine précision et une clarté de style qu'on ne trouve pas dans le texte anglais. Cette version semble jouir d'un grand succès.

Toutes ces traductions ont partagé la faveur du public : le nombre de leurs éditions en témoigne. Quel est le livre venu de l'étranger qui a eu la faveur de onze traductions dans l'espace d'une année? Nous ne trouvons pas trace d'un succès aussi prodigieux ni aussi surprenant. Il a fallu une vogue incomparable pour donner naissance à tant de versions françaises. Dans l'ensemble, le roman n'a pas trop souffert à être traduit. Les traductions sont écrites dans un style beaucoup plus correct que le texte original. Nous ne trouvons pas trop de traces de suppressions, d'additions et de modifications. Le texte français est souvent beaucoup plus abstrait que le texte original. C'est là la faiblesse de presque toutes les traductions mais elle n'a pas gêné le succès du roman. On peut se demander ce qu'aurait été le succès, si la traduction d'Emile Le Brun avait paru la première à la place de celle de La Bédollière.

CHAPITRE III

« La Case de l'Oncle Tom » devant la critique.

La vogue générale du roman. — Son action probable sur la politique. — On en voulait à un roman sans mérite littéraire. — L'indulgence générale des critiques à l'égard de la composition du livre à cause de sa valeur intrinsèque. — La force intellectuelle du livre se trouve dans l'étude de mœurs américaines. — Le sentiment, la grâce, le charme de l'ouvrage lui valent maints admirateurs. — La force morale ou l'élément chrétien. — Mme Stowe se rattache à un groupe de femmes de lettres qui critiquaient alors la société.

Constater le chiffre des traductions et le chiffre des éditions, c'est constater la vogue immense de *la Case de l'Oncle Tom*. Jamais livre ne fut à son apparition l'objet d'un plus grand engouement. Nous avons d'autres témoignages de son succès dans les articles critiques, dans les notices, les analyses, les comptes rendus qui parurent dans les journaux. Toute feuille un peu importante croyait devoir suivre le mouvement et donner la primeur de *l'Oncle Tom* à ses abonnés. Les journaux qui ne publiaient pas le roman en feuilleton en donnaient au moins une analyse. Aussi, quand on aborde l'examen de ces articles, on se trouve en face d'une foule de documents, qui soulèvent un problème embarrassant. Disons tout de suite qu'un grand

nombre de ces articles ont peu de mérite et ne nous intéressent que comme témoins de la popularité du livre. « Ce succès étourdissant, que personne n'a préparé, soutenu, ni même prévu, est accepté plutôt que compris par la gent littéraire », dit le chroniqueur de la *Revue Suisse*¹. Et, en effet, la popularité du livre, mise en train par les journaux, restait surtout une affaire de journaux, et n'atteignait parmi les revues sérieuses que la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue Suisse* et la *Revue contemporaine*. Ainsi, malgré le succès retentissant du roman, George Sand, Emile Montégut², et Philarète Chasles³ furent les seuls critiques en vue à lui consacrer une étude. Le chroniqueur de la *Revue Suisse* explique le silence des grands critiques de l'époque en disant qu'ils ne comprenaient qu'imparfaitement un livre si différent pour le fond et la forme de ceux auxquels ils étaient accoutumés, et qu'ils en restaient un peu décontenancés⁴.

Presque invariablement, les critiques débutent en constatant sa vogue immense, vogue que Lemoine avait prédite. Tout le monde lisait le roman, tout le

1. Olivier, *L'Oncle Tom à Paris* (*Revue suisse*, 15 décembre 1852).

2. Emile Montégut, chargé par Buloz de la *Revue des Deux-Mondes* d'observer le mouvement des lettres en Amérique et de saisir le reflet des mœurs et les symptômes du temps. Il guettait surtout dans la littérature les courants sociaux qu'il trouvait plutôt dans la littérature populaire que dans les livres destinés aux classes cultivées. Voir Pierre Meunier, *Emile Montégut*, Thèse Paris, 1925, et Laborde-Melad (A.), *Un essayiste : Emile Montégut*, Paris, 1922.

3. Philarète Chasles, professeur au Collège de France, consacra plusieurs articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, à la littérature américaine. Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1835, du 5 avril 1841, du 1^{er} février 1843, du 15 août 1844, du 15 septembre 1847. Voir aussi Audebrand (Philibert), *Philarète Chasles*, (*La Nouvelle Revue*, du 15 avril 1884.)

4. Olivier, *article cité*, (*Revue suisse*, 15 décembre 1852).

monde en parlait. « De quelque côté qu'on se retourne, dit un critique, on n'entend plus que cette question : Connaissez-vous *la Case de l'Oncle Tom*? Cette interpellation a remplacé le fameux : Comment vous portez-vous¹? » En face d'une pareille popularité, on croit pouvoir prédire que « les beaux jours du roman vont renaître² ». En effet, « jamais depuis la *Clarisse Harlowe* de Richardson, succès ne fut plus foudroyant, plus impétueux, plus universel³ ». On cherche des exemples d'engouements pareils dans la littérature française et l'on conclut « nous n'avons de possible comme point de comparaison à un pareil engouement que les *Mystères de Paris* et les procès si dramatiques de Mme Lafarge et de M. de Bocarmé⁴ ». John Lemoine compara ce succès à celui d'un livre d'un tout autre caractère, *l'Imitation*, à l'exception duquel « il n'y a peut-être pas de livre qui ait conquis aussi rapidement une aussi universelle popularité⁵ ». Ces trois ouvrages — *Clarisse Harlowe*, les *Mystères de Paris* et *l'Imitation* appartiennent à des classes bien différentes. Il est vrai que *la Case de l'Oncle Tom* a, par endroits, quelques points de contact avec tous les trois; avec *Clarisse Harlowe* par le décousu et les longueurs du récit. avec les *Mystères de Paris* par la peinture des basses classes dans un but humanitaire, et avec *l'Imitation* par

1. Magnard (Hipp.), *Le Père Tom* (*Le Divan*, 2 janvier 1853).

2. Cyrano, *Critique familière du mois* (*Revue de Paris*, décembre 1852).

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. John Lemoine, *article cité* (*Journal des Débats*, 12 novembre 1852).

le souffle chrétien qui émane du livre. Certes, les multiples qualités du livre étaient pour beaucoup dans sa popularité et nous remarquons bien que tous les critiques, si peu qu'ils admirent le livre, invitent néanmoins à le lire. Plus d'un avoue qu'il en a commencé la lecture dans un esprit défavorable, à cause de sa popularité. « Nous nous obstinions à voir dans l'auteur de ce roman si populaire aujourd'hui, un basbleu américain, raide, empesé, guindé que, dans notre orgueil national, nous aurions aimé châtier vertement¹. » Le critique de la *Revue de Paris* reconnaît que ses préjugés furent dissipés avant qu'il fût parvenu au quart de la lecture. De même, Flaubert avoue avoir commencé le livre avec un parti pris hostile à son égard mais, qu'à la fin, il y a trouvé « de jolies choses² ».

Et pourtant ce n'était pas pour une nouveauté qu'on se passionnait. Le sujet du nègre généreux, supérieur aux blancs par l'intelligence et la bonté de cœur, était déjà un thème usé pour le roman. On avait lu *Bug-Jargal* et *Ourika* et on avait assisté à maints spectacles où le nègre jouait le plus beau rôle. Plus d'un critique fit la comparaison du nouvel ouvrage à ceux qui avaient déjà paru. Jules Janin trouve qu'Addison, dans le *Spectator*, avait mieux démontré les hontes et les misères de la traite des noirs. « Il raconte, dit Janin, tout simplement une histoire touchante. Un Anglais vend sa maîtresse à un trafiquant de nègres; la

1. Jourdain (Louis), *Critique littéraire* (*Revue de Paris*, janvier 1853).

2. Faubert, *Correspondance*, t. II, p. 147, 1852.

pauvre femme pleure et s'écrie que c'est impossible, qu'il ne peut pas la vendre, qu'elle est enceinte, et voilà le vendeur qui retourne au marchand, et qui vend la pauvre femme un peu plus cher. L'histoire était bien racontée, elle était vraiment terrible, et naturellement elle ne produisit aucun effet sur le peuple anglais¹. » Janin établit ce parallèle au moment où une légère réaction s'était fait sentir contre *la Case de l'Oncle Tom*. Quand le roman fut à l'apogée de sa gloire, il lui consacra une étude fort élogieuse². Il se trouvait d'autres critiques pour comparer ce nouveau récit abolitionniste à ses prédécesseurs à l'avantage de ces derniers. Le correspondant de la *Revue Britannique* rappelle l'attention sur *Jefferson Whillaw* » de mistress Trollope et sur une esquisse intitulée *Charité la négresse* de mistress Childe³. « Charité, personnage plus vrai que l'oncle Tom, résu- mant comme lui toutes les douleurs de l'esclavage. Mrs Childe plus littéraire que Mrs Stowe, Mrs Trollope plus originale dans ses inventions³. » Philarète Chasles, par contre, donne la victoire à Mme Stowe sur ceux qui l'avaient précédée dans la même voie. « Avant elle, dit-il, mistress Childe et vingt autres femmes des Etats, Unis avaient poussé le même cri d'angoisse; mais elle a plus profondément senti, plus souffert, plus aimé

1. Janin (Jules), *Histoire littéraire de l'année 1853* (*Almanach de la littérature de l'an 1853*, p. 24).

2. Janin (Jules), *La Case de l'Oncle Tom au théâtre* (*Journal des Débats*, 24 janvier 1853).

3. *Encore l'Oncle Tom; l'auteur et sa famille* (*Revue britannique* novembre 1852).

donné à la même cause, plus de son âme, plus de sa vie, et l'honneur éternel lui en restera¹. »

Notre étude sur l'intérêt suscité en France par la cause de l'émancipation nous a démontré qu'on avait une vive sympathie pour les esclaves nègres d'Amérique². Les littérateurs français avaient travaillé côte à côte avec les philosophes à obtenir l'abolition pour les colonies françaises. Ils espéraient maintenant que les romanciers américains remporteraient le même succès. Certes, les ouvrages des prédécesseurs de Mme Stowe n'avaient provoqué aucun acte législatif par lequel le sort de la race nègre fût amélioré. Le nouvel ouvrage aurait-il une influence plus efficace sur l'évolution de la question abolitionniste? Les critiques furent presque unanimes à l'espérer. La *Revue Suisse* déclara qu'il était impossible que l'approbation unanime accordée à la *Case de l'Oncle Tom* ne réagît pas à la longue sur la solution finale du problème de l'esclavage³. Même les critiques qui en voulaient un peu au roman d'avoir conquis une telle popularité malgré son peu de mérite littéraire, prédisaient pour l'ouvrage un succès réel dans le domaine politique. Théophile Gautier s'exprime ainsi : « Un tel livre est en dehors de la critique. Le résultat seul est à considérer et la *Case de l'Oncle Tom* aura une grande influence sur l'avenir de la race noire⁴. » Montégut, lui aussi

1. Charles (Philarète), *Les Nègres en Amérique* (*Revue contemporaine*), 30 novembre 1852).

2. Voir l'Introduction.

3. Desor (E.), *De l'esclavage aux Etats-Unis à l'occasion de la Case de l'Oncle Tom* (*Revue suisse*, 1^{er} janvier 1852, p. 39).

4. Gautier (Théophile), *La Case de l'Oncle Tom au théâtre* (*Presse* 24 janvier 1852).

tout en s'indignant du succès du livre écrit : « *L'Uncle Tom's Cabin* avancera plus la question de l'esclavage et fera plus de mal à ce régime que tous les discours du congrès, que toutes les menées de M. Seward, et de M. Hale, que toute la haine des abolitionnistes pour le Sud, que toute la sagesse de M. Webster¹. » *L'Athenæum français* s'exprime dans les termes suivants. « Le maintien de l'esclavage actuel dans les Etats américains du Sud est désormais une chose jugée et les jours en sont comptés². » Et Philarète Chasles qui s'était autrefois désolé de voir fleurir dans le monde entier une littérature à prétention populaire, mais fort stérile³, croit fermement à l'efficacité de celui-ci. « Il est certain, dit-il, que la voix d'Henriette Beecher Stowe sera entendue. L'Amérique anglo-saxonne se débarrassera de l'esclavage tôt ou tard. Le drapeau porté vaillamment par une femme aura la victoire⁴. »

Cependant Flaubert et Paul Mouriez, de *l'Album de la semaine*, ne partageaient pas cette opinion. « Le parti pris abolitionniste du *Père Tom*, dit Mouriez, n'ajoute pas un argument de plus à cette question déjà jugée et n'avancera pas d'un jour l'émancipation des nègres en Amérique⁵. » Il explique pourquoi il ne croit

1. Montégut (Emile), *Le roman abolitionniste en Amérique* (*Revue de Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1852).

2. *Causeries de la Semaine* (*L'Athenæum français*, 1^{er} janvier 1853, p. 14).

3. Chasles (Philarète), *De la littérature pseudo-populaire en Amérique et en Angleterre* (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1847).

4. Chasles (Philarète), *Les nègres en Amérique* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

5. Mouriez (Paul), *Semaine dramatique* (*Album de la Semaine*, 29 janvier 1853).

pas à un résultat heureux. Il admet que le romancier exerce une influence sur les choses qui remuent profondément la société mais il ne lui reconnaît « ni le droit ni le pouvoir de trancher aucune question de controverse¹ ». Plus loin il ajoute que dès l'instant que le romancier « fait tendre tous les ressorts de son œuvre au triomphe d'une manière de voir, il n'est plus dans la vérité de la représentation humaine² ». Flaubert est du même avis à propos de l'efficacité probable de ce livre, dont l'actualité fait le succès, car « la vérité seule, l'éternel, le Beau pur ne passionne pas les masses à ce degré-là³ » et il va jusqu'à déclarer que « la volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère⁴. » Flaubert et Mourriez furent les seuls à douter que le livre pût exercer une grande influence sur l'avenir de la race noire. Ces avis divers ne font que refléter les opinions des deux écoles littéraires de l'époque, l'école de l'art pour l'art s'opposant vivement à ce que la littérature visât à provoquer des changements dans l'ordre social. Les partisans de l'art pur en voulaient donc aux romans à thèse.

C'est pourquoi Flaubert, comme Montégut, comme Alphonse de Calonne, de la *Revue Contemporaine*, ne fut pas satisfait de ce succès unique. « Le mérite litté-

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Flaubert, *Correspondance*, 1852, t. II, p. 154.

4. *Ibid.*

raire ne donne pas de ces succès-là, dit-il. On va loin comme réussite lorsqu'à un certain talent de mise en scène et à la faculté de parler la langue de tout le monde, on joint l'art de s'adresser aux passions du jour, aux questions du moment¹. » De toutes parts, on considérait le roman comme un chef-d'œuvre de sentiment, de foi et de charité, mais on en voulait un peu à une œuvre sans grand mérite littéraire. Il faut dire ici qu'à cette époque les deux partis littéraires, l'école de l'art pour l'art, et l'école de l'art social et utilitaire, étaient aux prises, l'une avec l'autre. On discutait la question de savoir si le beau et le bien pourraient s'accorder dans le roman. Les partisans de l'art pur croyaient que l'art se dénaturait en voulant être utile. D'autres comme Gustave Planche, croyaient que le roman peut comme la comédie toucher aux problèmes sociaux, mais à la condition de transformer la pensée en action et d'opposer tour à tour les arguments contraires². Des deux écoles littéraires, c'était l'école de l'art social qui cherchait encore sa voie à travers les courants littéraires du siècle. *La Case de l'Oncle Tom* semblait venir à point pour lui donner une forte impulsion. Mais, malgré le droit qu'on reconnaissait aux romanciers de toucher à tous les sujets, la critique exigeait le respect de la composition qui manquait alors aux œuvres goûtées du public. De même, le roman américain accusait chez l'auteur une grande inexpérience littéraire, et par son suc-

1. *Ibid.*

2. Planche (Gustave), *Le roman en France à la fin de 1853*, (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1853, p. 1103).

cès, l'école de l'art social semblait l'emporter sur l'école de l'art pur.

On s'offusquait de ce succès remporté par les partisans de l'art utilitaire et social. Flaubert déclare trouver dans le roman américain trop de déclamation. « Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps, dit-il, est-ce qu'on a besoin de faire des réflexions sur l'esclavage... L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part; l'art étant une seconde nature, le créateur de cette nature-là doit agir par des procédés analogues, que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée, infinie; l'effet pour le spectateur doit être une espèce d'ébahissement¹. » Montégut signale également l'absence de qualités artistiques. Il le classe parmi tous les autres romans où il relève deux tendances « une dénonciation perpétuelle et souvent très involontaire de l'injustice; puis une grande inquiétude morale² ». Il fait remarquer la rapidité avec laquelle toutes les douleurs, toutes les souffrances trouvaient alors un interprète. En effet, les années qui vont de 1830 à 1848 furent l'âge d'or du socialisme. L'enthousiasme démocratique et la pitié évangélique animent un ou deux épisodes de *Jocelyn*, ou le *Peuple* de Michelet. Le mouvement humanitaire a inspiré à George Sand le *Compagnon du tour de France* et le *Meunier d'Angebaud*. Les littérateurs glorifiaient les pauvres et les déshérités

1. Flaubert, *Correspondance*, 1852, t. II, p. 155.

2. Montégut (Emile), article cité (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1852).

de même que les femmes du demi-monde. Fleur de mai, la principale figure des *Mystères de Paris* est courtisane. Sue la présente comme une jeune fille à l'âme toujours délicate, au cœur toujours noble. Montégut fait remarquer que depuis quelque temps toute une troupe de malheureux, purs ou impurs, d'enfants déguenillés, de filles séduites, d'aventuriers équivoques, retenait l'attention du public en exprimant leurs souffrances. L'ouvrage américain respire le même enthousiasme humanitaire, la même pitié évangélique. Cependant, Montégut n'est pas content de son succès. Il déplore ses faiblesses littéraires. « Un beau succès, n'est-il pas vrai, dit-il, et tel que n'en ont jamais obtenu des livres autrement remarquables, un *Don Quichotte*, un *Hamlet*, un *Paradis perdu*, par exemple. Est-ce que cette vogue immense, ce succès inouï pour un livre d'un talent ordinaire et d'une ligne moyenne, bien qu'intéressant, ne confirme pas pleinement ce que nous disons en commençant de la rapidité avec laquelle se propage la dénonciation de l'injustice¹. » Le critique de la *Revue Contemporaine* n'a aucune indulgence pour ce roman abolitionniste et humanitaire plein de « belles prédications égalitaires et socialistes² ». Il déplore qu'on ranime au profit des races encore barbares « les arguments édentés du socialisme ». Il parle avec dégoût « des rêvasseries humanitaires³ » des utopistes et déclare que la *Case de l'Oncle Tom* est le roman des *Mystères*

1. *Ibid.*

2. Alphonse de Calonne, *La Case de l'Oncle Tom* (*Revue contemporaine* janvier 1853).

3. *Ibid.*

de *Faris* qui revient d'Amérique. L'*Athenaeum français* est également peu satisfait du choix qu'avait fait le public français dans la littérature étrangère. Il aurait préféré qu'on s'engouât d'un ouvrage plus habilement composé comme la *Foire aux Vanités* de Thackeray, et il s'étonne de la diversité de fortune des ouvrages littéraires. « D'un côté, dit-il, l'on voit une longue et ennuyeuse déclamation de méthodiste, un roman dont la base est complètement fausse et qui ne rachète son manque d'unité, de vérité et d'intrigues, que par une sorte d'intérêt de mélodrame, obtenir les honneurs inouïs de huit à dix traductions en France, c'est-à-dire dans un pays où la question principale, l'esclavage, n'offre aucun intérêt, et ne touche rien à l'organisation de la société; tandis que l'on voit, au contraire, le roman de Thackeray presque complètement inconnu, malgré le succès légitime qu'il a obtenu de l'autre côté de la Manche¹. »

Mais à côté de ceux que mécontentait ce succès, il y en avait un plus grand nombre qui ne trouvaient presque rien à reprocher au roman de Mme Stowe. C'est que l'école de l'art pur, qui n'écrivait guère que pour les délicats, perdait chaque année de ses fidèles. On voulait faire parler les passions du moment, entendre raconter la vie des humbles, telle que la décrivait George Sand, amie ardente de l'humanité souffrante. Le public avait aussi le goût des aventures étranges pour les avoir mille fois goûtées dans les romans feuilletons. En somme,

1. *Bulletin bibliographique (L'Athenaeum français, 30 avril 1853, p. 44).*

on cherchait surtout dans la lecture un divertissement. *La Case de l'Oncle Tom* répondait à toutes ces exigences, et elle avait en plus le charme puissant du pathétique et de l'exotisme. Allait-on demander à un livre qui réunissait tous ces attraits d'être fidèle aux règles de la composition ?

Certes on admettait que l'ouvrage était mal construit au point de vue des règles littéraires, mais pour la plupart des critiques, le style et la composition n'avaient pas d'importance, étant donnés le but et l'inspiration du livre. On poussait l'indulgence dans biens des cas jusqu'à ne pas parler du style. Bon nombre de critiques se bornèrent à parler de sa composition. On relevait d'une manière générale l'inexpérience manifeste de l'auteur. George Sand admettait avoir trouvé dans le livre, « des longueurs, des redites, de l'inhabileté¹ ». Seuls deux critiques s'occupèrent du style : ce sont Louis Enault et Philarète Chasles. Le premier ne reconnaît pas à Mme Stowe le pouvoir de monter « sa pensée comme un diamant ». Il l'accuse même de s'embarrasser parfois dans les phrases incidentes, de se perdre dans « les adverbess parasites » et de s'égarer dans les « adjectifs touffus ». Il signale un défaut d'« élégance correcte » et de « concision précise », de « recherche de style », d'« abondance d'ornement ». Mais il trouve que chez elle, le sublime est « plus dans l'idée que dans le mot »². Parfois même, quand une vive émotion fait battre son

1. Sand (George), *Henriette Beecher Stowe*, (*Presse*, 20 décembre 1852)

2. Enault (Louis), *Revue étrangère* (*Le Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

cœur, « elle se dégage, dit-il, des entraves de la syntaxe, et trouve une grandeur d'idée et une majesté d'expression qui n'a rien à envier aux plus grands maîtres de la belle parole¹ ». Enault cite, comme exemple de cette manière, la description du Mississippi². Plus loin, il cite le portrait de Miss Ophelia, et loue l'auteur de son habileté à faire vivre pour toujours, en quelques lignes, ce type de la femme de la Nouvelle-Angleterre. Enfin, dernier exemple qui prouve, selon lui, que Mme Stowe avait « le sentiment vif et profond de la nature³ » il reproduit la scène où Mme Bird ouvre le tiroir qui renferme les vêtements de son enfant perdu. Chasles consacra une grande partie de son article au style. Il définit le livre comme « un tissu de conversations nègres à peu près inintelligibles, composé dans une langue baroque dont le saxon fait le fonds et le dialecte yankee l'ornement ; — œuvre assez décousue, diffuse, peu savante — ne cherchant jamais la phrase, trouvant l'effet sans y penser⁴. »

Si les critiques s'étendaient peu sur le style, ils étudiaient en revanche longuement la composition. « C'est plutôt une action qu'un livre, dit Théophile Gautier, et l'art dans le sens qu'on entend ce mot n'a rien à y voir. Une telle œuvre est en dehors de la critique; le résultat seul est à considérer⁵. » Ces mots donnent la note de l'attitude presque unanime que prenaient les

1. *Ibid.*

2. *La Case de l'Oncle Tom*, chap. XLV.

3. Enault, *article cité* (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

4. Chasles, *article cité* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

5. Gautier (Théophile), *article cité* (*Presse*, 24 janvier 1853).

critiques à l'égard de l'ouvrage. Tous furent d'accord pour proclamer que le livre n'est mal fait et manque d'unité. Mais, choses intéressantes, on ne pardonne les défauts littéraires en considération de ses qualités d'homme. Plusieurs critiques, parmi lesquels Lamartine, trouvent que cette thèse qui commence de dire « être » à la fin a l'unité d'ensemble et d'intérêt du tout.¹ Les érudits en apparence les plus détracteurs se contentent de pointer par des citations, ou plutôt les cites sans plus. Les détails les plus faibles sont des argumentations qui prouvent la thèse. Le journaliste Lamartine exprime ainsi : « Le livre est mal fait, c'est la vie de son homme. Il va tout droit son chemin². » L'homme avait déjà aperçu les défauts de la composition et l'insuffisance de l'ouvrage, mais il tenait que le livre est « quelque chose d'essentiellement intéressant et positif, et qui va droit au but, c'est-à-dire au cœur; un coup de marteau qui frappe juste sur la tête du clou³. » Montégut reconnaît également au livre la même sorte d'unité produite par la convergence des détails les plus faibles vers la même fin. Selon Montégut, le plus grand défaut du livre est de manquer de continuité, mais : « Il y a, à nos yeux, de là, un mérite supérieur. L'auteur a débuté au de l'analyse, au de l'interprétation, qu'il n'a pas abandonné. Il parvient ce qu'il a le plus complètement possible, sans autres points d'interrogation et de réflexion qu'il y a.

1. *Revue (Lamartine)*, article cité (*Chronique de France*, 1^{er} février 1852).

2. *Ibid.*

3. *Revue (Lamartine)*, *Le Livre de l'Église*. Voir au bas de la page 120.

4. *Journal des Débats*, article cité (*Journal des Débats*, 12 novembre 1852).

sophiques; des faits, rien que des faits, exposés crûment et sans ménagement aucun. Le livre va directement à son but de la première page à la dernière¹. » Montégut n'étant point trop sévère pour Mme Stowe lui reconnaît le droit d'employer tous les moyens pour parvenir à ses fins. Il ne lui reproche donc pas d'avoir accumulé des arguments et d'y avoir intercalé des tableaux dramatiques pour mieux faire ressortir l'effet qu'elle désire. Selon lui, Mme Stowe a agi par des procédés analogues à ceux qu'ont employé les auteurs de *Tom Jones* et de *Gil Blas*. *La Case de l'Oncle Tom* est le résumé de toutes les observations de l'auteur sur le monde des noirs et des esclaves, de même que *Tom Jones* et *Gil Blas* étaient des résumés de Fielding et de Le Sage sur le monde et la vie. « Le livre de mistress Stowe est construit tout à fait d'après ce vieux et excellent système, plein de décousu, mais de précision, de stricte investigation et de netteté, de franchise et de crudité dans l'expression². » A cause du but même de l'ouvrage, « ce qui dans un autre livre, serait un hors-d'œuvre, un épisode, est ici le fait principal. C'est par les détails minutieux, les incidents légers et à peine indiqués que l'auteur a fait surtout ressortir ce qu'il y a de douloureux dans la condition des noirs³ ». Et Montégut ne lui cherche pas querelle à cause de ses moyens littéraires, mais il trouve que le grand mérite du livre est qu'il dit précisément ce que l'auteur a voulu lui faire dire et qu'il a la portée que l'auteur a voulu lui donner.

1. Montégut, *article cité*, (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1852)

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

C'est pour des raisons tout à fait différentes que George Sand ne fait presque aucune allusion à la faiblesse de la composition; à ses yeux, la sincérité, la vérité, la profondeur des émotions, l'inspiration morale et chrétienne rachètent tous les défauts. George Sand va plus loin encore quand elle dit — « en fait d'art, d'ailleurs, il n'y a qu'une règle, montrer et émouvoir¹. » A son avis, le critique le plus épris des règles de la composition littéraire ne pourrait pas juger froidement ce livre au point de vue des règles de l'art : il aurait trop vite les larmes aux yeux; et c'est là pour elle une des preuves de la grandeur de ce livre. D'ailleurs où trouverait-on, demande-t-elle, des créations plus complètes, des types plus vivants, des situations plus touchantes, et même plus originales que dans l'*Oncle Tom*²? Venant de la plume de George Sand, ces mots ne nous surprennent guère. Les idées de l'auteur américain s'accordaient parfaitement avec les siennes sur les questions sociales. Mais on est plus surpris de rencontrer des sentiments semblables dans l'étude de Philarète Chasles. Ce critique ne veut pas discuter la légitimité de la forme littéraire adoptée par Mme Stowe, mais il semble beaucoup admirer le roman précisément parce qu'il n'a aucune prétention littéraire. « Je suis las, je l'avoue, dit-il, d'art et d'artifice; et cette beauté fardée qui a besoin des coulisses et de la rampe ne me séduit plus. Ce que j'aime chez Harriet Beecher Stowe, c'est sa sainte ignorance des ruses du métier. Elle n'a pas

1. Sand (George), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

2. *Ibid.*

de chausse-trappes pour l'intérêt ni de piège pour l'admiration. Elle est émue, elle pense, elle sent, elle prie et elle pleure, la conviction est là, toujours vive et toujours présente. Femme et non philanthrope, simple et non rhétoricienne, elle ne travaille point avec art quelque sublime antithèse; elle ne sculpte pas ses larmes, après en avoir fait des diamants, ou des perles, comme nos éloquents rhéteurs¹.» Chasles ne nie pas le décousu, l'irrégularité de l'ouvrage, mais il reconnaît que l'irrégularité de la composition exige plus de délicatesse dans le détail. Pour lui, Mme Stowe se distingue dans cette sphère spéciale de l'art qu'est le détail. « C'est un autre art, dit-il, et on aurait grand tort de le croire facile ou de le rebaisser comme grossier² ». Le chroniqueur de la *Revue Suisse* ajoute que les critiques, étant quelque peu décontenancés par le succès du livre, sont réduits à prétendre qu'il est mal fait et que l'auteur connaît mal l'art d'écrire. « Ce qu'ils appellent manque d'art, inhabileté, inexpérience littéraire, dit-il, c'est la simplicité des moyens, la liberté de l'allure, le dédain des petites combinaisons cherchées et voulues, c'est une grande franchise de ton, de mouvement et de trait portant toujours au fond; sans rien d'arrangé et d'intérieur, sans rien qui vise uniquement à l'effet, c'est l'abondance de pointillé, de ciselures, de broderies pour le compte de l'auteur, disons tout crûment la chose : c'est l'absence de ficelles³. »

1. Chasles (Philarète), *Article cité*, (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

2. *Ibid.*

3. Olivier, *L'Oncle Tom à Paris* (*Revue suisse*, 15 décembre 1852).

Va-t-on donc reconnaître du mérite littéraire à un ouvrage « sans ficelles », mal fait selon les règles, au point de le comparer à un *Tom Jones* ou à un *Ruy-Blas*? Le succès du roman américain indique assez clairement qu'on se délassait des productions de l'école de l'art pur, où on ne parlait certes pas le langage de tout le monde. D'autre part, on avait été rassasié, pendant les dernières années, de la peinture des vices, des misères et des pauvres gens. Les livres d'Eugène Sue, en dépit de leur intention humanitaire, semblaient glorifier non seulement les infortunés de la terre mais aussi leurs vices. Un grand nombre de critiques applaudissaient donc au succès de la *Case de l'Oncle Tom*, tant à cause de l'inspiration humanitaire, de la force morale, de la grâce et de la délicatesse, de l'amour chrétien qui y étaient contenus, que parce qu'il donnait le signal d'une réaction contre la littérature de mauvaises mœurs. Cherbuliez, de la *Bibliothèque Universelle*, l'accueille pour cette dernière raison et se plaît à voir dans la vogue du roman le symptôme « qu'une réaction s'opère contre la littérature dissolvante de ces dernières années¹ ».

Plus tard, ce critique se déclare heureux de pouvoir annoncer que « le beau et le vrai reprennent leur empire² » dans l'esprit français. On en avait de sûrs indices dans les productions littéraires auxquelles la faveur publique s'attachait de préférence, telles que les pièces de Ponsard. « Le public, dit Cherbuliez, las des excès

1. Cherbuliez (Joel), *De la littérature populaire*, Bibliothèque universelle, janvier 1854.

2. *Ibid.*

de la licence accueille avec faveur les efforts de ceux qui cherchent à relever le culte du beau, du vrai, de l'honnête. Pour ne citer qu'un seul fait le succès prodigieux du livre de Mme Stowe, *la Cabane de l'Oncle Tom*, prouve que le langage de la religion et de la morale peut aisément trouver le chemin des cœurs, pourvu qu'on le parle avec conviction, avec charité, avec amour, et qu'on sache lui conserver le divin cachet de la simplicité évangélique¹. » Louis Enault trouve que le succès de « ce beau livre honore la civilisation tout entière² ». On devrait, selon lui, se réjouir « au milieu du débordement des mauvaises mœurs littéraires du siècle, de voir un livre obtenir un tel succès, grâce à sa moralité³! » Philarète Chasles se réjouit du succès d'un livre humanitaire « qui restera comme un pas immense fait dans l'histoire de l'humanité⁴ ». On se demande si Chasles n'a pas changé d'avis depuis 1847, époque où il condamnait les livres qui visaient à transformer l'ordre social⁵. A cette date, au sujet du récit *Vie et aventures du roi Zamba*, il parlait presque avec dégoût des éternelles récriminations en faveur de la liberté et de la fraternité humaine. « C'est, selon lui, la peinture mille fois remaniée de mistress Trollope, de miss Martineau, et vingt autres de la tyrannie exercée par les planteurs des Etats amé-

1. *Ibid.*

2. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, février 1853).

3. *Ibid.*

4. Chasles (Philarète), *article cité* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

5. Chasles (Philarète), *De la littérature pseudo-populaire en Amérique et en Angleterre* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1847).

ricains du Sud¹. » Et Chasles jugeait toute la littérature qui simulait les joies et les peines des pauvres et des malheureux « incomplète et menteuse, pleine de désirs et d'aspirations, mais jusqu'ici fort stérile en résultats² ». C'est justement parce qu'il croyait le roman américain complet et vrai qu'il l'admirait. « Chrétienne, sincère et ardente, dit-il de l'auteur, elle n'admet pas un mot ou une nuance en dehors du vrai³ ». Et il croyait que le livre serait efficace, à cause de l'esprit de charité, de sincérité et de vérité qui l'animait. C'est aussi parce que le livre exprime la religion et la morale avec conviction, avec charité et avec amour, que George Sand s'enthousiasme. Elle veut que Mme Stowe sache qu'elle est aimée en France. « Trois fois sainte, dit-elle, est l'âme qui aime, bénit et console ainsi les martyrs. Pur, pénétrant et profond, est l'espoir qui sonde ainsi les replis de l'être humain ! Grand, généreux et vaste, est le cœur qui embrasse de sa pitié, de son amour, de son respect, toute une race couchée dans le sang et la fange, sous le fouet des bourreaux, sous la malédiction des impies⁴. »

Il est vrai qu'au moment de l'apparition du roman américain, l'heure était aux passions humanitaires. Mais l'exotisme constituait un attrait nouveau. On se plaisait à lire la description de mœurs étranges. On se répandait en louanges sur ces tableaux et ces portraits. On les admirait autant pour leur étrangeté que pour

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Chasles (Philarète), *Les nègres en Amérique* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

4. Sand (George), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

la finesse et la justesse de leurs traits. Chasles, qui avait, longtemps auparavant, demandé à l'Amérique un roman de mœurs américaines, trouvait ici son compte, et il exprimait son admiration pour tous les personnages du livre — « qui, se jouant dans un drame à la Shakespeare, composent le tableau le plus saisissant et le plus complet, des rapports du maître et de l'esclave aux Etats-Unis¹ ». Et George Sand s'extasiait devant les tableaux de la vie des esclaves et des relations entre le maître et l'esclave qui « signalent, dit-elle, un état de choses inconnu chez nous : la protestation du maître lui-même contre l'esclavage durant toute la phase de sa vie où son âme appartient à Dieu seul² ». Et plus loin, parlant des douces relations qui unissent Tom et Eva, George Sand s'écrie : « Tout cela est si neuf et si beau, qu'on se demande en y pensant bien, si le succès est à la hauteur de l'œuvre³. » Le critique de la *Bibliothèque Universelle* se réjouissait également qu'un livre lui apprît à connaître les mœurs d'outre-océan. « Le but est grand et l'œuvre sérieuse, mais les détails pleins d'intérêt, de finesse et de charme dont elle est semée, en tempèrent la gravité et préviennent la monotonie, ils nous en apprennent sur l'état des mœurs aux Etats-Unis plus que vingt volumes de voyages⁴ ». Les mœurs religieuses en Amérique constituaient un

1. Chasles (Philarète), *article cité* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

2. Sand (George), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

3. *Ibid.*

4. H. A. P., *Uncle Tom's Cabin*, *Bibliothèque universelle*, 15 décembre 1852.

élément d'intérêt qui intriguait plus d'un critique et l'on s'étonnait assez généralement de voir un grand nombre des ministres de l'Evangile se ranger du côté des plus forts et invoquer la Bible en faveur de l'esclavage. Alphonse de Calonne, de la *Revue Contemporaine*, déclare que le succès du livre n'est pas dans la question de l'esclavage mais dans « la peinture délicate des petits intérieurs américains¹ ». Tout le monde était porté à accepter comme vraies les peintures des mœurs de Mme Stowe à cause du cachet de sincérité que portait son livre.

On trouvait en outre une peinture des nombreux types originaux, chacun dans son milieu particulier. En effet, le mérite le plus réel de la *Case de l'Oncle Tom* est la création des caractères. Personne ne songeait à refuser à Mme Stowe la perfection dans le détail. Pour cet art, les critiques s'accordent à lui donner une place à côté des plus grands maîtres. « Dans cette sphère spéciale de l'art, dit Philarète Chasles, que les Allemands nomment « caractéristique » et que les gens du Midi méprisent ou ignorent, sphère où Shakespeare, Rembrandt, Albert Durer et Walter Scott sont les maîtres, — ne demandez ni grands traits ni pureté de lignes, ni élégance de contours, mais la vérité de l'expression, la profondeur du caractère, la finesse de la touche, le clair-obscur magique, le détail frappant². »

1. Desor, *De l'esclavage aux Etats-Unis*, à l'occasion de la *Case de l'Oncle Tom* (*Revue suisse*, janvier 1853).

2. Chasles (Philarète), article cité (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

Charles cite quelques-uns des portraits dans lesquels il trouve une profondeur admirable de vérité et il ajoute ensuite : « On le voit, c'est dans le mode shakespearien déjà reproduit avec génie par Richardson, avec simplicité et hardiesse par de Foe, avec une sympathie vive pour la nature et l'homme par Walter Scott, que ce nouveau livre est écrit. Il copie sur place et avec détail la variété humaine et s'embarrasse peu de l'art et de l'unité¹. » Montégut admirait aussi la vérité dans les tableaux. Il sentait que Mme Stowe avait vu elle-même tout ce qu'elle décrivait et qu'elle utilisait tout ce qu'elle avait vu. George Sand rappelle au public à ce sujet qu'on s'était récrié contre les prolixités de Walter Scott et de Balzac mais « on s'est aperçu, dit-elle, que dans la peinture des mœurs et des caractères, il n'y avait jamais trop, quand chaque coup de pinceau était à sa place et concourait à l'effet général² ». Elle revendique donc pour Mme Stowe cette perfection qui consiste à mettre chaque phrase à sa place. Le critique de l'*Album de la Semaine*, lui-même si peu indulgent pour ce roman, le louait pour ses portraits et ses tableaux, dans lesquels l'auteur a déployé « une science exquise de détails, des touches tenues mais franches, non pas à la lumineuse façon de Balzac, à la large manière de Walter Scott, mais suivant le fin procédé de Goldsmith ; on dirait des tableaux de Meissonnier scintillant dans leur petit cadre³. » C'est donc un consentement unanime

1. *Ibid.*

2. Sand (Georges), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

3. Mouriez (Paul), *article cité*, (*L'Album de la semaine*, 20 janvier 1853).

qui reconnut à Mme Stowe le mérite de la vérité humaine et vivante. « On sent que l'auteur a fait autre chose que des livres, qu'il a vécu; agi, souffert de notre vie, de notre action et de notre souffrance à tous, et que chez lui la souffrance a porté de bons fruits¹. » Tous les lecteurs admiraient donc ces portraits si divers, aussi vrais dans le cas des blancs que des noirs.

Mais c'est aux personnages blancs que les critiques réservent le plus de louanges et, parmi eux, Saint-Clare. Le chroniqueur de la *Revue Suisse* se demande si personne a mieux saisi et rendu plus vivant, plus intéressant, plus sympathique que Mme Stowe, le caractère de Saint-Clare — caractère tout moderne et fort aimé des romanciers de l'époque². George Sand se répand en louanges sur ce personnage : « Quelle main expérimentée, dit-elle, a jamais tracé un type plus saisissant et plus attachant que Saint-Clare, cette nature d'élite, aimante, noble, généreuse, mais trop douce et trop nonchalante pour être grande? N'est-ce pas l'homme en général, l'homme avec ses qualités innées, ses bons élans et ses déplorables imprévoyances, ce charmant maître qui aime, qui est aimé, qui pense, qui raisonne, et qui ne conclut et n'agit jamais³. » Un autre admirateur demande si l'on a rien créé de meilleur que ce personnage de Saint-Clare⁴. Quant à la femme de Saint-Clare,

2. Olivier, *Oncle Tom à Paris*, (*Revue suisse*, 15 décembre 1852).

3. *Ibid.*

1. Sand (George), *article cité*, (*Presse*, 20 décembre 1852).

2. Lireux (Auguste), *La Case de l'Oncle Tom au théâtre* (*Le constitutionnel*, 24 janvier 1853).

on reconnaît qu'elle est de tous les pays¹. Enault accuse ici Mme Stowe d'avoir pris comme modèle une femme de sa connaissance, et de l'avoir gravée d'après nature, tellement le personnage a du relief, du saisissant, de la vérité², George Sand déclare que ce portrait est « d'une vérité effrayante³ ». Thierry, de l'*Assemblée Nationale* dit que Mme Stowe n'aurait qu'un trait à ajouter pour rendre cette femme tout à fait odieuse⁴. Mais le personnage blanc dont le portrait fut jugé non seulement le plus intéressant mais aussi le plus instructif et le plus original fut Miss Ophélie. Ceci s'explique facilement par la nouveauté du type. Lemoine cita le passage en entier et s'en excusait en disant que miss Ophélie incarne toute une race : « La puritaine du Nord, écrit-il, la prêcheuse de la Nouvelle-Angleterre est un type admirablement caractérisé de cette classe philanthropique qui fait la propagande de l'abolition par principe et par devoir beaucoup plus que par charité et par sympathie⁵ ». Dans sa première étude, Chasles signale la perfection de ce portrait de la femme puritaine. Dans un de ses cours au Collège de France il y revient encore pour mettre en relief les parties les plus admirables de ce roman, car on y avait naturellement admiré ce qu'il contenait de moins louable. « Mais aussi, dit-il, quel admirable portrait de la femme yankee, privée par ses

1. Thierry, *La Case de l'Oncle Tom* au théâtre (*Assemblée nationale* 24 janvier 1853).

2. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, 16 janvier 1853)..

3. Sand (George), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

4. Thierry, *article cité* (*Assemblée nationale*, 24 janvier 1853).

5. Lemoine (John) *article cité* (*Journal des Débats* du 12 novembre 1852).

habitudes spéciales des attributs naturels de l'âme et de l'esprit féminins; cette Miss Ophélie, — si honnête; réduite comme la fleur entre les feuilles de l'herbier à un état complet de desséchement; intelligente, active, toujours l'arme, c'est-à-dire l'aiguille au poing et la Bible à la bouche; honnête et noble créature ! Voilà, si je puis le dire, le nouvel échantillon, le curieux spécimen de l'espèce humaine qu'il fallait signaler à l'attention curieuse du lecteur¹. » Mais, chose curieuse, Chasles et Lemoinne furent les seuls à s'attarder sur ce portrait. Les autres critiques, journalistes, et chroniqueurs, passèrent vite aux personnages plus sentimentaux. Chasles cherchait ce qui lui ferait connaître le Nouveau Monde et il puisait des renseignements dans ce type de la femme de la Nouvelle-Angleterre. En général, les autres personnages féminins retenaient plus l'attention des critiques. Enault trouve que le type de la perfection féminine dans le livre est Mme Shelby : « Elle a tout pour elle, dit-il, tout ce qui fait le charme de la femme, et l'esprit et la tendresse, et la bonté². » George Sand estime que toutes les femmes sont jugées et dessinées « d'une main de maître, non pas seulement les mères qui y sont sublimes, mais celles qui ne sont mères, ni de cœur ni de fait, et dont l'infirmité est traitée avec indulgence ou avec rigueur³. »

Cependant, ce furent les portraits d'enfants qui gagnèrent à Mme Stowe le plus de louanges. « Les enfants

1. Voir l'*Athenæum français*, du 16 avril 1853.

2. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, 16 janvier 1853).

3. Sand (George), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

sont les véritables héros de Mme Stowe, dit George Sand. Son âme, la plus maternelle qui fût jamais, a conquis tous ces petits êtres dans un rayon de la grâce. George Shelby, le petit Harry, le cousin d'Eva, le marmot regretté de la petite femme du sénateur, et Topsy, la pauvre diabolique et excellente Topsy, ceux qu'on ne voit pas dans ce roman, mais dont il est dit seulement trois mots par leurs mères désolées, c'est un monde de petits anges blancs et noirs, où toute femme reconnaît l'objet de son amour, la source de ses joies ou de ses larmes. En prenant une forme dans l'esprit de Mme Stowe, ces enfants, sans cesser d'être des enfants, prennent aussi des proportions idéales, et arrivent à nous intéresser plus que tous les personnages des romans d'amour¹. » Voilà, en effet, des louanges inusitées prodiguées à des personnages qui n'entrent guère dans le roman français. Et dans toute cette galerie d'enfants, les regards s'arrêtèrent plus volontiers sur Evangéline et Topsy. Cette dernière fut de l'avis de tous une création originale. Elle est amusante et touchante, cette petite n'grillonne, sourde aux remontrances, insensible aux corrections, qui se vante d'être méchante, et dont « la malice se fond comme les glaces de l'hiver sous un rayon de soleil, au premier regard affectueux, à la première douce parole, sortie d'un cœur aimant² ». A côté de Topsy et de manière à faire ressortir plus vivement le contraste, se place Evangéline. « Quoi de plus poétique,

1. *Ibid.*

2. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, du 16 janvier 1853).

de plus vrai, de plus navrant que ces deux petites, Topsy et Evangéline ! elles ne cèdent en rien à la Mignon de Goethe... Voilà des créations qui immortaliseront ce livre » dit le *Constitutionnel*¹. En effet, tous les critiques admirent le portrait d'Evangéline dans lequel, selon Thierry « l'auteur a réuni ce que la parole a de plus doux, ce que la poésie a de plus gracieux ce que la pensée d'une femme a de plus profond et de plus exquis². » Ce petit personnage fut jugé par Montégut être « une des plus heureuses créations du livre³ ». Il observe, à cet égard, que le seul type poétique que l'Amérique était en train de créer, était celui de l'enfant. Il signale chez les écrivains américains une opiniâtreté à mettre en scène des enfants et à leur faire jouer un grand rôle. Ils craignent de ne jamais faire l'enfant, « assez aérien, assez intellectuel, assez simple, et naïf⁴. » Evangéline est un « type délicieux auquel nul écrivain n'avait pensé, de ces enfants qui meurent jeunes parce qu'ils ne sont pas faits pour la terre⁵. » Selon Enault, Evangéline restera comme une des plus suaves créations de la littérature moderne⁶ ». Il cite la scène de la conversion de Topsy, conversion dont la gloire revient à Evangéline et il ajoute : « Eva est la grâce du livre, elle en est et la fête et le charme et la joie. Elle morte, il semble que les ténèbres descendent sur toute la scène qu'elle aimait

1. Lireux (Auguste), *article cité* (*Constitutionnel*, 24 janvier 1853)

2. Thierry, *Article cité*, (*L'Assemblée nationale*, 24 janvier 1853).

3. Montégut (Emile), *article cité* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1852).

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, 16 janvier 1853).

et qu'elle éclairait : nous ne disons pas toutes les larmes que cette mort fait couler¹ ». L'élément du livre qui charme le critique de la *Revue Contemporaine*, c'est « cette gracieuse enfant, fille du ciel, ange sur la terre qui remonte vers sa patrie sur les ailes de la charité chrétienne² ».

Il serait fastidieux de citer plus longuement ces louanges prodiguées à Eva. Mais remarquons bien que ce sont surtout aux personnages qui portent une note légère de sentimentalité que les critiques s'attardent. Il pleurait sur la mort d'Eva plus encore que sur celle de Tom. L'ouvrage plut autant comme roman de sentiments que pour ses intentions humanitaires et historiques. Qu'il était doux de pleurer sur les malheurs des nègres et surtout sur la mort de la petite héroïne ! Le livre d'un bout à l'autre faisait appel à l'amour maternel, à l'amour pour nos semblables, à l'amour entre gens de la même famille. Il abondait en scènes pathétiques et devait nécessairement plaire au public. John Lemoine lui prédit un grand succès justement parce qu'il faisait pleurer. Un autre critique pense que si le livre doit vivre « il vivra par les scènes multipliées et variées à l'infini où on voit le cœur de la mère s'ouvrir et saigner³. » Ce critique ne croit pas que le problème de l'esclavage eût réussi à passionner le lecteur : témoin maints ouvrages déjà publiés sur ce sujet. La réussite du livre était tout entière due à la peinture de

1. *Ibid.*

2. Alphonse de Calonne, *article cité* (*Revue contemporaine*, janvier 1853).

3. *Ibid.*

l'amour maternel¹. Flaubert, lui-même reconnaissait les mérites pathétiques du livre². Comme chef-d'œuvre de sentiment, plus d'un critique signale la scène où la femme du sénateur ouvre en présence de ses enfants le tiroir qui renferme les vêtements de son enfant perdu³. D'autres trouvent sublime la scène de la mort de Tom⁴. On fait remarquer la douceur des relations entre Tom et Eva et ici Chasles signale combien il serait facile aux traducteurs de tomber dans les pires déclamations sentimentales⁵. Pour George Sand, le livre était « la vie et la mort d'un enfant, la vie et la mort d'un nègre⁶ ». L'enfant lisant sa Bible, écrit-elle, dépérissant d'un mal mystérieux qui n'est autre que le déchirement de la pitié dans un être trop pur. Tout cela est si neuf et si beau, qu'on se demande, en y pensant bien, si le succès est à la hauteur du livre⁷. »

Mais chose digne de remarque, ce furent surtout les rédacteurs des journaux quotidiens, qui s'appesantissaient sur les « sentiments », la « grâce », la « délicatesse » du récit. C'était le roman à la mode et il fallait en parler, coûte que coûte. Ainsi le premier feuilleton de Jules Janin n'exprime pas une seule idée originale et ne fait que ré-

1. *Ibid.*

2. Flaubert, *Correspondance*, 1852, t. II, p. 154.

3. Voir Montégut, *article cité* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1852). George Sand, *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852). H. A. P., *article cité*, Bibliothèque universelle, décembre 1852. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

4. Voir Chasles (Philarète), *article cité* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852). Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

5. Chasles (Philarète), *article cité* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

6. Sand (George), *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

7. *Ibid.*

péter des choses déjà trop souvent écrites par d'autres. Mais il ne faut pas négliger les jugements de ces journalistes qui trouvaient ce roman si « beau », si « neuf ». Le *Constitutionnel* déclare que le livre honore le sexe féminin dont « toutes les pudeurs, toutes les délicatesses, toutes les tendresses féminines s'y trouvent¹ ». Pour ce journal, le livre est des plus touchants, des plus tendres et des plus poétiques². Il estime que « l'art éclate dans tout le roman » malgré quelques déclamations. « Quel charme dans les descriptions ! quelle sensibilité puissante dans les péripéties ! Quelle exquise et féminine délicatesse dans la peinture de certains caractères³. » Pour le critique de l'*Assemblée Nationale*, le livre est d'une lecture « attachante et charmante⁴ ». Il regrette qu'il n'y ait point de tels livres en France, que les romanciers français ne cherchent pas à mettre cette grâce dans leurs récits. Il se déclare « jaloux de ces créations heureuses dont l'Amérique a le secret avec l'Angleterre⁵. » Les livres français « manquent de pudeur, de discrétion et de modestie ; tandis que Walter Scott et Fenimore Cooper, en remuant tout l'homme, en touchant à l'histoire, n'ont pas écrit une ligne qui ouvre même au soupçon de mal l'involontaire curiosité des jeunes âmes. Mme H.-B. Stowe appartient à cette bonne école et de plus elle est femme. Elle n'a pas plus de réserve mais elle a plus de chasteté⁶. » Chez elle, on trouve

1. Lireux (Auguste), *article cité* (*Constitutionnel*, 24 janvier 1855).

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Thierry, *article cité* (*Assemblée nationale*, 24 janvier 1853).

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

« le vrai, non pas plus beau, mais plus aimable et plus gracieux que le vrai¹ ».

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps aux éloges décernés au côté sentimental du livre. Les critiques tels que Montégut et Chasles trouvaient dans le livre des choses autrement méritoires. Chasles affirma que la « force intellectuelle » du livre était dans les portraits des personnages tels que Miss Ophélie². Et il affirme que la « force morale bien plus puissante, jaillit du fond des entrailles mêmes de l'humanité qui veut l'équité, qui aspire à la justice, et qui, à mesure qu'elle s'élève et s'ennoblit, à mesure qu'elle se rend digne d'une place plus haute dans l'histoire des races habitantes de cette terre, ressent plus de dégoût pour l'iniquité, plus d'ardeur à protéger le faible, plus d'horreur pour ce cri des bêtes féroces : malheur aux vaincus³. » Ceci nous amène à parler du souffle chrétien dont l'ouvrage est imprégné. On ne sépare pas ces deux idées — l'esprit chrétien et l'amour des opprimés. Exagérons-nous en disant que le christianisme était alors à la mode? En effet, Saint-Simon voulait que la société tout entière fût animée d'un profond sentiment religieux. L'utilitarisme de Fourier était tout imprégné de religion. Lamennais travaillait pour le triomphe du christianisme et la régénération de l'humanité. Aux grands maîtres du mouvement utilitaire et humanitaire se joignit une foule de disciples qui

1. *Ibid.*

2. Chasles (Philarète), *article cité (Revue contemporaine, 30 novembre 1852)*.

3. *Ibid.*

ont exercé tous une profonde influence sur la littérature. On était donc préparé en France à accueillir un roman d'une inspiration essentiellement chrétienne. Pour le chroniqueur de la *Revue Suisse*, la force fondamentale le point capital, le cœur de l'ouvrage, c'est que l'auteur « a réussi à montrer le christianisme vrai, non pas desséché en dogmes, mais vivant et agissant dans le cours accidenté de la destinée humaine, le christianisme tel qu'il est, ou qu'il devrait toujours être, c'est-à-dire comme un souffle supérieur, une inspiration éclairée de la raison et de la conscience par la foi au moyen de la Bible¹. Et plus loin, il ajoute : « Mis dramatiquement aux prises avec une foule de circonstances diverses, ce divin principe de l'amour de Dieu, qui commande l'amour du devoir et l'amour du prochain, se montre ce qu'il est en effet, la seule puissance véritable et permanente qui soit sur la terre². » Selon Louis Enault, le livre inspire au lecteur « la passion ardente de l'humanité » et « cette passion profonde de l'humanité, c'est l'inspiration de Mme Beecher Stowe, c'est aussi le succès de son livre ». Le critique affirme que Mme Stowe a incarné cette passion humaine dans quelques-uns de ces personnages, — « Evangéline en a été l'apôtre, Tom le martyr, Saint-Clare l'orateur et le poète ». A l'appui de cette affirmation, Enault cite les passages où Saint-Clare parle de sa mère chrétienne, où Evangéline exprime sa charité et son amour pour ses semblables, et où Tom montre son amour

1. Olivier, *article cité* (*Revue Suisse*, 15 décembre 1852).

2. *Ibid.*

même pour ses bourreaux. A ses yeux, Tom est « une des plus grandes créations de la littérature moderne », et il affirme qu'il serait « impossible en dehors de la civilisation chrétienne ». C'est dans le personnage de Tom, croit-il, que l'auteur développe la pensée sublime de l'ouvrage, qui est « aimer les hommes, les aimer en Dieu ». Et Enault ajoute : « Un souffle libéral, un souffle chrétien circule dans l'œuvre de l'auteur américain, et l'âme et le fait vivre... On sent partout qu'il est nourri de la lecture des évangélistes et des prophètes : c'est ce qui donne à son livre ce caractère d'élévation constante¹. »

John Lemoine avait déjà signalé le caractère chrétien du roman américain. Il demande pardon aux lecteurs de parler dans son étude de Jésus-Christ et de l'Evangile — « ce n'est point, dit-il, pour suivre la mode », et il ajoute : « Nous y sommes forcés par la nature même du livre, dont nous nous occupons et qui est une émanation directe de l'esprit chrétien. L'unique morale de ce livre, c'est celle de l'*Evangile*; c'est celle qui dit : Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. — Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. — Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. — Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent². » Lemoine suit l'histoire de Tom pour

1. Enault (Louis), *article cité* (*Chronique de France*, février 1853).

2. Lemoine (John), *article cité* (*Journal des Débats*, 20 octobre 1852).

démontrer que ces mots sont les seuls qui aient encore le pouvoir de calmer et consoler les malheureux esclaves. La triste vie de Tom sert à exposer toute la philosophie du livre — qui est que « Jésus-Christ est venu pour racheter tous les hommes, sans distinction de couleur, c'est qu'il a donné son sang pour la plus humble, comme pour la plus élevée des créatures¹. » Un autre critique, celui de la *Bibliothèque Universelle*, fait remarquer que le livre s'adresse aux opprimés plutôt qu'aux oppresseurs, et qu'il les invite à la patience et à la résignation chrétienne. En même temps que l'auteur rappelle aux maîtres leurs devoirs, elle enseigne aux esclaves à chercher leurs secours dans la Bible qui dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai. Il n'y a pas de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire qui est à venir². » George Sand allait jusqu'à écrire que l'auteur d'une telle œuvre était « une sainte ». Elle déclare que Mme Stowe a le « génie du bien », le « génie de la sainteté », et elle ajoute : « Elle est tout instinct. C'est pour cela qu'elle paraît d'abord n'avoir pas de talent ». Mme Sand croit que le génie du bien est infiniment supérieur au talent et elle loue Mme Stowe d'avoir fait sentir « que le génie c'est le cœur, que la puissance c'est la foi, que le talent c'est la sincérité, et que finalement, le succès c'est la sympathie, puisque ce livre-là nous bouleverse, nous serre la gorge, nous navre l'esprit et nous laisse un étrange senti-

1. *Ibid.*

2. H. A. P., *article cité*, *Bibliothèque Universelle*, décembre 1852.

ment de tendresse et d'admiration pour la figure d'un pauvre nègre¹. » De plus, elle loue l'auteur américain de sa bonté de cœur, mais aussi du courage qu'elle a montré « en bénissant les malheureux, en caressant les fidèles, en attirant les faibles », et en ne craignant point de « secouer les irrésolus et de lier au poteau les pécheurs endurcis pour montrer leur laideur au monde² ». C'est en somme pour son christianisme que George Sand loue Mme Stowe. « Elle est, dit-elle, dans le vrai sens de la lettre sacrée, son christianisme chante le martyre, mais il ne permet pas à l'homme d'en perpétuer le droit et la coutume³. »

Un dernier témoignage de l'esprit chrétien et du caractère biblique du livre nous vient du poète allemand Henri Heine. Dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* intitulé : *Aveux d'un Poète*, il parle de l'influence qu'a eu sur lui la lecture de la Bible. Il compare son intelligence des *Saintes Ecritures* à celle de Tom et le poète semble se sentir humilié de ne pas pouvoir l'emporter sur l'esclave ignorant. « Quelle humiliation, avec toute ma science, je ne suis pas arrivé à un meilleur résultat que le pauvre noir ignorant, qui avait à peine appris à épeler les mots des *Saintes Ecritures*. L'oncle Tom paraît, à la vérité, voir dans la Bible bien d'autres choses que moi, pour qui surtout la dernière partie de ce livre n'est pas encore

1. Sand (George), article cité (*Presse*, 20 décembre 1852).

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

tout à fait claire¹. » Ce témoignage sert à nous montrer la vogue dont jouissait *la Case de l'Oncle Tom* parmi les littérateurs.

Au moment de son apparition, Montégut signalait le nombre des ouvrages d'intention humanitaire qui étaient publiés. Il en attribuait l'origine à l'inquiétude morale qui régnait partout et au christianisme. Pour lui, le roman de Mme Stowe avait sa source dans le christianisme, et il s'intéressait vivement à la fortune d'une si belle œuvre. Plus tard, il est revenu sur cette vogue des livres où l'on faisait le procès de l'époque moderne, pour constater qu'en Amérique, c'étaient les femmes qui relevaient les ridicules de l'époque, et qui s'indignaient contre les injustices de la société². Selon lui, les femmes de race anglo-saxonne jouent le plus grand rôle dans la guerre déclarée « au cant ou cagoterie religieuse, au lâche respect des convenances, des usages établis, ou cagoterie sociale³. » Les hommes ont saisi « le côté grotesque ou odieux de la question », mais les femmes en ont saisi « le côté douloureux ». Montégut nomme miss Elizabeth Wetherell, mistress Gaskell, les trois miss Brontë, et Mme Stowe, toutes femmes auteurs dont les écrits sont devenus populaires en quelques années, même hors de leurs pays. Et Montégut explique ainsi le succès qu'ont les femmes de ce genre : « Les femmes possèdent la force de l'ins-

1. Heine (Henri), *Aveux d'un poète* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1854).

2. Montégut (Emile), *Scènes de la vie et de la littérature américaine* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1854).

3. *Ibid.*

tinct et du sentiment. Cette force est le seul moyen d'action de la femme, le don spécial, qui renferme en lui tout ce que la femme a d'admirable et de mauvais; la capacité de souffrir et la puissance de faire souffrir¹. » Montégut se déclare très heureux de l'influence morale des femmes, qui n'a jamais été plus nécessaire. C'est l'influence féminine seule, pense-t-il, qui peut donner aux mœurs un « esprit de charité, et, en effet, ces livres de femmes ne recommandent pas seulement la charité envers les misérables, ils la recommandent envers tous les êtres humains, quel que soit leur condition ou leur rang. » Il regrette seulement que ce rôle utile ne soit pas joué en France par des femmes auteurs. Chasles avait déjà fait la même remarque. Il constate d'abord qu'il n'y a pas de nation qui n'ait son idéal nécessaire et que plus la société est active, militante et grossière, plus elle a besoin de cette pensée morale extrême. « Il y a, dit-il, des âmes qui gravitent naturellement vers l'idéal moral d'un peuple; celles-là deviennent maîtresses du mouvement général et entraînent toutes les autres². » Et il démontre alors qu'en Amérique, ce sont les femmes qui représentent « l'Idéal chrétien, poétique, actif et sublime³ », que les femmes s'emparent de la vie morale et intellectuelle, laissant aux hommes l'initiative politique, l'impulsion physique industrielle et commerciale.

1. *Ibid.*

2. Chasles (Philarète), *article cité (Revue Contemporaine, 30 novembre 1852)*.

3. *Ibid.*

Pour résumer, nous dirons que l'ouvrage de Mme Stowe reste parmi ceux qui ont le plus influé sur la civilisation. Aucun livre n'a atteint un si beau tirage. Les qualités en sont multiples; chaque critique les a énumérées mais les critiques de premier ordre se sont tenus à l'écart comme pour regarder de loin cette vague d' « oncle-tomie » qui allait envahissant l'Europe. Nous aurons l'occasion plus loin d'expliquer plus longuement ce succès prodigieux et de montrer à quelles modes françaises correspondait à cette époque, le roman social, chrétien et humanitaire de l'auteur américain.

CHAPITRE IV

La Popularité. — Théâtre. — Musique. — Cinéma.

Le séjour de Mme Stowe en France.

Le roman à la scène. — Difficulté de l'adaptation.

Le drame de Dumanoir et de Dennery. — La couleur matérielle et morale. — L'action. — Les sentiments. — Le succès. — La pièce en province. — Les reprises. — Les critiques. — Les jugements des journaux.

Le drame de Texier et de Wailly. — La couleur locale matérielle et morale. — L'action. — Les sentiments. — Le succès, les critiques.

Le drame d'Arthur de Beauplan. — La couleur locale matérielle et morale. — L'action. — Les sentiments. — Le succès. — Le jugement des journaux.

Les parodies au théâtre. — Les pièces de circonstance.

Les chansons et la musique inspirées par le roman.

D'autres indices de la popularité du roman.

La publication de la Clef de la Case de l'Oncle Tom.

La question anti-esclavagiste au théâtre pendant les années qui suivirent.

Le roman au cinéma.

En juin 1853, Mme Beecher Stowe vint en France. Elle descendit rue de Verneuil, chez Mme Belloc¹, Irlandaise qui avait traduit *la Case de l'Oncle Tom* sur les instances de l'auteur. La romancière visita Paris en simple touriste et demeura incognito. Elle

1. Caraguel (Clément), *Des traducteurs chez Mme Stowe (Argus de Théâtres, 16 juin 1853).*

quitta Paris pour la Suisse et y repassa le 20 août du même été. Cette fois encore, elle descendit chez Mme Belloc. Elle ne voulait pas que sa présence à Paris fût connue. Les Belloc l'emmenèrent chez le poète Béranger qu'elle semblait beaucoup admirer¹. Dans ses *Sunny Memories of Foreign Lands*, traduits par Eugène Forçade sous le titre *Souvenirs heureux*, elle raconte qu'elle a reçu de nombreuses visites des membres de l'ancienne société abolitionniste de France². Nous savons encore qu'elle est allée voir David d'Angers dans son atelier, et que le maître dessina à la hâte un croquis d'après elle³. Voilà tout ce que nous savons des rapports directs de Mme Stowe avec les Français. Ses *Souvenirs heureux*, écrits en grande partie par son frère, et les biographies rédigées par son fils Charles Edward Stowe, et son amie Annie Fields, ne nous induisent pas à croire que la présence de Mme Stowe en France ait agi en aucune façon sur le succès de son roman, qui a continué de la même manière. Nous allons suivre ce succès au théâtre, dans la musique et au cinéma.

* * *

Car le roman devait nécessairement parvenir à la scène. Deux théâtres, l'Ambigu-Comique et la Gaîté montèrent simultanément un drame tiré du roman.

1. Stowe (Harriet Beecher), *Souvenirs Heureux*, traduction d'Eugène Forçade, t. III, p. 332.

2. *Ibid.*, p. 346.

3. Jouin (Henry), *Mistress Beecher Stowe et David d'Angers*, Paris, 1890, p. 11.

Malgré son caractère incontestablement dramatique, il ne fut pas facile de l'adapter. L'ouvrage renferme certainement des situations intéressantes, des détails charmants, des caractères bien choisis et nettement tracés, mais l'action, qui manque complètement d'unité, entravait le travail des dramaturges. La complication d'intrigues diverses est impossible au théâtre : il s'agissait donc de choisir dans cet écheveau le fil principal, le plus solide, et essayer d'y rattacher les autres. En effet, les trois drames tirés du roman comportent des scènes très différentes.

Celui de Dumanoir et Dennery¹ fut joué le premier au théâtre de l'Ambigu-Comique le 17 janvier 1853. Ces deux dramaturges, déjà plusieurs fois applaudis dans le mélodrame, collaborèrent pour faire paraître les premiers un drame tiré de *la Case de l'Oncle Tom*. Il leur avait fallu choisir entre les multiples sujets de pièces que contient le roman. Ils se sont servis aussi du roman de Hildreth, *l'Esclave blanc*, et en ont tiré la scène de la vente de l'enfant séparé de sa mère². Le roman de Mme Stowe est donc un peu négligé et les dramaturges n'ont pas cherché à se tenir trop près des scènes racontées par elle.

La couleur locale matérielle devait être plus aisée à reproduire. Voici les décors : un salon de campagne; l'intérieur d'une case d'esclave; les bords de l'Ohio

1. Dumanoir et Dennery, *La Case de l'Oncle Tom*, 1853, in-fol.

2. *L'Esclave blanc*, roman américain de Hildreth publié quelques mois après *La Case de l'Oncle Tom* dont il est inspiré. Le héros en est fils d'un colon et d'une esclave. Voir Lireux (Auguste), *La Case de l'Oncle Tom au théâtre* (*Constitutionnel*, 24 janvier 1853). Huart (Louis), *La Case de l'Oncle Tom* (*Argus des théâtres*, 22 janvier 1853).

qui charrie des glaçons avec une cabane dans le fond; l'intérieur confortable d'une salle à manger chez un sénateur; un ravin dans lequel tombe une cascade, entouré de rochers qui forment deux plates-formes; le salon d'un homme riche; le marché des esclaves de la Nouvelle-Orléans laissant voir une grande place et l'estrade du commissaire-priseur; une habitation de planteurs sur les bords du Mississippi, avec la lisière d'un bois. Certains détails ne nous sont pas indiqués mais sont suggérés au cours du récit, tels que l'atelier ou la fabrique de sacs, et la croix bénite qui pend au chevet du petit Harry. Nous voyons passer les chiens dressés à la chasse aux nègres et la carriole attelée à un cheval qui emporte Eliza et son enfant sous la protection du sénateur Bird. L'exactitude de cette couleur locale n'est pas la qualité dominante. Pourquoi fait-on pendre une croix au chevet de l'enfant? C'est une fausse note, l'ouvrage étant d'un caractère foncièrement protestant. Autre erreur : les dramaturges ont fait pousser du coton dans l'Etat de Kentucky, Etat agricole du Nord¹. Nous aurions certainement d'autres reproches à faire si nous avions des renseignements plus précis sur les décors. A-t-on fidèlement représenté le salon de M. Shelby, gentleman campagnard de Kentucky ou bien la case de l'oncle Tom, ou la salle à manger du sénateur Bird, ou bien encore le salon de Saint-Clare à la Nouvelle-Orléans? Le peu de détails que nous avons nous empêche d'en juger, quoi

1. Dumanoir et Dennery, *op. cit.*, acte 2.

qu'il y eût là beaucoup à faire pour rendre une atmosphère vraiment américaine. Nous ne pouvons donc pas pousser à fond notre enquête sur ce sujet. Toutefois, nous signalerons que les scènes de l'Ohio, du marché d'esclaves, de la plantation du Sud apportaient une certaine nouveauté à la scène. Ces décors exotiques s'accordaient parfaitement à la pièce.

Rendre la couleur locale morale ou l'atmosphère du roman ne devrait pas présenter de plus grosses difficultés. Mme Stowe avait donné des tableaux saisissants des horreurs de l'esclavage, horreurs qui avaient leur origine dans les lois du pays, et dont les propriétaires d'esclaves n'étaient point toujours responsables. Les personnages sont réels, vivants et vrais. On peut saisir leur âme et leur pensée. Il s'agissait de choisir entre eux. Dans le drame, les personnages sur lesquels repose l'intérêt principal sont le mulâtre Georges, sa femme Eliza et son enfant Harry. Ainsi la pièce est-elle basée sur les affections de famille aux prises avec l'esclavage, thème favori de l'auteur américain. Dumanoir et Denery nous présentent deux maîtres doux et humains que la nécessité oblige à vendre leurs esclaves. On voit aussi un trafiquant d'esclaves, homme très rusé, et un planteur qui résume dans sa personne tous les vices des mauvais propriétaires d'esclaves. Mais ce planteur, qui est le seul mauvais maître du drame, est devenu ici un mulâtre. On ne sent pas le parti-pris abolitionniste dans ce drame et ce n'est nullement un plaidoyer contre l'esclavage. Au contraire, les deux nègres, qui donnent la note comique de la pièce, avec un peu trop de bur-

lesque d'ailleurs, servent à démontrer combien l'émancipation est ridicule pour des noirs qui n'y sont pas préparés. La pièce est donc aggravée d'une thèse particulière aux dramaturges. On ne sent pas non plus le souffle chrétien, ni l'amour de l'humanité qui émanent du modèle. Tom et Evangéline qui sont les porte-parole de l'esprit chrétien du livre tout entier, jouent ici des rôles très restreints. Le caractère protestant et biblique s'est transformé en un aspect catholique. Au chevet du petit Harry on pend une croix et Eliza fait le signe de la croix avant de s'élancer sur les glaçons. Le roman de Mme Stowe tenait déjà du mélodrame surtout au dénouement où tous se trouvent réunis comme par un miracle : mais la pièce est un pur mélodrame, où le vice est puni et la vertu récompensée.

Pour ce qui est de l'action, il a bien fallu aux dramaturges faire des remaniements considérables. L'unité qui manque au roman se fait dans la pièce par le personnage de Harris qui tient dans sa main toutes les existences mises en jeu. Il est poussé à la fois par l'envie, l'amour, la jalousie, et la vengeance. Au premier acte, les personnages principaux, y compris Saint-Clare et sa fille, sont réunis chez Shelby. Ce dernier pour s'acquitter de ses dettes envers Harris, qu'il deteste, est obligé de vendre à Haley, marchand d'esclaves, Tom, son meilleur serviteur, et Harry l'enfant d'Eliza. Empressons-nous de dire que cette mère est elle-même l'objet de la convoitise de Harris. Celle-ci ayant appris le marche se sauve avec son enfant. Harris et Haley se jettent à sa poursuite. Le marchand d'esclaves est

accompagné de sa marchandise humaine parmi laquelle se trouve Tom. Ils arrivent au bord de l'Ohio. Eliza, ayant aperçu ses poursuivants s'élance sur les glaçons et réussit enfin à atteindre l'autre rive. Elle entre chez le sénateur Bird, partisan de l'esclavage, qui, cédant aux instances de son cœur, la protège contre les chasseurs d'esclaves. Entraîné par sa générosité, le sénateur Bird guide la jeune mère. Georges, son mari, qui s'est enfui de chez Harris, se joint bientôt à eux. Tom réussit à s'éloigner un peu de son maître pour les avertir du lieu où les chasseurs sont cachés. Une bataille est livrée dans un ravin et le sénateur Bird blesse Haley. Les chasseurs d'esclaves effrayés se retirent. Eliza soigne le malheureux Haley. Plus tard nous les voyons tous, esclaves chez Saint-Clare. Georges s'est enfui au Canada. Ils sont heureux chez Saint-Clare et à la veille d'être affranchis, quand Harris survient pour annoncer la faillite de Saint-Clare. Ce dernier se voit obligé de vendre ses esclaves pour satisfaire ses créanciers. Harris espère ainsi pouvoir s'emparer d'Eliza, qu'il a toujours convoitée, mais grâce à la ruse d'un nègre présent, il est entraîné loin du marché, au moment où elle est mise aux enchères. Pendant son absence, Georges, le mari d'Eliza, revenu riche du Canada, achète sa femme. Mais il ne peut pas acheter son fils adjugé à Harris, qui espère attirer Eliza par le moyen de son amour maternel. En effet, Eliza vient roder autour de la maison où l'on a placé son fils. Plus d'une fois elle a été protégée par Tom contre Harris. Quand ce dernier apprend l'identité du protecteur d'Eliza il ordonne qu'on le fouette.

Heureusement, Georges arrive accompagné du sénateur Bird et de Haley, ramené à la vertu. Georges insulte Harris et le force à un duel qui s'engage au milieu d'un bois. Harris est tué. Sur ces entrefaites, le sénateur Bird a sauvé la vie de l'enfant qu'on allait noyer suivant les ordres de Harris.

Cette pièce, pour le fond et la conduite de l'action, atteint au moins le niveau moyen des mélodrames du boulevard. Nous voudrions seulement savoir comment Georges a acquis si vite une fortune au Canada, et pourquoi Tom, Eliza et l'enfant sont restés au pouvoir de Haley blessé et abandonné des autres chasseurs. Cependant, à tout prendre, l'action est habilement nouée et marche sans entraves. Les auteurs ont obtenu plus d'unité en donnant à Haley un rôle important, et en se servant des mauvaises passions de Harris. L'ensemble, dirons-nous, est bien charpenté.

Mais il n'en a pas moins pour cela tous les défauts du mélodrame. Les scènes choisies sont parmi les plus pénibles du roman, à l'exclusion des parties gracieuses. Les dramaturges ne cherchent qu'à susciter des émotions. Il n'y a pour ainsi dire aucune analyse de sentiments. C'est à cause de ce défaut d'analyse que Tom ne nous intéresse pas et nous ennuie même avec sa piété. Et, en général, les personnages nous semblent ne pas avoir de vrais motifs d'agir : exception faite pour le sénateur Bird, dont le caractère est le seul qui soit un peu développé et que nous voyons toujours en lutte avec sa conscience, quand ses bons instincts l'emportent sur sa raison.

Cette première adaptation à la scène fit salle comble

pendant soixante-quinze soirées sans parler des matinées. Ce succès était dû en grande partie, — nous en jugeons d'après les comptes rendus — aux acteurs et aux actrices. Mme Guyon dans le rôle d'Eliza fut très louée. Certains tableaux avaient aussi un grand succès, surtout ceux du fleuve glacé, du torrent, du marché aux esclaves et du duel à la carabine.

Ce drame fut joué aussi au théâtre des Batignolles et au théâtre de Montmartre. Au premier le succès dura du 5 au 26 mars; au second du 26 mars au 13 avril. C'était aussi de la pièce de Dumanoir et Dennery que se servaient les directeurs de province. Au cours du printemps de 1853 *la Case de l'Oncle Tom* fut joué au Havre, à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, à Dijon, à Marseille, à Strasbourg, à Toulouse et à Amiens¹. Tous les théâtres semblent d'accord pour louer le rôle du sénateur Bird et pour critiquer assez sévèrement le jeu des artistes.

La représentation de l'*Oncle Tom* donna lieu à quantité d'articles. Tous les critiques des feuilletons-dramatiques se jetèrent, pour ainsi dire, sur le drame. Les critiques attitrés se tenaient à l'écart et ne disaient mot de ce succès populaire, à l'exception de Théophile Gautier, qui rédigeait le feuilleton dramatique de *la Presse*. Tous les journaux parlèrent ou de la pièce ou du roman ou de l'esclavage aux Etats-Unis et la plupart réussirent à remplir plusieurs colonnes souvent sans rien ajouter à ce qui avait été déjà dit.

1. Voir le *Nouveau Journal des Théâtres* du 1^{er} mars au 30 avril 1853.

Venons maintenant aux articles critiques consacrés à la pièce. Ces articles étaient en grande partie des analyses ou des comptes rendus dont nous nous dispensons de parler. Nous nous bornerons à donner ci-dessous une liste des journaux dans lesquels ces articles parurent¹. Parlons d'abord des débats que soulevait la pièce au sujet de la question anti-esclavagiste. Presque tous les critiques estimaient qu'on avait tort de se passionner pour les nègres, comme on le faisait sans avoir examiné les deux côtés de la question. *La Chronique de France* déclara qu'aux Etats-Unis, le nègre paresseux et gourmand était en majorité², mais le critique admet qu'on devrait libérer le noir, au moment où il est devenu civilisé et travailleur. Théophile Gautier, sans vouloir justifier l'esclavage, fait remarquer que ce système avait été jusque-là pour la race noire un moyen d'initiation à une civilisation supérieure³.

On était d'accord pour louer les dramaturges de ne pas avoir adopté dans leur drame le parti pris abolitionniste. Une des trouvailles heureuses du drame, estime-t-on, ce sont les deux nègres, Philémon et Bengali

1. Voir l'*Album de la Semaine* du 29 janvier 1853; — *L'Argus des Théâtres* du 22, 29 janvier 1853; — *Le Censeur* du 1^{er} janvier 1853; — *le Caricature* du 28 janvier 1853; — *la Comédie* du 16 février 1853; — *le Courrier des Spectacles* du 15 janvier 1853; — *le Daguerrréotype Théâtral* du 20, 29 janvier 1853; — *le Divan* du 12, 30 janvier 1853; — *l'Eclair* de décembre 1852, janvier 1853; — *le Foyer Dramatique* du 20, 25 janvier 1853; — *le Journal des Comédiens* du 29 janvier 1853; — *le Moniteur des Théâtres* du 24 novembre 1852, du 31 janvier 1853; — *le Nouveau Journal des Théâtres* du 27 janvier 1853; — *le Théâtre* du 22, 26 janvier 1853.

2. René de Rovigo, *Critique dramatique* (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

3. Gautier (Théophile), *Chronique théâtrale* (*Presse*, 24 janvier 1853).

« qui prouvent par leur sottise que l'émancipation sans éducation pour préface n'est qu'une amère déception pour l'esclave¹ ». Un critique préfère ce drame aux autres, justement parce que le nègre n'y est pas « déifié, préconisé, exalté au détriment du blanc² ». D'autres critiques louent les dramaturges de ce que Harris, la source de tous les malheurs du drame, est un mulâtre et non pas un blanc³. La *Revue et Gazette des Théâtres* applaudit le soin qu'on a pris de ne pas reproduire « cette déification d'une race au moins très arriérée, sinon très inférieure⁴ ». Dumanoir et Dennery ont prouvé avec raison, d'après les critiques, que l'émancipation des noirs devrait être précédée d'une action éducatrice et moralisatrice. En effet, la seule trace de couleur locale morale qui subsiste dans le drame, c'est le conflit entre la légalité et l'humanité dans l'esprit de M. Bird. Le critique dramatique estime que ce fut une idée heureuse de développer ce caractère.

Nous nous rendons donc compte qu'on félicite les dramaturges d'avoir presque tout à fait négligé l'idée essentielle du roman et d'avoir voulu soutenir une thèse différente. Et que dit-on de la couleur locale matérielle ? On n'en parle presque pas. Cela ne nous surprend guère puisque l'on était encore dans l'ignorance de la vie américaine. Ainsi nous trouvons de tous les côtés des

1. Brisset, *Revue dramatique* (*Gazette de France*, 24 janvier 1853).

2. René de Rovigo, *Article cité* (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

3. Brisset, *Article cité* (*Gazette de France*, 24 janvier 1853); Saint-Agnan-Choler, *La Case de l'Oncle Tom* (*Revue et Gazette des Théâtres*, 20 janvier 1853).

4. *Ibid.*

louanges sur les décors qui offraient le plus de nouveauté. Un seul critique reproche aux dramaturges l'absence presque complète de la couleur locale, si nécessaire pourtant dans une œuvre semblable¹.

On critiquait également fort peu l'action de la pièce. Les auteurs dramatiques furent loués d'avoir supprimé quelques rôles et d'en avoir doublé d'autres. On reconnaît les difficultés qu'ils avaient rencontrées pour adapter le roman à la scène. Dumanoir et Dennery, pense Gautier, avaient pris les situations importantes et surtout les caractères principaux et les avaient développés et mis en action avec beaucoup de relief et d'art. Il déclare que la pièce est charpentée et construite avec une adresse extrême en ne laissant jamais s'arrêter l'intérêt².

En effet, les critiques ne vont pas loin dans leurs études de la facture de la pièce. Le seul personnage dont le caractère soit quelque peu analysé dans le drame reçoit des éloges. L'humanité du sénateur Bird, continuellement aux prises avec ce qu'il regarde comme un devoir, constitue, trouve-t-on, une peinture vraie et amusante d'une des facettes de la nature humaine³. Mais en somme dans sa qualité d'œuvre dramatique, le drame suscita fort peu d'attention. Les articles roulaient surtout sur la question de l'esclavage. On ne cessa pas de s'étonner devant ce succès énorme; on voulait l'expliquer et tout le monde en parlait.

1. *Ibid.*

2. Gautier (Théophile), *Article cité (Presse, 24 janvier 1853)*.

3. Saint-Agnan-Choler, *Article cité (Revue et Gazette des théâtres, 20 janvier 1853)*.



La deuxième version dramatique de *la Case de l'Oncle Tom* était l'œuvre des deux traducteurs du roman, Texier et de Wailly¹. Ils nommèrent leur pièce tout simplement *l'Oncle Tom*. Elle fut jouée pour la première fois à la Gaité le 2 janvier 1853. Ce nouvel *Oncle Tom* nous offre quelques différences avec celui de l'Ambigu-Comique. Le roman de Mme Stowe a été beaucoup plus exactement suivi par les traducteurs du livre.

Les décors, à une exception près, sont ceux que fournit l'auteur américain : l'intérieur d'une salle à manger à la campagne : la case d'un nègre : une auberge divisée en deux parties pour en montrer les deux salles; l'Ohio avec ses glaçons et ses eaux en tumulte; le pont d'un bateau à vapeur; la chambre d'Evangéline d'où l'on voit les parterres d'un jardin; une salle basse chez les Quakers; les rives de l'Ohio et les rapides du fleuve avec, de l'autre côté, la forêt du Canada. Il y a dans ces huit tableaux de quoi fournir des scènes magnifiques. Les auteurs dramatiques ont donné des renseignements précis et détaillés qui reproduisaient avec un certain degré de vérité, la couleur locale fournie par le roman. Leur seule faute est de faire couler l'Ohio entre les Etats-Unis et le Canada, faute que les exigences de la pièce leur commandaient.

Et cette couleur locale matérielle est en parfaite harmonie avec la pièce où les auteurs se sont tenus

1. Texier (Edmond) et de Wailly (Léon), *L'Oncle Tom*, Paris, in-18 1853.

fidèlement à l'esprit et à la pensée du livre, c'est-à-dire à la couleur locale morale. C'est encore l'histoire de l'amour maternel aux prises avec l'esclavage. Cette fois les dramaturges se sont efforcés de rendre également le côté sentimental et chrétien. Tout l'intérêt du drame s'adresse au cœur. On était satisfait de subir de nouveau de douces émotions. C'est surtout au moyen de Tom et d'Evangéline que les auteurs ont conservé un peu du parfum du livre. Ces deux personnages n'invoquent que la parole et l'amour de Dieu contre les abus de l'esclavage. Le souffle chrétien du roman se retrouve donc dans le drame. Le comique en est rendu en grande partie aussi par Adolphe, nègre paresseux, gourmand et orgueilleux, qui singe son maître.

Il serait trop long de donner un compte rendu complet de l'action. Les dramaturges ont suivi de très près les circonstances qui amènent la fuite d'Eliza. Mais à ce point, l'action subit des remaniements. Après la fuite sur les glaçons, Eliza se trouve sur un paquebot remontant le fleuve. Elle est sous la protection du capitaine. Malheureusement, les trafiquants d'esclaves avec leur marchandise humaine, parmi laquelle se trouve Tom, sont aussi à bord. Ils reconnaissent Eliza. Tom, devenu dans la pièce le père d'Eliza, ne peut pas nier qu'elle est sa fille. Eliza voit donc son enfant lui être arraché et, désespérée, elle se jette à la rivière. Saint-Clare et Evangéline se trouvent aussi à bord. Saint-Clare achète Tom qui mène une vie heureuse chez lui. Evangéline, sur le point de mourir, est sauvée par un miracle — les prières de son père converti par Tom. Saint-Clare aux vives

instances d'Évangéline affranchit ensuite tous ses esclaves et Tom part à la recherche de son petit-fils Harry, car il croit sa fille Eliza noyée. En réalité, elle s'était sauvée de la rivière et avait trouvé un refuge chez les Quakers. Tom arrive chez eux pour leur demander abri. Il veut assister à une vente d'esclaves où son petit-fils sera mis aux enchères. Eliza reconnaît son père Tom qui pousse les enchères pour le petit Harry. Mais le petit est adjugé à un étranger qui se trouve être Georges revenu du Canada pour chercher sa famille dispersée. Malheureusement, les chasseurs d'esclaves ont appris leur projet de traverser l'Ohio pour gagner le Canada. Ils vont à leur poursuite mais ils perdent la vie dans les rapides.

D'après ce résumé, on peut noter à quel degré les auteurs dramatiques ont suivi presque scène par scène leur modèle. Et l'unité de la pièce n'a pas trop souffert, bien qu'à chaque moment l'action finisse et recommence, comme dans le roman. Le ressort puissant de tout le drame résulte du remaniement qui a fait d'Eliza, la fille de Tom. De là, les complications déchirantes et pathétiques et par suite une certaine unité. Mais puisque les dramaturges ont voulu conserver avec le côté dramatique du récit, le côté sentimental, une grande partie de l'action est racontée par les personnages. La pièce est donc plus compliquée, les nœuds en sont moins serrés et elle marche moins vite que celle de Dumanoir et Dennery. Trop d'aspects du roman ont été conservés pour que la pièce puisse être bien charpentée.

Mais, en revanche, si l'action du drame de la Gaité est plus brouillée que celle du drame de l'Ambigu, il y a plus d'analyse des sentiments. En effet, les caractères du livre sont studieusement reproduits. Ainsi, Saint-Clare est ici, non pas un abolitionniste, mais un insouciant. Mme Shelby est la femme au bon cœur, qu'afflige journallement son impuissance à remédier aux maux de l'esclavage. Elle aurait volontiers vendu sa maison pour que Tom restât avec sa femme et qu'Eliza ne perdît pas son fils. Evangéline a gardé en grande partie le charme que ce caractère manifeste dans le livre, et Tom est le bon chrétien qu'on connaissait déjà. A tout prendre, les auteurs se sont attachés à reproduire les élégances, les grâces, les tendresses du roman, gagnant ainsi l'intérêt et la pitié de l'assistance et lui arrachant de douces larmes.

On croirait qu'une telle pièce eût obtenu un plus grand succès que celle de l'Ambigu-Comique qui reproduit surtout les terreurs, les épouvantes, les spasmes, les coups, les plaies, et les meurtres du livre. Ce ne fut qu'un succès de trente-trois jours — succès qui aurait duré plus longtemps, à ce que disent les critiques, si l'une des actrices n'avait pas été empêchée de continuer son rôle. En province, on ne représenta jamais le drame de Texier et de Wailly : ceci tient sans doute en partie à ce qu'il était très difficile de trouver une actrice pour le rôle d'Evangéline. A Paris, on avait Dinah Felix, sœur de Rachel, et les critiques ne tarissaient pas d'éloges à son endroit.

Les critiques sont d'accord pour trouver dans cette

pièce « un sujet d'intérêt et d'émotion¹ ». On croyait assez généralement que le drame « serait appelé à un succès de longue durée² », précisément parce qu'il remuait fortement les fibres du cœur et faisait verser des larmes.

Les décors fournis par le roman, valurent aux dramaturges de très grands éloges. Le *Théâtre* dit, en parlant de la mise en scène, qu'« à elle seule, elle vaut le drame³ », et l'*Eclair* déclare que « les décors pourraient presque se passer de l'action⁴ ». On était donc reconnaissant aux dramaturges d'avoir fourni une certaine couleur locale matérielle.

On se montra plus reconnaissant encore de retrouver dans le drame l'atmosphère du roman, c'est-à-dire son charme, sa grâce, son pathétique, son sentiment. Le *Théâtre* sait gré aux dramaturges d'avoir incorporé les personnages de Tom et d'Evangéline⁵. Deshayes qui joua le rôle de Tom fut très applaudi : « Sans le vouloir peut-être, cet auteur par la puissance de son talent, rend chaque soir son public très chrétien, depuis huit heures jusqu'à minuit⁶ ». On trouva l'épisode d'Evangéline « délicieux »⁷ et on le déclara « le plus touchant et le plus vif attrait du drame⁸ ».

1. Brisset, *Article cité* (*Gazette de France*, 24 janvier 1853).

2. Schaeffer (Adolphe), *L'Oncle Tom* (*Nouveau Journal des Théâtres*, 27 janvier 1853).

3. Labourieu (Th.), *L'Oncle Tom* (*Théâtre*, 22 janvier 1853).

4. Scholl (Aurélien), *L'Oncle Tom* (*Eclair*, janvier 1853).

5. Labourieu (Th.), *Article cité* (*Théâtre*, 29 janvier 1853).

6. *Ibid.*

7. Gautier (Théophile), *Article cité* (*Presse*, 24 janvier 1853).

8. Thierry (Ed.), *Chronique Théâtrale* (*l'Assemblée Nationale*, 24 janvier 1853).

Le défaut d'unité de la pièce ne lui valut pas de critiques sévères. On pardonna aux dramaturges d'avoir fait une série de tableaux changeants, en faveur de leur intérêt et de l'émotion qu'ils suscitaient. Puisque chaque panorama captive et chaque personnage émeut, ce manque d'unité n'a pas d'importance¹. Du reste, on était heureux de retrouver au théâtre les personnages du roman. Tout le monde sait qu'on a du plaisir à retrouver sur la scène les personnages d'un beau livre, avec le caractère, la physionomie qu'on leur a prêtés.

Un seul critique s'attardait encore à vouloir démontrer la fausseté des personnages noirs, tels que Mme Stowe les présentait. Selon Vinet, de l'*Eclair*, les nègres de Mme Stowe, comme les Mohicans de Cooper et le Vendredi de Robinson Crusoë sont tout ce qu'il y a de plus faux². Il déclare qu'un nègre à l'état d'esclavage n'a que des instincts et qu'il est toute sa vie stupide comme une oie. Il admet qu'il est criminel de maintenir les noirs dans cet avilissement, mais prétendre que l'esclavage leur cause d'immenses douleurs et qu'ils mesurent leur abjection comme nous le ferions à leur place, est effrayant d'absurdité³.

*
* *

La dernière version dramatique de *la Case de l'Oncle Tom* est due à Arthur de Beauplan. Elle s'intitule *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom*. Cette version est amincie,

1. Bureau (Is), *l'Oncle Tom* (*Revue et Gazette des Théâtres*, 23 janvier 1853).

2. Vinet, *l'Oncle Tom* (*Eclair*, janvier 1853, tome 34, p. 60).

3. *Ibid.*

amoindrie, réduite en un mot à deux actes. Il n'y a que deux scènes dont la première est la case de l'Oncle Tom divisée en deux chambres, et la deuxième, la salle à manger chez les Bird. L'atmosphère de la pièce est rendue en ce qui concerne certaines suites fâcheuses de l'esclavage. Dans le premier acte nous voyons Shelby obligé de vendre Tom et le petit Harry pour s'acquitter de ses dettes. Dans le deuxième acte, le sénateur Bird cède à sa bonté naturelle et protège Eliza quoi qu'il vienne de voter la loi contre les esclaves fugitifs. Mais l'esprit chrétien du livre est absent. Tom, qu'on voit toujours une Bible à la main, est devenu ici un personnage ridicule. Alphonse, qui se moque de lui et qui est un nègre fat, gourmand et voleur, fournit le comique de la pièce, un comique d'un caractère tout différent de celui du modèle.

Un court compte rendu nous suffira ici pour nous rendre compte du fil de l'action choisie par de Beauplan et des remaniements qu'il a cru devoir faire. La fin de l'acte premier nous amène à la fuite d'Eliza avec son enfant. Son mari s'est déjà enfui. Au deuxième acte nous voyons Eliza chez le sénateur Bird, dont la sensibilité est en conflit avec ses devoirs politiques. Haley arrive, poursuivant l'enfant. Il s'éprend aussitôt d'Eliza qui est forcée de l'écouter pour veiller à la sûreté de son fils. Georges qui a réussi à se racheter survient et croyant Haley son bienfaiteur, le remercie d'avoir secouru sa femme et son enfant. Haley entre en fureur. Mais très opportunément arrive Tom, qui reconnaît en Haley un ancien camarade d'esclavage qui s'est enfui après avoir volé son maître. Pour éviter les suites,

qui pourraient être fâcheuses, de cette découverte, Haley s'en va en laissant libres Eliza et Harry.

Nous n'admirons ici que les artifices du dramaturge pour mener le drame à un dénouement. Le second acte est en somme bien fait. Nous n'en dirons pas autant du premier où les scènes se succèdent sans aucun lien. Et dans la pièce tout entière, il n'y a presque pas d'analyse des sentiments.

La pièce eut, cependant, un certain succès. Elle fut jouée du 21 février au 20 mars c'est-à-dire pendant au moins vingt-neuf représentations. L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la première représentation. Selon un critique, c'était à leur présence qu'il fallait attribuer la bienveillance exemplaire dont le public fit preuve à l'endroit d'une histoire assez monotone¹. Plus tard, lorsque la réussite fut un fait accompli ce critique l'a attribuée au jeu des acteurs².

Mais on commençait à se fatiguer de cet Oncle Tom qui tenait la scène, qui remplissait les librairies et qui avait fait naître en plus une véritable avalanche de pièces « noires » dans les théâtres de Paris. Aussi, la critique fut-elle peu charitable à l'endroit d'*Eliza*. Elle n'y consacra que des notices très brèves pour constater « un des plus remarquables insuccès de l'année³ ». La *Chronique de France* dit de la pièce que c'est « un épisode tiré de la case de cet éternel, insipide et intolérable

1. Schaeffer (Adolphe), *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom* (Nouveau Journal des Théâtres, 24 février 1853).

2. *Ibid.*

3. Rovigo (René de), *Article cité* (*Chronique de France*, 1^{er} mars 1853).

Oncle Tom¹ ». Théophile Gautier voulait un jour, voir une pièce où tous les personnages seraient blancs. Il se demande où cette *onclelomerie* à la mode va s'arrêter². Gautier ne dit rien de la pièce mais loue le talent de l'actrice qui jouait le rôle d'Eliza. La *Gazette de France* déclare que les nègres du drame sont « des blancs mal réussis³ ». Cette gazette n'aime pas le ton de la pièce jugeant la scène où Haley exprime son amour pour Eliza un peu crue et fort déplacée sur la scène du Gymnase, qui s'était toujours distingué par la tenue de sa mise en scène. Brisset, le critique dramatique de cette gazette, croit distinguer un trait de mœurs américaines dans le passage où le sénateur Bird cherche dans le journal le compte rendu de son dernier discours. Lorsque, tout d'abord, le brave sénateur croit lire un jugement défavorable ou du moins peu flatteur, il s'indigne mais un instant après, il comprend qu'on a prodigué à son éloquence de grands éloges et il s'écrie... « Eh, eh ! ces journaux ont du bon après tout ». Ce doit être un trait de mœurs américaines dit assez naïvement Brisset, car « la presse en France a toujours été jugée d'après des intérêts moins personnels⁴ ».

La plupart des critiques se bornèrent à des notices semblables, ne dédaignant pas de discuter la pièce comme œuvre dramatique. Le *Théâtre* fut seul à la louer à cet égard. Parmi les autres qualités d'une pièce « aussi

1. *Ibid.*

2. Gautier (Théophile), *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom* (Presse, 7 mars 1853).

3. Brisset, *Revue dramatique* (*Gazette de France*, 28 février 1853).

4. *Ibid.*

bien faite qu'elle pouvait l'être¹ ». le *Théâtre* signale la dernière scène. Au dire du critique du *Nouveau Journal des Théâtres*, cette scène est « la seule véritablement dramatique de l'ouvrage² ». Pour le reste, selon lui « la pièce se meut avec une lenteur désespérante³ ». A part le critique du *Théâtre* qui déclare avoir pu « être attendri, intéressé, entraîné, sans arrière-pensée d'ennui⁴ » nous n'en trouvons guère d'autres pour dire du bien de cette pièce. On était un peu las de l'Oncle Tom et de la « vague noire » qui avait envahi les théâtres.

*
* *

Venaient d'abord les parodies qui accompagnaient nécessairement toute pièce qui avait fait quelque bruit. Au Théâtre du Palais-Royal, on affichait la *Casine de l'oncle Thomas*, parodie dite de Dormeuil⁵, d'autres disent de Brisebarre et Coulhac⁶. La pièce est aujourd'hui introuvable et nous n'avons pas d'indices certains qu'elle fut jouée. Une deuxième parodie fut la *Cave de l'Oncle Pomme* attribuée à Paul Michel du *Nouveau Journal des Théâtres*⁷ et annoncée pour le théâtre des Batignolles.

Mais somme toute, on ne tentait pas trop à ridiculiser les drames inspirés par le roman américain; par contre,

1. Fournier (Edouard), *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom* (*Théâtre*, 23 février 1853).

2. Schaeffer (Adolphe), *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom* (*Nouveau Journal des Théâtres*, 24 février 1853).

3. *Ibid.*

4. Fournier (Ed.), *Article cité* (*Théâtre*, 23 février 1853).

5. Voir *Le Causeur* du 1^{er} février 1853.

6. Voir *Le Courrier des Spectacles* du 4 février 1853.

7. Voir *Le Nouveau Journal des Théâtres* du 10 mars 1853.

tout théâtre cherchait un moyen d'attirer la foule en sacrifiant à la mode noire. Aussi, peu après les deux premiers drames, une pièce intitulée *Lébao le Nègre*, de Chardon, fut jouée au théâtre Beaumarchais. Au dire d'un critique, le seul point de ressemblance de Lébao avec le père Tom, c'est d'être noir comme lui¹. Une deuxième pièce de circonstance : les *Infortunes d'un marchand de cirage* fut jouée au théâtre des Folies-Dramatiques². C'est l'histoire d'un industriel qui avait pour domestique le nègre Tom. Au cours des premiers mois de l'année 1853, on n'avait qu'à afficher une pièce « noire » ou un article noir pour attirer la foule. Telle fut la source du succès de Mlle Marie Martinez d'après le *Constitutionnel*. Au théâtre Impérial Italien on annonçait la chanteuse comme une Malibran noire. Elle ne chantait pas, mais elle dansait et c'est à sa couleur qu'elle dut de recevoir une pluie de fleurs³.

Nous citerons comme un autre indice de la vogue immense du roman de Mme Stowe les chansons et la musique de l'époque. Un grand nombre de ces chansons devaient le jour aux intérêts anti-esclavagistes du moment, mais le plus grand nombre se réclamait du roman, à en juger par les titres. Ainsi nous lisons dans la liste des publications musicales de l'année *Eliza la Quarteronne*; *Tom ou le chant des Noirs*; *Eva, souvenir de l'Oncle Tom*.

Un autre témoignage de la popularité de la *Case de*

1. *Le Moniteur des Théâtres* du 29 janvier 1853.

2. *Le Foyer Dramatique* du 19 mars 1853.

3. *Le Constitutionnel* du 31 mai 1853.

l'Oncle Tom est qu'au concours de Poissy de l'année 1853, le bœuf gras s'appelait le *père Tom* et ses concurrents se nommèrent Saint-Clare et Shelby¹. De nombreux croquis représentant l'esclave noir dans diverses situations paraissaient chaque semaine. On faisait aussi la caricature de Mme Stowe elle-même². On affirmait en plus que son roman avait eu une influence fâcheuse sur le salon de 1853 et que tous les tableaux étaient en noir³. Partout on voyait des gravures prétendant illustrer le roman. Un marchand de tableaux qui possédait une toile datée de 1849 dans laquelle figuraient des noirs ne tarda pas d'écrire en grosses lettres sur un carré de papier : *Episode de l'Oncle Tom*⁴. Cette popularité devenait une fureur incomparable dont on se moquait beaucoup. Selon un journaliste on portait alors des costumes à la Saint-Clare, des bonnets à l'Eliza, et les mères habillaient leurs petites filles à l'Évangéline⁵.

En même temps on copiait dans les journaux anglais, des nouvelles du voyage de Mme Stowe en Angleterre et en Écosse⁶. Le bruit courait au mois de février que Mme Stowe était à Paris et qu'elle assistait aux drames tirés de son roman⁷. On attendait avec impatience *la Clef de la Case de l'Oncle Tom* qui devait contenir les faits et les documents originaux sur lesquels le roman

1. *Le Moniteur des Théâtres* du 31 janvier 1853.

2. *L'Argus des Théâtres* du 22 février et du 1^{er} mai 1853; *La Caricature* du 28 janvier 1853.

3. *L'Argus des Théâtres* du 1^{er} mai 1853.

4. *L'Athenaeum français* du 20 janvier 1853.

5. *La Comédie* du 11 février 1853.

6. *L'Argus des Théâtres* du 11 avril, du 16 juin 1853.

7. *L'Argus des Théâtres* du 7 février 1853.

se fondait. Dans cet ouvrage, Mme Stowe voulut répondre à ses contradicteurs qui déclaraient que les choses avaient été exagérées dans son roman. *La Clef de la Case de l'Oncle Tom* fut effectivement publié en 1853. La traduction est d'Adolphe Joanne et d'Old Nick. Le livre n'eut naturellement pas le même succès bien qu'il racontât des faits beaucoup plus horribles que les scènes de *l'Oncle Tom*. C'est la forme de l'ouvrage qui entravait son succès. En le publiant, Mme Stowe prouva définitivement qu'elle n'avait point voulu faire un ouvrage littéraire mais qu'elle cherchait à faire disparaître le fléau de l'esclavage du monde civilisé.

La vogue des drames anti-esclavagistes et négrophiles continua au théâtre pendant longtemps encore, témoins les reprises du drame de Dumanoir et Dennery et les nombreuses pièces affichées sous des titres tels que le *Sang Mêlé*¹, *Zamire ou la belle esclave*², le *Bon Nègre*³, *Micaël l'esclave*⁴ et le *Négrophile*⁵. Après l'émancipation le thème de l'esclavage, bien que n'ayant plus qu'un intérêt historique, ne cessa pas d'intriguer le public⁶.

Enfin le cinéma s'est emparé du roman et l'a métamorphosé complètement. Cette adaptation au cinéma indique que le roman conserve à l'heure qu'il est au moins son intérêt historique.

1. Plouvier, *Le Sang-Mêlé*, le 18 mars 1856, opérette, à la Porte Saint-Martin.

2. Jars, *Zamire ou la belle esclave*, le 16 décembre 1854.

3. Lordereau, *le Bon Nègre*, opérette, le 26 février 1858, aux Folies-Dramatiques.

4. Bouchardy, *Micaël l'esclave*, à la Gaité, 1859.

5. Cauwet, *le Négrophile*, in-12, 1864.

6. Citons : Barbier, *Cora ou l'Esclavage*, in-12, 1867; Garand, *Georges le mulâtre*, le 3 février 1878; Elzear et Lesclise, *Bug-Jargal*, le 14 novembre 1880.

Des trois drames tirés de *la Case de l'Oncle Tom*, celui de Dumanoir et Dennery fut le seul à être repris. Nous ne trouvons aucune trace de la reprise de celui de Texier et de Wailly que l'abondance des décors doit rendre assez difficile à monter. Le drame de Dumanoir et Dennery eut, en 1886, sept représentations, et trente autres du 29 décembre 1877 au 28 janvier 1878. Enfin, en 1901, à partir du 5 juillet, quatorze représentations furent données à la Porte Saint-Martin. Tout dernièrement, en 1928, ce drame fut joué au poste radiophonique des P. T. T.

CHAPITRE V

La Case de l'Oncle Tom, livre pour la jeunesse.

Le roman est lu par les enfants.

Qualités du livre qui lui valent ce genre de succès. — Rôle de l'image. — Action vive et précipitée. — Emotions fortes. — Caractère exotique. — Pathétique. — Les personnages jeunes. — Les grandes personnes. — Gaîté. — Cachet de vérité et de réalité.

La mode des récits de l'esclavage.

Nul roman peut-être n'a joui d'une telle popularité et n'a autant soulevé les cœurs vers l'idéal de l'égalité chrétienne que *la Case de l'Oncle Tom*. Par sa puissance pathétique et son art inconscient, comme par l'amour passionné de l'humanité contenu dans chaque ligne, le roman est unique. Si, de nos jours, il n'est plus lu, c'est parce que la cause défendue a été gagnée et c'est encore un témoignage de son influence.

Mais, chose peu surprenante, même avant que l'époque de son influence sur les idées fût passée, le roman a trouvé un nouveau public qu'il retient à l'heure qu'il est : la jeunesse. C'est elle qui a continué son succès, quand il ne restait plus au roman que son intérêt historique. Pour elle ont été illustrées et adaptées huit

versions du livre, dont la première fut publiée en 1853 et la dernière en 1912. Ce succès persistant auprès de la jeunesse, d'un livre qui n'a pas été écrit pour elle, n'est pas un fait unique. Ni le merveilleux *Don Quichotte*, ni les amusants voyages de Gulliver, ni les aventures de Crusoé, ni le roman de *Paul et Virginie* ne s'adressaient aux enfants. Cependant, les jeunes ont eu leurs éditions dans une forme plus simple. Ils ne cherchent pas le sens profond de ces écrits, mais font leurs délices du comique, du merveilleux, des aventures et du pathétique.

Mme Stowe, elle aussi a eu un succès accidentel auprès de la jeunesse. Son œuvre, cependant, n'avait pas grand besoin d'être abrégée et arrangée pour lui plaire. Comme Dickens, comme Scott, comme Oliver Goldsmith, enfin comme bien d'autres écrivains anglais ou américains, elle se mettait à la portée des jeunes lecteurs et son récit ne perdait rien à cette adaptation. *La Case de l'Oncle Tom* causa d'aussi vives émotions dans les châteaux que dans les plus humbles chaumières. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'un roman ayant plu au peuple, cet autre enfant, soit encore lu par la jeunesse avec le plus vif intérêt. Certes, Mme Stowe ne songeait point à ce nouveau public en composant son livre, mais, mère dévouée d'une nombreuse famille, elle s'est bientôt aperçu de l'intérêt que pouvait porter la jeunesse à son roman. Aussi, peu après *la Case de l'Oncle Tom*, elle publia un *Coup d'œil dans la Case de l'Oncle Tom*. Cette adaptation fut bientôt traduite en français et publiée en décem-

bre 1853. Cette version connut le plus grand succès, ayant eu cinq éditions et plusieurs réimpressions.

Nous n'allons pas nous arrêter à l'examen des multiples versions pour la jeunesse et nous renvoyons nos lecteurs à la bibliographie. D'après ce que nous savons, le livre aurait eu dix-sept éditions sans parler de l'originale. Quelques-unes étaient reliées et ornées de gravures propres à exciter la curiosité enfantine.

Nous voyons donc combien a été énorme et continu depuis 1853 le succès du roman auprès de la jeunesse. L'année 1860 marque la naissance en France d'une littérature proprement enfantine¹. *La Case de l'Oncle Tom* appartient à ce genre tout en continuant à plaire au grand public. L'œuvre semble réunir en elle seule toutes les qualités qui charment la jeunesse. Elle satisfait à tous ses goûts : au goût du pathétique, de l'exotisme, des émotions fortes, de l'action précipitée et à cent autres exigences des jeunes cœurs². Elle passionne les âmes des enfants de toutes les classes de la société comme elle a déjà ému les cœurs de leurs aînés. Enfin, c'est une véritable mine qui reste inépuisable.

D'abord demandons-nous si *la Case de l'Oncle Tom* est un livre que les enfants voudraient acheter aux étalages des libraires. On ne doit pas hésiter à répondre oui. C'est un roman qui parle aux yeux et nous savons combien l'image joue un grand rôle dans le

1. Latzarus (Mme), *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Paris, 1923, p. 21.

2. Hazard (Paul), *Comment lisent les enfants* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1927).

choix des jeunes lecteurs¹. Et quelle variété de scènes y est offerte ! Feuilletons le livre. D'abord c'est une paisible plantation américaine ; ensuite l'intérieur d'une case où deux esclaves s'agitent joyeusement et bruyamment pendant qu'un jeune blanc donne des leçons d'écriture à un vieux noir ; ensuite un homme jeté à terre par son cheval fougueux, puis une femme qui saute sur le fleuve de glaçon en glaçon avec un enfant dans les bras. Aussi continuent les images, toujours saillantes, saisissantes et changeantes. La curiosité est piquée. Que doit être le livre, pense-t-on, s'il ressemble à l'image ? L'enfant s'aperçoit qu'il trouvera là son compte. Il faut qu'on le lui achète !

Et ses espoirs ne sont pas déçus. Le roman est si passionnant que dès les premières scènes son cœur se serre. Il est pris, il est saisi, la fièvre le tient et ne le quitte plus de la première à la dernière page. Son appétit d'émotions fortes est pleinement nourri. Grâce à son don surprenant de la réalisation visuelle, l'enfant voit se dérouler devant lui, comme au théâtre, des tableaux qui le font rire, pleurer, frémir et se réjouir tour à tour. Il y a du terrible et l'enfant aime à trembler. Il y a des dangers et l'enfant est attiré par le danger. Il retient son souffle en suivant le récit des évasions d'Eliza et de Georges. Prêt à embrasser les Bird pour avoir sauvé la mère et l'enfant, il se sent une profonde amitié pour les Quakers quand ils réunissent le mari et

1. Bamburger (Florence), *The effect of the physical make up of a book upon children's selection*, Baltimore, 1922, in-8.

la femme. Et que d'émotions restent encore au cours du récit de la fuite de chez les Quakers au clair de lune ! Il ne reprend haleine que lorsqu'il les sait au Canada. Il veut savoir la suite, mais malgré le décousu du livre, il ne saute pas les pages, car entre ces scènes où le cœur palpite et se serre violemment, l'auteur a su habilement introduire des tableaux de vie paisible qui ont leur charme particulier, et ainsi le récit, toujours coloré et mouvementé, va entraînant l'intérêt.

Et que de nouveauté dans ce trésor de l'enfance ! C'est l'inconnu des anciennes mœurs d'Amérique qui s'ouvre ici à l'imagination enfantine et l'enfant est heureux de voir s'élargir les horizons familiers. Et comme elles sont étranges, ces mœurs ! L'esclavage ne lui a jamais paru une réalité. Sans doute, le jeune lecteur a déjà lu les romans de Fenimore Cooper et s'est vivement intéressé aux luttes féroces entre les Peaux-Rouges et les blancs dans les enchevêtrements des vastes forêts américaines. Maintenant, il voit des habitations agricoles, des plantations de coton où travaillent de nombreux nègres sous le fouet des surveillants. Les travaux du ménage américain l'intriguent aussi. Il aime les propos culinaires de la tante Chloé et avec délices il pénètre dans la cuisine de la tante Dinah. Il lit très attentivement des descriptions de la vie de tous les jours de l'enfant du Kentucky et de l'enfant du Sud. Il aime à entendre parler des devoirs, des jeux, des plaisirs, des toilettes de ces enfants d'outre-mer, blancs et noirs, qu'on voit dans des

décors changeants, tantôt de l'opulence, tantôt de la pauvreté. Ici, l'enfant riche s' imagine avoir des esclaves au lieu de domestiques. Comme il serait bon pour eux ! L'enfant pauvre est ébloui par les splendeurs qui entourent Eva, et trouve charmant l'intérieur paisible des Quakers. Tout dans le roman sollicite l'imagination. Dans chaque chapitre, il y a du pittoresque, de l'inconnu, de l'extraordinaire qui fait goûter je ne sais quelle émotion profondément sympathique pour toutes les victimes de l'esclavage.

Le pathétique — voilà en effet l'attrait principal, la pierre de touche de *la Case de l'Oncle Tom*. Tous les enfants s'émeuvent profondément aux malheurs de Tom vendu successivement à tant de maîtres et dont la mort, sous les coups de fouet du maître auquel il pardonne en chrétien, fut jugée être une des plus déchirantes, une des plus touchantes peintures que la plume d'un romancier ou d'un moraliste ait jamais réalisées¹. Le marché aux esclaves offre maints tableaux attendrissants. Sur le bateau qui descend le Mississipi, il se passe des scènes à déchirer le cœur. Mais ce ne sont pas seulement les malheurs des esclaves qui émeuvent les petites filles, toujours plus touchées par l'inspiration sentimentale. Il y a aussi du pathétique dans la vie des blancs. Quand Mme Bird ouvre le tiroir qui renferme les vêtements de son cher enfant perdu, le jeune lecteur essuie furtivement ses yeux. Que de

1. Chasles, *Les nègres en Amérique* (la *Revue Contemporaine* du 30 novembre 1852).

larmes versées sur la mort de la petite Evangéline ! L'enfant retrouve ici la petite héroïne sage et tendre que son imagination romanesque et sentimentale aime à se représenter. En lisant les malheurs des esclaves, il est souvent trop effrayé, pour qu'il puisse pleurer. Mais ici, on passe des émotions fortes aux émotions douces. L'enfant porte le deuil d'Evangéline dans son cœur et le sentiment d'une amie perdue le poursuit pendant quelque temps. Et pourtant, ce genre de récit n'est pas nouveau pour lui¹. Mais on ne pleure pas la mort d'une héroïne comme on pleure celle d'Evangéline et c'est parce que rien n'égale le pathétique de cette scène, la douleur de Saint-Clare, de Tom et des autres esclaves, et la douce résignation d'Evangéline qui a hâte d'aller au ciel, mais qui ne veut pas qu'on se désole pour elle. Toujours Eva s'était montrée d'un caractère angélique dans ses rapports avec les malheureux. La conversion de Topsy donne lieu à une scène des plus touchantes, dont la gloire revient à Eva. Il est vrai que la seule attitude qui convienne aux enfants riches en présence des enfants malheureux est celle de la charité², mais jamais petite héroïne n'a montré autant de grâces dans ses charités qu'Evangéline. Elle est la perfection idéale et ne choque point par cela même le petit lecteur le plus malicieux, car il n'y a rien d'insipide dans son caractère.

Tous les personnages aux malheurs desquels l'en-

1. Latzarus, *op. cit.*, pp. 249-250.

2. Latzarus, *op. cit.*, p. 59.

fant aime à s'émouvoir l'intéressent aussi comme autant de portraits réels et vivants. On trouve dans les personnages de Mme Stowe un cachet de réalité, un caractère bien marqué. L'enfant se retrouve lui-même avec ses défauts punis, ses vertus récompensées, son existence tout entière telle que Dieu ou ses parents la lui font tous les jours. Il est réaliste lui aussi, à sa manière, et il veut du vrai¹. Rien ici ne sort du possible. Et puis, tout cela se passe si loin, si loin ! On peut tout admettre en Amérique. Quel agrément de jouer aux enfants américains ! Et si le jeune lecteur ne veut pas s'imaginer sous les traits d'Eva, il peut se plaire sous les traits de Topsy. C'est le bon petit diable du récit qui se rend insupportable aux maîtres, mais qui est le héros des enfants. Comme elle est habile à jouer des tours et à faire des farces ! Et les jeunes aiment et admirent ceux qui ont la hardiesse et l'intelligence de braver l'autorité. Ces caractères ont toujours du succès auprès de la jeunesse. C'est le succès de *Tom Sawyer*, de *Huck Finn* et du *Bon petit Diable* de Mme de Ségur. Topsy a le même charme diabolique. Elle sait se venger et toujours d'une façon qui fait rire les autres. On l'aime parce qu'elle est généreuse, spirituelle, comique et aussi parce qu'elle n'est qu'une petite négresse esclave bien ignorante.

Et dans cette galerie d'enfants que constitue le roman de Mme Stowe, tous les petits personnages ont leur charme particulier. On a de la sympathie pour

1. Claveau, *Les livres d'enfants* (la *Revue Contemporaine* du 1^{er} février 1861).

le jeune Georges Shelby qui agit déjà en homme et se fait professeur d'écriture du vieux Tom. Il est fort en colère à cause de cette vente faite en son absence, mais il se promet de le racheter et, comme signe de sa résolution fermement prise, il pend au cou de l'esclave son précieux dollar. Voilà un personnage qui plaît aux garçons et qui est admiré des petites filles. Le petit Harry, enfant d'Eliza, joue aussi son rôle. Même l'enfant mort de Mme Bird se fait une place dans le cœur du lecteur. Et que dire de tous les petits nègres arrachés à leurs mères, de l'enfant de Lucy, de l'enfant de Prue, de ceux de Cassy et de ceux qu'on voit au marché d'esclaves. Les enfants sont bien les véritables héros du livre.

Et les grandes personnes, les parents plaisent-ils aux jeunes? Nous croyons être dans la vérité quand nous disons que les enfants aiment à connaître d'autres parents que les leurs. Il y a des parents charmants dans ce livre. C'est Saint-Clare qui gagne le plus l'admiration des enfants. On l'aime d'abord parce qu'il est si bon pour Eva, mais aussi à cause de sa clémence, de ses taquineries paternelles, de son élégance et de son air distingué. On se sentirait fier d'un tel père. Il y a sans doute des lecteurs qui connaissent des mères telles que Marie Saint-Clare, qui, occupée sans cesse de ses migraines, a peu de tendresse pour Eva. Mme Shelby, Mme Bird et Rachel Halliday représentent la perfection maternelle. Elles ont tout pour elles, le charme de la femme, l'esprit, la tendresse et la bonté. N'oublions pas miss Ophélie qui réveille chez l'enfant

des souvenirs d'une tante ou d'une cousine restée vieille fille. L'enfant aime à se comparer aux petits héros du récit; et a plaisir également à s'imaginer des parents tels que Mme Stowe les a dépeints.

Un autre charme, nullement négligeable, du livre est le comique, la gaieté qui s'y répand un peu partout. Ce comique est fourni en grande partie par les nègres Sam et André et par Adolphe. Il y a dans la maison Saint-Clare une joie qui égaie les parties sombres du récit. Les lecteurs se représentent d'autant plus la gaieté de l'ouvrage, que la forme préférée de Mme Stowe est la forme dialoguée. Le récit est généralement rapide et les dialogues composés de courtes répliques tiennent une grande place. Comme on s'amuse à lire les conversations entre les enfants de Tom, entre Topsy et Eva, et surtout entre Topsy et miss Ophélie. Mme Stowe a su rendre au naturel les conversations des enfants. Elle a l'art de mettre dans la bouche de ses petits personnages des phrases concises dans lesquelles s'exprime un caractère. Il n'y a pas ici de longs entretiens entre parents et enfants où la mère donne des conseils ou des réprimandes.

Mme Stowe n'a pas essayé d'instruire ses lecteurs ou de les moraliser. Un ouvrage comme *la Case de l'Oncle Tom* est joyeusement accueilli par l'enfant fatigué des livres de Mrs Trummer, de Mrs Sherwood et de Mrs Edgeworth qui ramènent tout au bon sens et à la morale en voulant instruire à chaque ligne. Toutefois, le récit ne sort jamais du domaine de la raison, or l'enfant veut du vrai. En même temps, il

y trouve du merveilleux, de l'exotique, du comique, du pathétique, et du dramatique. Tout cela est raconté d'un style simple et naïf, propre à lui plaire. Il ressent une véritable souffrance quand, la lecture achevée, il s'aperçoit tout à coup que tous ces personnages lui ont été enlevés. Il leur avait donné une grande place dans sa vie et il ferme le livre avec une profonde mélancolie dans le cœur.

De nos jours, le roman conserve dans une certaine mesure sa popularité auprès de la jeunesse. Nous voyons actuellement aux étalages des libraires deux adaptations différentes dont la première (publiée chez Hachette) fait partie de la Bibliothèque Verte, et la deuxième (publiée chez Flammarion) attire les tout petits au moyen d'illustrations très vivement colorées. Les parents sont toujours heureux de pouvoir mettre entre les mains de leurs enfants un livre d'une lecture salubre et instructive.



Après *la Case de l'Oncle Tom*, une foule d'écrivains qui s'adressaient à la jeunesse saisirent l'occasion de convertir et d'édifier les enfants en leur présentant l'exemple des bons petits nègres. Le thème des noirs infortunés n'avait pas encore fourni matière aux romans pour les enfants. Après 1852, nous trouvons une foule de romans dont le héros est un nègre à l'âme très chrétienne, et dont le seul attrait est que la scène se passe sous des cieux tropicaux ou dans les forêts

américaines. Le négriillon et la négriillonne entrèrent alors de plain-pied dans la littérature enfantine.

Déjà à l'étranger, en Angleterre et en Allemagne, il existait des livres destinés à l'enfance dont de petits nègres étaient les héros. On se hâta de les traduire au moment où le roman américain était en vogue. C'est ainsi que *le Nègre reconnaissant* de Maria Edgeworth, histoire moralisante et édifiante, traduite en 1837, fut de nouveau traduit en 1856. De même *La Quarleronne* du capitaine Mayne-Reid fut traduite en 1858. C'est un livre plein d'aventures qui se déroulent en Amérique. Un Anglais aime une jeune quarteronne de la Nouvelle-Orléans; son amour est contrarié un instant par la passion grossière d'un avocat planteur que favorisent les circonstances et la position subalterne de la femme esclave: mais l'Anglais triomphe et l'épouse. Ce roman se recommandait à la jeunesse surtout pour les détails curieux des mœurs américaines.

On cherchait en Allemagne des récits de nègres propres à plaire à la jeunesse. C'est ainsi que fut traduit *le Nègre du Congo* de W. O. Horn (1855). La scène se passe à Demerary, au moment de la révolte des noirs. Un des principaux chefs des noirs insurgés se montre animé de la plus active reconnaissance envers son jeune maître. L'Allemagne fournit aussi le *Bon Nègre*¹ (traduit en 1853). Cette fois, l'action se déroule à Demerary parmi des nègres et des Peaux-Rouges. Le héros sauve la vie à son maître menacé de mort par la mor-

1. *Oncle et neveu suivi du bon nègre*, traduit de l'allemand par Gérard (F. C.), Rouen, Mégard, 1853, in-18.

sure d'un caïman. Une seconde fois il lui sauve la vie. alors qu'il a été fait prisonnier par les Peaux-Rouges. Dans le *Vieux Noir et le jeune Blanc*¹, nous avons l'histoire des aventures d'un jeune Parisien dans l'île de la Martinique. Le jeune héros se laisse émouvoir par le sort des esclaves. Il en achète un pour lui permettre de vivre auprès de sa mère affranchie. Un autre récit traduit de l'allemand est le *Planteur de la Guyane*². On y voit beaucoup de scènes de coups de fouet. Un jeune homme aux idées chrétiennes et humaines arrive de France à la plantation de son oncle. Il réussit à adoucir quelque peu le sort des esclaves et il y aura moins de coups de fouet pour eux. Il se trouve que bon nombre des nègres se réunissent le soir pour lire les Saintes Ecritures. Le surveillant veut faire croire au maître que ces réunions avaient un tout autre but. En réalité, il y a un complot contre la plantation, complot des nègres marrons dont le surveillant lui-même est le chef. Les esclaves noirs ont l'occasion de prouver leur fidélité et leur dévouement quand les nègres marrons descendent des montagnes à l'attaque de la plantation. Les chrétiens noirs valent les chrétiens blancs — telle est la moralité du livre.

Tous les récits déjà cités ne devaient le jour en France qu'au grand engouement pour la littérature anti-esclavagiste qui suivit la *Case de l'Oncle Tom*. Il y en avait

1. *Le vieux noir et le jeune blanc*, traduit de l'allemand par Gérard (F. C.), Rouen, Mégard, (s. d.), in-16.

2. *Le Planteur de la Guyane* ou *Dévouement des nègres chrétiens*, traduit de l'allemand, Rouen, Mégard, 1866, in-16.

d'autres cependant, écrits par des Français, qui avaient été directement inspirés par le roman américain. Peu après l'apparition de *la Case de l'Oncle Tom*, on avait publié un récit intitulé *la Nièce de l'Oncle Tom*. En 1854, on donne au pauvre esclave noir des neveux¹. Jules Rostaing fait voyager ses jeunes lecteurs dans les deux Amériques avec ces neveux qui sont tout à fait dignes de leur oncle. Il prétend donner une suite au roman de Mme Stowe. L'acte d'affranchissement qu'accorda Georges Shelby à chacun de ses esclaves acheva de le ruiner. Il résolut d'aller tenter la fortune au Canada en faisant le commerce des fourrures. Les neveux de l'Oncle Tom et d'autres esclaves fidèles et reconnaissants le suivent dans cette entreprise. Les esclaves espèrent en même temps s'instruire à force d'écouter les leçons de Georges. Ainsi le lecteur suit l'ancien maître et ses serviteurs dévoués dans les forêts canadiennes, sur la côte occidentale de l'Amérique et dans l'Amérique du Sud. Le livre ne se rattache à *la Case de l'Oncle Tom* que par son titre. En empruntant quelques personnages au roman américain, l'auteur espérait s'attirer des lecteurs.

Un autre récit dans lequel nous distinguons l'influence de Mme Stowe est *Makandal ou le noir marron*², de L. V. Denancé. C'est l'histoire d'un chef africain enlevé sur la côte de Guinée. Les scènes de brutalité

1. Rostaing (Jules), *Voyage dans les Deux Amériques ou les Neveux de l'Oncle Tom*, Paris, 1854, in-8.

2. Denancé (L. V.), *Makandal ou le noir marron*, Limoges, Ardant, 1865, in-12.

abondent. Les malheurs et les cruautés subis par les nègres sur les bâtiments négriers et aux marchés d'esclaves sont décrits en détail. Makandal réussit à s'évader, et il est joint par un autre nègre. On lui donne la chasse. Des affiches signalant son évasion et offrant une récompense pour sa prise sont placardées partout, à la manière des signalements affichés lors de l'épisode de l'évasion de Georges dans *la Case de l'Oncle Tom*. Makandal a osé lever la main sur son maître. On va faire avec lui un exemple et le jour de son supplice est fixé. Mais il s'évade et court mille aventures. A la fin, il arrive à Londres où il est converti au christianisme. Ce récit est de nature à intriguer les enfants, quoique rien de nouveau ne se trouve dans ces aventures. Les nègres y sont peints de la manière la plus favorable; ils y sont courageux, intelligents et méritent l'admiration.

Makandal où les noirs marrons et *les Neveux de l'Oncle Tom* sont les seuls ouvrages dans lesquels nous croyons pouvoir relever définitivement l'influence de Mme Stowe. Tous les autres romans dont nous parlerons ici se rattachent au courant du roman nègre, qui n'a rien à voir avec l'auteur américain. Certes Mme Stowe lui a donné une forte impulsion et a contribué à mettre plus que jamais le nègre à la mode.

L'auteur de *Makandal* continua d'écrire des histoires dans lesquelles les nègres jouaient le plus beau rôle. Dans les *Deux Chasseurs Noirs* (1865), Denancé nous présente une famille de nègres affranchis qui vivent dans les forêts américaines. Les deux chasseurs

noirs passent leur temps à chasser du gibier et à défendre leur maison contre les attaques des peaux-rouges. Ils creusent dans un cèdre un bateau à la manière de Robinson Crusoé. C'est de ce bateau qu'ils se servent pour négocier avec les peaux-rouges. Ces deux bons nègres ont une pitié profonde pour leurs frères en esclavage et ils dépensent l'argent acquis grâce à la vente des pelleteries à acheter des esclaves, pour les affranchir ensuite. Dans ce livre, tout est fait pour plaire à l'enfant : nègres, peaux-rouges, aventures dans les forêts américaines, dangers.

Les *Esclaves affranchis* (1865) sont du même auteur. Nous y retrouvons les deux chasseurs noirs qui sont, cette fois, aux prises avec trois planteurs, jaloux de la prospérité des nègres affranchis. La colère des colons s'excite contre eux parce qu'ils ont donné asile à un esclave fugitif. Les chasseurs continuent à acheter les esclaves qu'ils savent maltraités. Pour échapper à la vengeance de leurs nombreux ennemis, colons, peaux-rouges et autres, ils se décident à fonder une colonie sur la côte de la Guinée. Aussitôt décidé, aussitôt fait, et ils arrivent sur la côte de Guinée juste à temps pour s'opposer aux plans d'un négrier qui est venu faire la traite. Ils affranchissent tous les noirs destinés à l'esclavage et les joignent à leur colonie. Cette colonie devient fort prospère. Les noirs y établissent une école et une église. Ils ont aussi fort à faire avec les négriers qui viennent de temps en temps faire la traite, et avec les animaux sauvages de la forêt. Les enfants prenaient plaisir, il y a quelques années, à ce livre rempli d'aven-

tures. Le petit garçon aime les histoires de chasse et il suit avec grand intérêt le récit de la fondation de la colonie noire. Toutefois, ces romans de Denancé ne plaisent plus aux enfants. Ils ont trouvé des livres plus attrayants et celui qui peint par excellence les mœurs nègres est encore *la Case de l'Oncle Tom*.

Dans *Bianca l'esclave* (1866) de Mme Grandsard, nous sommes d'abord transportés sur un marché d'esclaves à Constantinople. Un père affranchi tente en vain de racheter sa fille qui lui est enlevée et emmenée en Amérique au marché de la Nouvelle-Orléans. Là, nous la retrouvons parmi ses compagnes d'esclavage. Toutes souffrent horriblement, tant de la séparation de leur famille, que des souffrances physiques de leur condition. La jeune fille est vendue à un maître assez charitable, mais elle doit travailler durement sous peine d'être fouettée. Sur ces entrefaites, son père part à sa recherche. Après mille difficultés, il la retrouve et la rachète. La jeune fille, une fois affranchie, n'oublie point ses camarades d'esclavage. A son instance, son père en achète plusieurs qu'il affranchit ensuite.

L'histoire de Monseigneur Gaume, *Suéma ou la petite esclave enterrée vivante*, est l'histoire des malheurs d'une petite fille vendue aux négriers. On la croyait morte et elle avait été enterrée dans le sable. Heureusement, un chasseur la trouve, la déterre et l'amène au couvent de la ville de Zanzibar où elle vit désormais heureuse. Au début de l'histoire, l'auteur initie ses jeunes lecteurs à quelques connaissances préliminaires de la traite des nègres, des diverses mé-

thodes qu'emploient les négriers pour se procurer des noirs, et des souffrances physiques des esclaves à bord des bâtiments négriers. Une fois devenu la propriété d'un maître, le nègre ne semble plus appartenir à l'espèce humaine. S'il s'évade, on lui donne la chasse comme à un animal. L'auteur transporte ses lecteurs dans la ville de Zanzibar où ils voient un grand nombre de jeunes négresses libérées des liens de l'esclavage par des missionnaires. Il termine son livre en priant ceux de ses lecteurs qui sont désireux de faire du bien, de racheter quelques-uns de ces enfants nègres dont le prix est de quarante à cinquante francs.

Passons plus vite sur des romans qui n'ont aucun attrait particulier et qui ne renferment que des caractères et des situations déjà trop connues. Beaucoup sont tombés dans l'oubli. Les enfants pouvaient lire à côté des récits de Denancé d'autres ouvrages tels que *le Nègre du Congo* traduit de l'allemand (1856); *le Nègre de la Louisiane* de Mme Emery (1864); *l'Esclave de la Jamaïque* traduit de l'allemand par Alfred d'Aveline (1864); *Blanche et noire* de Mme de Stolz (1872); *En esclavage* de Mme de Nanteuil (1890). A vrai dire les histoires d'esclavage ont été à la mode pendant les premières années qui suivirent la naissance en France d'une littérature proprement enfantine. On n'oubliait pas non plus les esclaves de l'antiquité et dans les *Drames de l'Esclavage* de Driou (1853) nous avons le tableau des malheurs des esclaves sous l'empire romain. Dans *l'Esclave blonde*, nous lisons l'histoire d'une femme gauloise, esclave dans une

famille romaine. La mode de la littérature « noire » exigeait même un *Robinson noir*, et les aventures du petit Robinson nègre (racontées par A. Séguin) dans les forêts d'Afrique sont très attachantes.

De nos jours, nous n'entendons plus parler de tous ces récits. Le seul survivant est le roman de Mme Beecher Stowe qui tiendra longtemps encore, sans doute, sa place dans le cœur des enfants.

CHAPITRE VI

Le sillage de Mme Stowe au XIX^e siècle

- Un second roman abolitionniste.* — Dred. — *Les critiques.* — On y retrouve les défauts littéraires de l'auteur. — *Un pamphlet politique.* — Clarigny critique sévèrement l'ouvrage. — Lemoine est plus indulgent. — *Le dénouement.* — Absence de prétentions littéraires. — *L'énergie de la romancière.* — On désapprouve l'intensité des passions. — *Une étude de mœurs américaines.* — *Le succès.*
- La mode des récits abolitionnistes en Amérique.* — *L'Esclave blanc de Hildreth.* — *Le roman de Mrs Eastman.* — *L'ouvrage du révérend Stearns.* — *Poèmes anti-esclavagistes.* — *Articles dans la Revue britannique.* — *Le Capitaine-Canot.* — *Ida May de Mary Langdon.* — *Article de Montégut.* — *Article de Reclus.* — *Article de Soupe.* — *Les Noirs et les Petits Blancs de Kirke.* — *Article de Boyssé.*
- Les livres sur l'esclavage écrits par des Français.* — *Le capitaine Firmin de Michiels.* — *Les Peaux Noirs, d'Eyma.* — *La Chasse à Esclave d'Eyma.* — *L'Esclave, de Mme la comtesse Drohojowska.* — *Brochure de Poussielgue.* — *Article de Reclus.* — *Récit de voyage de Jouve.* — *Récits d'Eyma.* — *Récits de J. J. Ampère.* — *Récits d'Oscar Comettant.* — *L'Ouvrage de Giraud.* — *Le Nord et le Sud, d'Henri-Emile Chevalier.* — *Article de Victor Hugo sur John Brown.* — *Mme Stowe en France en 1857.*
- Les autres romans de Mme Beecher Stowe.* — *Un recueil de contes Fleurs de mai.* — *La Fiancée du Ministre.* — *Critiques.* — *La Perle de l'Ile d'Orr.* — *Critiques.* — *Ma femme et moi.* — *Critiques.* — *Palmetto Leaves.* — *Critiques.* — *Quelques contes de Mme Stowe.* — *Mme Beecher Stowe et lady Byron.*
- Les biographies.* — *Les articles postérieurs à la mort de l'auteur.* — *Article d'Henry Jouin.* — *On prodigue des éloges au caractère de Mme Stowe.* — *Le roman a un intérêt rétrospectif.*

Mme Stowe avait soulevé contre les partisans de l'esclavage l'indignation de toute l'Europe : c'était

faire un grand pas dans la voie de l'émancipation. Elle s'y sentait encouragée et prête à tenter encore un effort dans le même chemin. L'occasion s'est présentée au moment des élections présidentielles de 1856, où pour la première fois, la lutte se livra sur la question de l'abolition. Elle se mit rapidement à la tâche d'agir directement sur la politique par un roman. Avec toute son énergie de femme vaillante et courageuse, elle brava une fois de plus les mille ennuis que lui causèrent inévitablement la composition et la publication d'une attaque directe contre le parti anti-esclavagiste. L'ouvrage intitulé *Dred* ou *les Marais Maudits* fut publié quelques mois avant les élections. Dans ce deuxième roman abolitionniste, Mme Stowe s'attacha à montrer l'effet général de l'esclavage sur la société, les tendances rétrogrades du système économique dans les Etats à esclaves, comment ce mauvais système amenait une démoralisation extrême de toutes les classes, comment il corrompait jusqu'au christianisme quand celui-ci le tolérait.

En France on attendait avec impatience un nouveau roman de la femme auteur américaine. Les uns voulaient un deuxième roman dramatique, pathétique, exotique, les autres attendaient une occasion de juger du talent littéraire de l'auteur. On n'avait guère pu en décider d'après son premier roman qui avait été en réalité un pamphlet politique dont le style annonçait une plume inexpérimentée et la composition accusait une ignorance complète des artifices littéraires. Toutefois, la critique croyait y discerner du talent et elle espérait voir disparaître dans le prochain ouvrage les défauts de com-

position dus à l'inexpérience. Avec son puissant don dramatique et son habileté extrême à faire des portraits Mme Stowe surmonterait sûrement, pensait-on, les difficultés de composition de la débutante.

Dred jouit d'un certain succès en Angleterre où la reine Victoria le préféra à *la Case de l'Oncle Tom*. La critique française s'est jetée sur lui, pour ainsi dire, mais la traduction française ne fut publiée qu'en juillet 1857. Ce retard à traduire *Dred* nous indique d'avance que le roman ne promettait pas un gros succès de librairie. Cucheval Clarigny et John Lemoine furent les seuls à consacrer une étude au roman, parmi les critiques de quelque mérite qui s'occupaient alors du mouvement littéraire en Amérique. Mais les articles de journaux étaient fort nombreux. Toutefois, on ne décerna pas à *Dred* autant d'éloges qu'à son aîné. Nous n'en sommes pas surpris d'ailleurs pour diverses raisons. C'est d'abord, pour un auteur, un bonheur périlleux que de débiter par un grand succès : la seule annonce de son prochain ouvrage doit éveiller dans le public une ardente curiosité, qui se changera en désappointement si ce second ouvrage n'est pas égal au premier. Dans *Dred* les fautes littéraires, déjà très apparentes dans *l'Oncle Tom*, sont aggravées. Mme Stowe rompt plus souvent le fil de son récit pour présenter des réflexions personnelles, au lieu de laisser agir les faits, et de laisser parler ses tableaux extrêmement dramatiques. Les épisodes du roman sont moins étroitement liés entre eux, et les personnages sont, presque sans exception, épisodiques. Mme Stowe se débarrasse vite

d'eux une fois qu'ils ont joué leur rôle. L'action est beaucoup plus mélodramatique que dans *la Case de l'Oncle Tom* et le dénouement est de pur mélodrame. En somme, *Dred* témoigne partout de la hâte avec laquelle il fut écrit pour agir sur les élections prochaines. Cependant, cette précipitation qui aurait pu nuire à un roman qui eût reposé sur une intrigue bien nouée, avait de moins graves conséquences pour celui-ci. Comme le premier ouvrage, il ne prétend qu'à être une série de tableaux vivants et non un drame régulier et suivi.

Il est à remarquer qu'au moment de la publication de *Dred* la critique reconnut plus facilement, dirait-on à la romancière le droit de trancher une question de controverse. On ne semblait pas cette fois lui en vouloir autant d'avoir adopté une forme dite « littéraire » pour lancer ses idées politiques. Après tout, comme écrivit la *Presse* « le roman seul entre tous les genres attend encore une législature et ne reconnaît d'autres règles que les inspirations de l'écrivain et les influences de l'état social¹ ». Mme Stowe aurait donc le droit de choisir la forme du roman et on ne peut exiger d'elle que « de l'intérêt, du style et un but quelconque² ». Malgré les libertés infinies qu'on lui reconnaît dans le domaine du roman on ne va pas jusqu'à regarder *Dred* comme un roman, car ce n'est nullement une œuvre d'imagination. Du reste, il fut convenu qu'en présence des déclarations de l'auteur, et du programme détaillé

1. Odysse-Barot, *Dred, Episodes des marais maudits* (*La Presse*: 30 septembre 1856).

2. *Ibid.*

qu'elle trace dans sa préface, il ne restait au public qu'à considérer l'ouvrage comme un pamphlet politique¹.

Cucheval-Clarigny n'en fut pas moins sévère pour les maladresses littéraires, très saillantes, de *Dred*. Il rapproche les deux ouvrages de Mme Stowe et la comparaison n'est pas favorable au deuxième. Les défauts de composition et de style y sont beaucoup plus nombreux que dans le premier. Dès que l'auteur a montré et esquissé ses personnages, il semble qu'elle en soit embarrassée et ne pense plus qu'à les faire disparaître. Aussi manque-t-il au roman une action suivie et des caractères qui se soutiennent jusqu'au bout². Mais les plus graves défauts, Clarigny les attribue à la volonté de Mme Stowe de remplir à tout prix son programme dont chacun des points a nécessité « la création d'un personnage spéciale, qui apparaît inopinément au milieu du roman, dont les actes ou plutôt les conversations remplissent un chapitre entier et qu'on ne revoit plus³ ». C'est, selon lui, ce procédé de mettre ses propres idées dans la bouche de ses personnages et lorsqu'elle croit avoir suffisamment démontré un point, de congédier sans retour l'orateur dans lequel elle s'est personnifiée, que l'auteur doit ce « cachet d'insupportable monotonie⁴ ».

Clarigny fut seul à faire des reproches aussi sévères et à vouloir que cette brochure politique écrite dans la forme d'une œuvre d'imagination se conformât aux rè-

1. Cucheval-Clarigny, *Dred* (le *Moniteur Universel*, 4 novembre 1856).

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

gles de la composition littéraire. John Lemoine fut plus indulgent pour les négligences de la facture littéraire. Il n'exige pas une action suivie et se contente d'une série de tableaux dramatiques, dépeignant des mœurs étranges et destinées à détruire une institution néfaste. Selon lui, ce qui rachète toutes les imperfections du livre « c'est ce souffle d'une âme ardente et cette haine de tyrannie qui y respirent à chaque ligne¹. » Il se borne à remarquer l'absence de conclusion véritable. « La façon qu'emploie Mme Stowe pour se débarrasser de ses personnages en les expédiant dans l'autre monde fait penser à un cinquième acte de mélodrame². »

En effet, Mme Stowe fait mourir Dred, un des personnages principaux avant le dénouement auquel il semblait nécessaire. Ni Cucheval-Clarigny ni Lemoine ne passèrent sous silence ce défaut flagrant de composition. Par contre, les articles critiques publiés dans les quotidiens n'en font, pour la plupart, aucune mention. Le critique de la *Presse*, dans son admiration poussée à l'extrême, déclare qu'on ne devait pas parler de défaut de composition. Pour lui, les beautés de premier ordre qui s'y trouvent rachètent pleinement ses faiblesses³. Il constate qu'il était impossible à Mme Stowe de donner une conclusion à son livre puisqu'elle ne pouvait pas prévoir l'issue de la lutte engagée pour la liberté des esclaves. Il veut absolument qu'on passe sur cette absence

1. Lemoine, *Le Roman de la vie des noirs en Amérique* (la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1856).

2. *Ibid.*

3. Odysse-Barot, *article cité* (*Presse*, 30 septembre 1856).

de conclusion. Dred, signale-t-il, ne fait que traverser la scène de temps à autre comme une sorte de protestation vivante et, en réalité, n'est qu'un intermédiaire destiné à mettre en présence les véritables personnages, du roman¹. Le *Constitutionnel* déclare qu'il a fallu à l'auteur faire mourir Dred « pour ne pas prendre à son compte l'insurrection sanguinaire et implacable dont Dred eût été nécessairement le héros, s'il eût vécu plus longtemps² ».

Il fut assez généralement admis qu'on n'avait pas à juger Mme Stowe comme une romancière de profession, puisqu'elle n'avait qu'un but, et ne poursuivait qu'une pensée, exciter l'indignation, la colère et rendre odieux à tout le monde l'état de servitude aux Etats-Unis. « Il est certain, écrit C. de Sault de la *Revue de Paris*, que ce second roman est écrit moins encore que le premier avec la préoccupation d'un succès personnel, et que juger sévèrement la composition et la facture de ce livre, ce n'est point lui ôter son beau caractère³ ». Il trouve même très beau de la part de Mme Stowe d'avoir sacrifié une fois de plus son amour-propre littéraire à la cause qu'elle soutenait. « Dût-on admettre l'infériorité relative du canevas littéraire, affirme la *Presse*, le poème social qui le couvre n'en acquerrait que plus de prix; la faiblesse du prétexte, du moyen disparaîtrait devant l'importance du motif et la grandeur du but; roman mé-

1. *Ibid.*

2. Berry (E.), *Dred ou les marais maudits* (*Constitutionnel*, octobre 1856).

3. C. de Sault, *Dred par Mme Stowe* (*Revue de Paris*, 15 janvier 1857).

diocre, ce n'en serait pas moins un admirable livre¹ ». Dans son admiration pour le livre, le critique de la *Presse* malmena fort ceux de ses confrères qui reprochaient à *Dred* ses tendances mystiques, ses citations de la Bible, sa couleur philosophique, ses tirades politiques et sociales. « Qu'on se rappelle, dit-il, tous les grands succès des quarante premières années de ce siècle; qu'on veuille bien relire les interminables digressions philosophiques, politiques, morales de *Waverley*; les colossales invraisemblances, les incidents bizarres, les obscurités, la facture désordonnée, les mille rêveries de *Titan de Richter*, la fameuse scène des sept rois couronnés dans les *Paroles d'un Croyant*, les nuageuses et splendides beautés de *Lélia*, les mélancolies de *René*, les longues déclamations de *Werther*. Mais auprès de toutes ces grandes œuvres, *Dred* est un modèle d'unité, de simplicité et de charpentage². »

La critique ne cherchait donc pas en général un mérite littéraire dans *Dred*. Elle ne s'en préoccupait guère et il semble que l'on accorda toute licence à l'auteur pourvu qu'elle atteignît son but. En vérité Mme Stowe s'était lancée très résolument dans la lice au risque de soulever des passions ardentes qui semblaient n'attendre qu'un signal pour lever l'étendard de la guerre civile. Les quotidiens de l'époque ne faisaient aucune allusion à la possibilité que la crise aux Etats-Unis s'accomplît par la violence et ne faisaient que remar-

1. Odysse-Barot, article cité (*Presse*, 30 septembre 1856).

2. *Ibid.*

quer l'énergie de la plume de la romancière, la puissance de ses convictions, la passion de son cœur. La critique française avait déjà admiré dans *la Case de l'Oncle Tom* l'ardeur avec laquelle l'auteur poursuivait la mission qu'elle s'était donnée. Elle fit remarquer que dans *Dred* l'exaltation de la haine avait succédé à l'émotion sympathique qui caractérisait le premier roman¹. Tom, l'esclave soumis et dévoué, fait place à Dred l'esclave révolté et la vigueur, l'intensité des sentiments des autres personnages est également beaucoup plus prononcée que dans le premier ouvrage. Les journalistes ne reprochent pas à Mme Stowe la force des passions qu'elle exprime. La *Presse* ne trouve aucun défaut à un livre dont les passions sont si vives qu'il est « proche parent de *Manfred*² ».

En réalité, c'est cette vigueur de sentiment qui a conduit l'auteur à chercher dans *Dred* des effets de mélodrame. Plus d'un journal le signale³. Clarigny parle de l'acrimonie qui règne d'un bout à l'autre de *Dred* et qui s'explique par la situation actuelle aux Etats-Unis. Cette acrimonie, selon lui, dépare le livre. Il cherche en vain à comprendre le but de l'auteur en plaçant dans la bouche des propriétaires d'esclaves « des fanfaronnades insultantes et des bravades à l'adresse des hommes du Nord⁴ », et l'intérêt que pouvaient avoir les abolitionnistes à « souffler dans les esprits le feu de la

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Berry (E.), *article cité* (*Constitutionnel*, 1^{er} octobre 1854).

4. Cucheval-Clarigny, *article cité* (*Moniteur Universel*, 4 novembre 1856).

guerre civile¹ ». Clarigny regrette que l'entraînement de la passion ait conduit Mme Stowe à donner des armes contre la noble et sainte cause à laquelle elle avait voué sa vie et ses écrits et dont il ne fallait aliéner aucune sympathie. Cet aspect de la situation ne frappait guère le grand public qui s'enthousiasmait des tableaux dramatiques exotiques de Mme Stowe.

La peinture des scènes dans lesquelles éclate un esprit d'observation très remarquable, les caractères habilement tracés, voilà ce qui faisait l'attrait le plus puissant du livre pour le public français. Les admirateurs de Mme Stowe dévoraient pour ainsi dire cette suite d'images de la vie américaine. Un nouveau et puissant élément d'intérêt et qui formait la base de *Dred*, était le mélange continuel des deux races. Un grand nombre d'esclaves étant les frères et les fils de leurs propriétaires, sentaient plus vivement la rigueur de leur situation. Les relations entre Nina, l'héroïne du récit et son frère Harry, son esclave, constituent un tableau intéressant des mœurs américaines. Les légèretés de Nina sont en effet tragiques, lorsqu'on sait que de son mariage dépend le sort de ce frère. Un autre trait de mœurs des Etats à esclaves est l'espèce de dépendance dans laquelle les maîtres sont de leurs esclaves dans toutes les conditions de la vie commune. La maison de la coquette Nina, par exemple, est tenue principalement par une vieille négresse. Lemoine estime que Mme Stowe excelle dans la peinture des mœurs domestiques des

1. *Ibid.*

noirs. Evidemment elle en avait fait une étude attentive¹. Clarigny admire quelques-uns de ces tableaux qui ne font que retarder ou allanguir l'action mais, qui, pris isolément, intéressent et émeuvent. Aussi, estime-t-il que « le ménage de Harry et de Lisette est un ravissant tableau d'intérieur esquissé avec une délicatesse et une grâce toute féminines² ». De la même manière il trouve que le portrait de John Gordon, le planteur plein de bonhomie et d'insouciance, le portrait du vieux Tiff, et de Old Hundred avec « sa morgue aristocratique » sont autant d'images amusantes et pleines de vérité.

Il est vrai que de tels portraits font passer devant l'esprit du lecteur une peinture complète de la vie dans certaines classes de la société dans les Etats à esclaves. On jugea que Mme Stowe décrivait avec un égal talent les salons de New-York. Elle manifesta des dons de romancière dans les pages consacrées à l'amour de Nina et de Clayton. Le lecteur français était intrigué de savoir comment l'on se courtisait en Amérique. Il trouvait qu'il n'y avait rien d'aussi étrange que la naissance et le développement de l'amour mutuel de Clayton et de Nina. On fait remarquer que Clayton ne dit jamais à Nina un mot d'amour, qu'il ne se départit jamais de sa réserve, qu'ils étaient tous les deux sérieux et graves dans leurs entretiens³. De cette observation de l'amour à l'Américaine, le critique de la *Presse*

1. Lemoine, *article cité* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1856).

2. Clarigny, *article cité* (*Moniteur Universel*, 4 novembre 1856).

3. Odysse-Barot, *article cité* (*Presse*, 18 octobre 1856).

généralise ainsi : « L'amour, quand il n'est pas une plaisanterie, un amusement, un badinage ultra-léger, un accessoire de sport ou d'opéra devient la chose la plus grave et la plus réfléchie¹ ».

En effet, tout ce qui touchait à la vie américaine avait un attrait spécial pour les Européens. La forme que prenait le christianisme aux Etats-Unis ne manquait pas non plus de les étonner. Mme Stowe se montre très sévère pour quelques ministres protestants. Elle décrit un meeting où les missionnaires viennent la Bible à la main, faire l'apologie des propriétaires d'esclaves et de leur conduite inhumaine². La description d'un camp-meeting qui occupe une place importante dans *Dred* fait connaître un côté fantastique de la religion — le christianisme des nègres³. L'auteur montre le clergé transigeant sur ses principes, condamnant l'esclavage dans ses conversations intimes et n'osant plus tenir la même attitude en chaire⁴. Clarigny déclare que Mme Stowe, sans s'en rendre compte, a fait le procès du protestantisme tout entier.

Ce critique admet que ce ne sont pas les belles pages qui manquent dans *Dred*, mais il met en question ses tableaux de l'esclavage. Mme Stowe n'est pas capable, selon lui, de dépeindre les gens du Sud, n'ayant pas vécu parmi eux. « Il est évident, continue-t-il, qu'elle ne

1. *Ibid.*

2. *Bulletin littéraire. Dred*, Bibliothèque Universelle, 1857, t. 35, pp. 382-384.

3. C. de Sault, *article cité* (*Revue de Paris*, 15 janvier 1857).

4. Cucheval-Clarigny, *article cité* (*Moniteur des Théâtres*, 4 novembre 1856).

sait rien de leurs habitudes et de leurs mœurs, et qui voudrait juger de la société de Baltimore ou de Charleston par les personnages qu'elle met en scène, serait sans doute bien loin de la vérité¹. » Clarigny ne cite pas cependant une seule infidélité dans la peinture des mœurs. Les lecteurs étaient en général très heureux de voir de nouveaux aspects de l'esclavage, des développements entièrement neufs, des portraits et des caractères pleins d'originalité et de naturel et des descriptions de la nature sauvage des marais.

On admirait aussi, il est vrai, la passion avec laquelle l'auteur revendiquait les droits de la race noire. Clarigny croyait cependant que Mme Stowe aurait mieux fait dans l'intérêt de la cause abolitionniste de se tenir à *la Case de l'Oncle Tom*. C'était un ami ardent du parti anti-esclavagiste et très mécontent de penser que la question de l'esclavage aux Etats-Unis pût se résoudre par la violence². En réalité, le parti anti-esclavagiste fut vaincu aux élections de 1856. Toutefois le roman fit un pas dans la voie de l'émancipation et en échauffant les passions des deux partis fit hâter la Guerre de Sécession.

Le succès de librairie de *Dred* n'est pas à comparer à celui de *la Case de l'Oncle Tom*. Le roman eut deux éditions seulement. A l'heure qu'il est on n'en a plus connaissance. En effet, la publication de *Dred* fut une sérieuse épreuve pour Mme Stowe. Cette fois, elle n'avait

1. *Ibid.*

2. Voir Cucheval-Clarigny, la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1845; 1^{er} janvier 1850; 1^{er} décembre 1860; 1^{er} décembre 1865.

plus pour elle le prisme de l'imprévu, l'attrait de la nouveauté. On connaissait ses intentions et sa manière. Ce n'était plus une femme obscure emportant par une sorte de surprise un succès littéraire. Elle s'était toujours montrée un écrivain de parti qui obéissait à sa raison et calculait la portée de ses ouvrages. *La Case de l'Oncle Tom*, *la Clef de la Case de l'Oncle Tom* et *Dred* sont des œuvres qui se lient entre elles dans l'esprit de leur auteur et qui concourent au même dessein.

*
* * *

Seule, Mme Stowe fit beaucoup pour l'abolition, par le retentissement mondial de ses ouvrages ainsi que par le mouvement littéraire qu'elle détermina aux Etats-Unis en faveur des esclaves. Son premier ouvrage fut bien fait pour encourager l'imitation et devait nécessairement rencontrer des contradicteurs. Les échos de cette littérature touchant de très près la politique contemporaine et visant à modifier un régime social pénétraient dans la France qui guettait avec une vive curiosité le progrès fait vers l'émancipation. L'engouement de l'Europe pour l'Amérique et ses institutions accélérait encore cet intérêt. Tel reviewer anglais prodiguait des éloges à des livres qu'il remarquerait à peine s'il avaient été écrits dans son pays. La critique française s'en occupait à son tour et les traducteurs choisissaient entre cette littérature débattant une question d'actualité les ouvrages les plus romanesques et les plus émouvants. Suivons ces publications américaines qui trou-

vaient des admirateurs français soit grâce à leur nouveauté, leur pittoresque, leur émouvante énergie, soit aussi, grâce à la vogue de la littérature américaine et plus spécialement encore de la littérature abolitionniste.

Le lendemain de l'apparition de *la Case de l'Oncle Tom*, Hildreth, auteur américain, publia l'*Esclave blanc*, ouvrage médiocre au point de vue littéraire, dans lequel l'auteur envisage surtout les mœurs, fournissant ainsi de nouveaux arguments à la cause si bien plaidée par Mme Stowe. Le principal mérite de l'auteur est d'avoir mis en relief le fait que parmi les esclaves se trouvaient souvent des hommes qui ne ressemblaient ni par la couleur ni par les traits à la race nègre. Mme Stowe devait mettre plus tard en saillie cette suite fâcheuse d'un mauvais système. Hildreth expose tout ce que l'esclavage peut offrir de hideux, de repoussant, de révoltant. Mais le roman n'intéressait pas au même degré que celui de Mme Stowe, parce qu'il est déclamatoire et manque de vraisemblance et que les incidents ne sont pas assez variés. Du reste, l'œuvre est d'une valeur morale douteuse. On y cherche en vain l'esprit de résignation et de charité chrétienne qui émane de *la Case de l'Oncle Tom*. On dirait que Hildreth avait pensé moins à l'utilité générale de son livre qu'au profit à tirer d'un livre marchant sur les traces de *l'Oncle Tom*.

La critique accueillit avec réserve ce roman auquel les librairies voulaient faire partager le succès de *l'Oncle Tom* en l'affichant sous le titre : *le Compagnon de l'Oncle Tom*. Le public se réjouissait il est vrai d'avoir un roman

qui complétât le premier en attaquant l'esclavage à l'aide de la raison¹. Mais on faisait remarquer que l'esclavage blanc était un pastiche de l'esclave noir, que le roman renferme les mêmes situations, les mêmes péripéties et les mêmes sentiments². Du reste, on aurait voulu y trouver l'amour de l'humanité, la pitié émue de tout ce qui souffre, et le grand souffle chrétien qui anime et vivifie l'œuvre de Mme Stowe³. On ne pouvait pas ne pas penser que Hildreth avait été alléché par le profit que promettait un tel sujet à un moment où toutes les curiosités étaient éveillées par la lecture de *la Case de l'Oncle Tom*⁴. Le roman eut néanmoins un certain succès, témoins les trois traductions différentes au cours de l'année 1853 et une dernière réimpression en 1882 pour la bibliothèque des meilleurs romans étrangers.

Le roman de mistress Mary H. Eastman : *Aunt Phillis's Cabin or Southeren life as il is*, dans lequel elle prit la contre-partie du roman de Mme Stowe ne fut point traduit. L'heure était aux sympathies anti-esclavagistes. La critique en parle cependant dans les revues, mais pour mieux faire ressortir par la comparaison l'étonnant succès de *la Case de l'Oncle Tom* à côté d'un livre jugé « mortellement ennuyeux⁵ ». Par-

1. Ch. L. Ch., *R. Hildreth, l'esclave blanc* (*Athenaeum français*, 5 août 1854, p. 720).

2. Enault (Louis), *Nouvelles américaines* (*Constitutionnel*, 26 mars 1853).

3. *Ibid.*

4. Voir la Bibliothèque Universelle, 1853, t. 22, p. 267.

5. Delessert, *Nouvelles américaines* (*Athenaeum français*, 18 décembre 1852).

tout dans le livre de Mme Eastman, dit l'*Athenaeum français*, les choses sont portées à l'exagération : elle s'attache à ne nous montrer que des esclaves heureux afin de détruire le souvenir des épisodes tracés avec tant de talent par le pinceau de Mme Stowe¹. » On n'était pas porté à croire au bonheur des êtres qui ne jouissaient pas des droits naturels de l'homme.

Un livre publié un peu plus tard, par un pasteur américain, le révérend Stearns², ne fut pas favorisé d'un plus grand succès en France. L'ouvrage est une réponse aux allégations de Mme Stowe et comme tendance morale politique, économique, c'est en tout point la contre-partie de *la Case de l'Oncle Tom*. L'auteur veut surtout détruire l'impression laissée dans les esprits à l'égard du clergé des Etats-Unis. Le livre contient en plus des pages intéressantes sur la condition des nègres d'Afrique, sur Haïti, et la Jamaïque sur la statistique de l'esclavage, et sur la doctrine de l'Ecriture sainte touchant cette institution³.

En effet, une très faible partie de la littérature américaine relative à l'esclavage échappait à l'attention des chroniqueurs et des critiques de l'époque. En juin 1853, l'*Athenaeum français* publia un poème du poète Longfellow; *la Jeune Fille Quarteronne*; et aussi un poème de John G. Whittier : *Adieux d'une mère esclave de la Virginie à ses filles vendues à des trafiquants du Sud*.

1. *Ibid.*

2. Stearns (E.), *Notes upon Uncle Tom's Cabin*, Philadelphie, Lippincott and C^o, 1853.

3. Voir *Athenaeum français*, 11 février 1854. Article anonyme, *Notes upon Uncle Tom's Cabin*.

Les œuvres de Channing¹ traduites en 1853 par Laboulaye eurent un certain succès en France où l'on parlait surtout du deuxième volume consacré à la question de l'esclavage².

La *Revue Britannique* continua à faire connaître à la France un grand nombre d'histoires d'esclavage publiées en Angleterre ou en Amérique. Ces récits, comme ceux dont nous parlerons plus tard, n'ont rien à voir avec le roman de Mme Stowe. Nous ne les citons qu'à titre de témoignage de l'intérêt porté en France au courant nègre dans la littérature mondiale. En janvier 1853, fut commencée dans la *Revue Britannique* la publication d'un récit intitulé : *une Nièce de l'Oncle Tom ou l'Afrique blanche*³. C'est l'histoire des aventures d'un médecin canadien sur les rivages de l'Afrique et à bord d'un négrier. En juin de la même année un conte intitulé *Kryelon le négrier* fut traduit du journal *Anti-Slavery Reporter*. C'est un court aperçu des aventures d'un négrier laissant entrevoir les atrocités qui s'accomplissaient impunément à l'ombre du pavillon portugais. Un troisième récit : *Noir et blanc ou le nègre fugitif* dont le titre indique assez de quoi il s'agit, fut jugé très intéressant par un public accoutumé aux récits de l'esclavage⁴. L'histoire du conspirateur noir Den-

1. Channing, *De l'esclavage*, 1855, in-12.

2. Voir l'*Athenaeum français*, 1^{er} décembre 1853, *Œuvres de Channing*, article anonyme. Voir la Bibliothèque Universelle, 1855, t. 30, p. 445, *De l'esclavage par W. E. Channing*, article anonyme.

3. La *Revue Britannique*, *Une nièce de l'Oncle Tom*, récit anonyme, janvier, pp. 180-210; février, pp. 337-370; mars, pp. 121-156; avril, pp. 367-406; 1853.

4. La *Revue Britannique*, *Un conspirateur noir en 1822. Denmark Vesey*, octobre 1861, pp. 291-323; *Révolte de Nat Turner*, novembre 1861, pp. 119-146.

mark Vesey et celle de la révolte de Nat Turner furent racontées en 1861¹. De même des extraits du journal du romancier américain, Hawthorne, écrit au cours de ses voyages dans la colonie de Libéria et sur les côtes d'Afrique furent publiés en 1860 et 1872². De tels récits, de même que les nombreux articles qui envisageaient la question du côté économique et historique, n'ajoutaient rien de nouveau à l'intérêt qu'on portait à l'émancipation. Ils ne font qu'indiquer que les passions des partis devenaient de jour en jour plus chaleureuses.

C'était également la *Revue Britannique* qui signala la première à l'attention du public un ouvrage de la suédoise Miss Bremer qui fut traduit en français et parut sous le titre de : *Vie de Famille dans le Nouveau Monde*³. L'ouvrage se compose de lettres écrites pendant un séjour de deux années dans les Etats du Sud et à Cuba. Il ne contient que quelques remarques sur les nègres, car l'auteur, comme le fait remarquer Montégut⁴, ne vit que les classes civilisées et cultivées. Miss Bremer raconte avoir fait la connaissance de M. Garrison qui, en sa qualité d'abolitionniste, avait été traîné par la populace de Boston, le carcan au cou comme un scélérat⁵.

La littérature abolitionniste n'échappa point à l'at-

1. La *Revue Britannique*, *Noir et blanc ou le nègre fugitif*, septembre 1856, pp. 185-224.

2. Hawthorne (N.), *Journal of an African Cruiser* (*Revue Britannique*, mars 1860; février 1872).

3. Bremer (Frederika), *la Vie de Famille dans le Nouveau Monde*, traduction de Mlle R. de Puget, Paris, 1854, 3 vol. in-18.

4. Montégut (Emile), *Revue littéraire américaine* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1853).

5. Bremer (F.), *op. cit.*

tention de Montégut. Dans une de ses études¹ sur la littérature américaine, il est amené à parler du récit des aventures d'un capitaine négrier². Le livre est l'œuvre d'un Américain du Sud qui prétend s'être borné à mettre en ordre les confessions du trafiquant d'esclaves sans avoir rien ajouté ou retranché. Quoique la préface soit encombrée d'arrière-pensées philanthropiques, Montégut ne parvient pas, dit-il, à découvrir l'opinion de l'auteur sur l'esclavage. Cet auteur, en effet, ne blâme ni n'approuve, il esquive la question et se rabat sur les colonies de noirs libres qui, avec le temps, doivent arriver à une certaine civilisation. En faisant la traite, le Capitaine Canot ne prétendait pas se convaincre qu'il accomplissait un acte indifférent : il savait parfaitement qu'il se rendait coupable et ne s'excusait pas le moins du monde en bâtissant des théories sur l'infériorité de la race nègre. Il déclare toutefois avoir pris toutes les mesures d'humanité nécessaires pour garantir la santé de ses esclaves et il donne en preuve quelques détails sur le régime auquel on les soumettait à bord d'un vaisseau négrier. Montégut transcrit des parties de l'ouvrage et nous pouvons ainsi suivre le capitaine Canot en Afrique, à Cuba et sur les mers où les Anglais lui donnent souvent la chasse. En conclusion à son article Montégut s'écrie : « Voilà du pittoresque, de l'énergique, de l'émouvant. Voilà des réalités qui laissent bien loin derrière elles, les imaginations les plus dépravées des

1. Montégut (Emile), *Scènes de la vie et de la littérature américaine* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1855).

2. Brantz-Mayer, *Captain Canot or Thirty Years of an African Slave*, Londres et New-York, 1854.

romanciers et des poètes... Mais encore une fois, quand donc plaira-t-il à Dieu de délivrer le monde de ces mœurs par trop pittoresques?¹ »

Voici une autre histoire très romanesque qui présente un nouveau tableau des abus qu'engendrait l'esclavage : c'est *Ida-May* ou *Encore une triste face de l'esclavage aux Etats-Unis* de Mary Langdon (traduit en 1855). Cette fois c'est, pour ainsi dire l'esclavage de contrebande, le rapt et la vente d'enfants, d'hommes libres. Le succès obtenu par l'ouvrage aux Etats-Unis, où quarante mille exemplaires s'enlevèrent fut une excellente recommandation auprès du public français. On pouvait en conclure que mistress Langdon avait su peindre fidèlement les mœurs américaines. Selon Montégut, ce roman n'avait que le tort de venir après l'*Oncle Tom* car il fait appel aux mêmes sentiments et aux mêmes affections. Mistress Langdon a même voulu frapper plus fort et plus directement. Cette fois, ce n'est pas l'enfant d'un esclave qui souffre, mais l'enfant d'un blanc, d'un citoyen². Ida May est une jeune fille, qui, soustraite à ses parents et vendue à divers propriétaires retrouve à la fin sa famille, Comme le fait remarquer la *Bibliothèque Universelle* la trame est compliquée d'une foule d'incidents qui n'ont rien de commun avec la question de l'esclavage en sorte qu'on perd de vue le but principal que s'est proposé l'auteur³.

1. Montégut (Emile), *article cité* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1855).

2. Montégut (Emile), *La question de l'esclavage et la vie des esclaves aux Etats-Unis* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1856).

3. *Bulletin littéraire*, Bibliothèque Universelle, 1855, t. 29, p. 245.

Dans l'article où il parle d'*Ida May*, Montégut fait une place à deux autres ouvrages. Il s'y est proposé pour sujet, *la Question de l'esclavage et la vie des esclaves aux Etats-Unis d'après les documents les plus récents*. Il signale en particulier comme œuvres de mérite l'ouvrage de Frederick Douglass : *Mes années d'esclavage et de liberté* (traduit en 1883) et celui de C.-G. Parsons : *une Promenade dans le Sud ou l'Esclavage vu de près*. Jugeant sur le calme et même la froideur avec lesquels ces deux hommes ont décrit des scènes navrantes, Montégut croit qu'ils se sont tenus à la stricte vérité. Il tire de leurs ouvrages certains détails caractéristiques et curieux sur la manière dont l'esclavage fonctionnait aux Etats-Unis. Il s'attache à expliquer le mystère qui l'entoure. Les voyageurs européens différaient entièrement d'opinions au sujet des traitements subis par les nègres. Douglass et Parsons amènent Montégut à croire qu'il fallait voir les esclaves dans les plantations éloignées des villes pour juger de leur condition. Selon eux, les mauvais traitements seraient infligés sur les plantations isolées où le propriétaire d'esclave était son seul juge, composait à lui seul son jury, et infligeait lui-même le châtiment qu'il croyait mérité.

Elisée Reclus continua dans la *Revue des Deux-Mondes* cette étude sur l'esclavage d'après les livres nouveaux¹. Il se demandait si le problème va se résoudre pacifiquement ou par la violence. Selon lui, le mouvement abolitionniste remonterait à Garrison qui eut le courage

1. Elisée Reclus, *De l'esclavage aux Etats-Unis* (*Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1860 et du 1^{er} janvier 1861).

de commencer seul la croisade contre l'esclavage en fondant en 1835 son journal le *Liberator*. Reclus examine où en étaient les tentatives pour remédier au sort des esclaves. Il présente ensuite ses réflexions sur le code noir et signale les souffrances physiques endurées par les esclaves et l'avilissement moral qui en résulte. Comme sources de ses deux articles, Reclus cite de nombreux ouvrages qui n'ont pas été traduits en français¹.

Pendant la guerre civile aux Etats-Unis, la littérature abolitionniste fut le sujet d'un article de Philibert Soupé dans la *Revue Contemporaine*². Le critique donne d'abord un court aperçu du mouvement littéraire en faveur de l'émancipation. Il fait mention en passant du roman de Gibstone: *Dean le Quarteron* (traduit en 1863) dans lequel on revoit des tableaux de l'esclavage déjà tracés mille fois dans le roman. Il parle ensuite d'un ouvrage publié à Boston et dont l'auteur est resté anonyme. Ce livre qui soutient une thèse abolitionniste³ se divise en trois parties dont les deux dernières sont des tragédies en vers où l'auteur a cherché à célébrer poétiquement les qualités morales des travailleurs du Sud. Soupé donne un compte rendu de l'action et une analyse des conversations dont se compose la première partie,

1. *The Barbarism of Slavery* de Charles Sumner, Boston, 1860; — *Maryland Slavery and Maryland Chivalry*, de R. G. S. Lance, Phil., 1860; — *Slavery Doomed*, de Frederick Melner Edge, Londres 1860; — *The Impending Crisis*, de Henton R. Helper, New-York, 1858; — *Sociology for the South* de George Fitzhugh Richmond, 1854; — *The Negro law of South Carolina collected and digested by John Bellon O' Neall*, Columbia, 1848.

2. Soupé (Philibert), *La littérature abolitionniste aux Etats-Unis* (*Revue Contemporaine*, 15 mai 1863, t. 33).

3. *Record of an Obscure Man*, Boston, Ficknor et Fields, 1861-6.

écrite sous forme de dialogue entre deux jeunes gens sur les défauts et les mérites, le sort et les aspirations de la race nègre.

Le roman d'Edmond Kirke : *les noirs et les petits blancs* (traduit en 1863) eut un grand succès en Amérique. C'est la peinture de l'esclavage dans la Caroline et des misères qu'il entraîne nécessairement après lui. L'auteur n'est pas un abolitionniste, c'est un curieux qui voyage dans le Sud, et raconte simplement ce qu'il a vu. De cette lecture on apprend que les cruautés peintes par Mme Stowe sont l'exception et que ce n'est pas à la pitié, mais à l'intérêt du maître que les esclaves doivent de n'être pas écrasés. Kirke fait voir comment le nègre envisage sa délivrance et s'il est vrai que la liberté ne le touche pas. Il démontre que l'esclavage entre les mains d'un maître doux et modéré est une perpétuelle misère morale et physique pour le nègre et une perpétuelle malédiction pour le planteur. Le livre n'a ni un grand intérêt dramatique ni beaucoup de péripéties tragiques mais sa froideur réveille une indignation presque aussi vive que les tableaux déchirants de *la Case de l'Oncle Tom*.

Citons encore un ouvrage anonyme : *La lâche de Zoé* (*Zoés Brand*) publié en 1865 à Londres qui fut le sujet d'un article d'Ernest Boyse¹ dans lequel il signale que depuis *la Case de l'Oncle Tom* les idées s'étaient un peu modifiées. Les ouvrages parus depuis marquèrent pour ainsi dire les différentes étapes de la marche de l'opinion

1. Boyse (Ernest), *Le Roman contemporain en Angleterre. Le roman anti-esclavagiste* (*Revue Contemporaine*, 15 février 1865).

Les deux traits principaux du nouvel ouvrage sont une réprobation absolue de l'esclavage et une appréciation plus juste des conditions dans lesquelles il fonctionnait vers 1862-1865. Boysse donne un compte-rendu de l'action, citant des passages pour faire ressortir l'esprit des divers partis aux Etats-Unis et la thèse de l'auteur dont il dit en conclusion : « Il est partisan de l'abolition de l'esclavage, mais considérant l'institution telle qu'elle existe aujourd'hui, il attribue les maux qu'elle fait peser sur la race noire bien plus aux abolitionnistes du Nord qu'aux propriétaires mêmes d'esclaves. Il met en regard l'intolérance provoquante des premiers et l'indulgence presque paternelle des seconds. » Boysse loue cet ouvrage écrit par des personnes qui avaient vécu dans le Sud et qu'il estime remarquable sous le rapport de l'observation des mœurs et des caractères américains.

Cette étude d'Ernest Boysse sur le roman anti-esclavagiste en Amérique est la dernière dont nous ferons mention, les articles publiés après 1865 ayant un intérêt historique plutôt qu'actuel. Le nombre des livres et des études consacrés à cette question indique assez que l'on éprouvait encore en France et même plus vivement qu'autrefois une sympathie profonde pour les nègres esclaves en Amérique.

*
* *

Reprenons maintenant notre enquête sur le courant nègre dans la littérature française. Nous avons déjà

tracé ce courant jusqu'au moment de l'apparition de *la Case de l'Oncle Tom* (Voir l'introduction). Mais il continue de lui-même indépendamment de Mme Stowe. Elle avait contribué à lui donner une forte impulsion par le succès de son livre. Nous remarquons cependant qu'après 1848 les Français envisageront la question de l'esclavage du côté politique. On avait surtout puisé dans le thème du nègre généreux et supérieur aux blancs, un sujet romanesque, aux jours du romantisme politique. Glorifier les vertus des noirs c'était le moyen le plus sûr d'éveiller de la sympathie pour eux. Une fois l'émancipation proclamée, l'esclavage n'aura plus qu'un intérêt historique et politique. Le roman de Mme Stowe a surtout pour effet de maintenir le sujet à la mode.

Peu après la publication du roman de Mme Stowe, Alfred Michiels, traducteur, publia un ouvrage intitulé *le Capitaine Firmin ou la Traile des Nègres en Afrique* (1853) qu'il avait commencé, affirme-t-il dans sa préface, longtemps avant la publication du roman américain. Ainsi ce livre se rattacherait en définitive au courant nègre dans la littérature française. En offrant au public un tableau de la vie des nègres en Afrique, Michiels a voulu, non point justifier l'esclavage qu'il réprouve et condamne de la manière la plus formelle, mais expliquer comment a pu s'établir, sur quel fondement repose le préjugé si répandu et si tenace parmi les blancs contre les noirs, quelles étaient enfin les principales causes qui contribuaient à rendre inefficaces les mesures employées pour empêcher la traite. Il considère la race noire comme la plus

stupide, la plus perverse, la plus sanguinaire des races humaines. Suivant lui, Mme Stowe a présenté un type beaucoup trop parfait, complètement idéal, dont le contraste avec plusieurs autres caractères du roman semble décider la supériorité de la race noire. Michiels a disposé toutes ces idées sous la forme d'un roman, qui reste très médiocre, malgré les données aussi nombreuses qu'intéressantes dont il disposait. Quelques épisodes sont cependant d'un grand effet, telle la fuite d'un captif à travers le désert. L'horreur est l'élément dominant du livre mais la pitié n'en est pas exclue. Quant à la forme, il nous semble qu'il eût été préférable de se borner à un simple exposé de la vie des nègres.

Louis Xavier Eyma, romancier qui avait voyagé dans le Nouveau Monde, publia en 1857 une série de nouvelles sur la vie des esclaves. *Les Peaux Noires*, présente les mêmes questions de philanthropie et de fraternité humaine que le roman à la mode. Les scènes se passent à la Martinique, à la Havane et aux Antilles. La nature des tropiques, les mœurs des créoles et la condition de leurs esclaves sont bien mises en relief. Chaque petite histoire est une scène complète et fait ressortir un aspect particulier d'une société que caractérise la délimitation entre les races, chacune ayant ses mœurs, ses habitudes, ses antipathies, ses préjugés, ses superstitions et vivant isolément dans le même milieu. Eyma affirme dans sa préface qu'ayant vu l'esclavage de près, l'ayant pratiqué lui-même, il l'avait toujours considéré comme un état de transition

utile à l'esclave. Il est donc partisan d'une émancipation lente et il la souhaite telle pour les Etats-Unis. Il place à la fin de son livre des extraits du code noir. Selon lui, Mme Stowe aurait faussé le caractère du nègre, imaginé des cruautés impossibles, forcé et méconnu les rapports entre maîtres et esclaves. Toutefois, il souhaite une émancipation lente en faveur d'une race qu'il estime très inférieure à la race blanche.

Eyma publia en 1866 un roman intitulé *la Chasse à l'Esclave*. Il n'obtint pas le même succès pour son roman : l'ouvrage est décousu et d'une lecture assez fatigante. La scène se passe à la Nouvelle-Orléans. Nous y voyons un marchand d'esclaves qui déploie toutes les ruses du monde pour rattraper deux esclaves fugitifs, une jeune fille blanche, et une femme de couleur. Nous suivons donc des bandes de chasseurs d'esclaves. On nous apprend beaucoup de choses sur les lieux où se cachaient de préférence les fugitifs et sur les mesures prises par les chasseurs pour les rattraper. Le récit ne manque pas de scènes qui font frémir. A la fin, le rusé marchand de nègres est pendu, pour avoir emmené une esclave en lieu de marronnage et avoir, de complicité avec les chasseurs, tenté de recéler une esclave marronne.

Citons aussi *l'Esclave* de Mme la Comtesse Drohowska. Le but de l'ouvrage semble être de démontrer l'influence salubre des principes religieux catholiques sur les noirs, comme les nègres sont heureux sous des maîtres chrétiens et cléments, que la vie d'un esclave est préférable à celle d'un noir libre dans les

Antilles anglaises, et que les esclaves sont reconnaissants à leurs maîtres. Cependant, l'auteur n'est pas partisan de l'esclavage. Elle en montre les cruautés en décrivant rapidement une vente d'esclaves. Toutefois son intérêt est avec les maîtres. Elle essaie d'atteindre le pathétique, mais elle n'y réussit guère et les malheurs qu'elle dépeint nous laissent indifférents. Il semble qu'elle n'a pas visité les Etats à esclaves de l'Amérique du Nord, car elle emprunte ses descriptions au capitaine Mayne-Reid et à Charles Oliffe.

Le besoin de nouveaux ouvrages consacrés aux mœurs américaines ne se faisait pas sentir entre les années 1852 et 1865. Les récits envisageant la crise en Amérique sous l'aspect politique, économique et moral pullulaient également. La question de l'infériorité de la race nègre était non moins débattue. M. Poussielgue, ex-attaché d'ambassade à Washington, croit-il nous apprendre du nouveau¹? On sait d'avance quelle fin il poursuit lorsqu'il établit la place du nègre dans l'échelle humaine. Il déclare que le noir est destiné par son infériorité relative à être le domestique, sinon l'esclave du blanc. Il affirme que l'esclavage est un état infiniment plus doux que ne le disent Mme Stowe et d'autres abolitionnistes. Selon lui, Mme Stowe aurait rassemblé toutes les cruautés, toutes les horreurs qui étaient de tradition à l'égard des planteurs pour faire un roman « d'une exagération

1. Poussielgue, *Homme ou tigre, ou la question de l'esclavage aux Etats-Unis*, Paris 1961.

sans pareille ». Les esclaves noirs sont, au contraire, déclare-t-il, fort bien traités, « ils ont chacun une case spacieuse avec un jardin, une nourriture suffisante, un temps de travail plus limité que celui de nos ouvriers européens et un jour de liberté par semaine ». Cependant, au nom de la philanthropie et au nom de la civilisation, il se récrie sur le sort des hommes de couleur affranchis dont la position sociale l'a révolté. Il estime que c'est une immense injustice de confondre tout homme qui a du sang noir dans les veines avec les nègres africains les plus dégénérés.

Trois ouvrages politiques sur la crise en Amérique font le sujet d'un article de Reclus dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1862. Dans ce déluge de livres et d'opuscules déjà soumis au contrôle des faits, Reclus signale trois ouvrages écrits à des points de vue divers et représentant chacun l'un des trois partis qui se disputaient la direction de la République américaine à l'origine de la lutte. Un de ces ouvrages défend la cause du Sud et plaide pour sa séparation : le livre de M. James Spence, intitulé *L'Union américaine*. Un autre plus timide et plein d'hésitations finit par proposer un compromis : le livre de M. Auguste Carlier est *l'Esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*. Le troisième enfin désire le triomphe des abolitionnistes et le maintien de l'Union : c'est le livre de M. Agénor de Gasparin : *l'Amérique devant l'Europe*. Reclus analyse les opinions de ces trois écrivains et il trouve que celle de Gasparin est la plus conforme

au droit et la mieux justifiée par les faits contemporains.

Il ne faut pas oublier ici les récits des nombreux voyageurs en Amérique. Que nous apprennent-ils de nouveau sur la question abolitionniste? La plupart s'abstiennent de faire des réflexions sur l'esclavage et se contentent de raconter des choses vues. Ainsi, E. Jouve dans son *Voyage en Amérique* (1853-1855)¹, décrit les mœurs à la Nouvelle-Orléans de même que des ventes d'esclaves. Il admet qu'ils subissent parfois des supplices atroces². Toutefois, il a peu de louanges pour les négrophiles et les émancipateurs. D'après lui, rien ne peut ralentir leur zèle, et ils enlèvent même quelquefois des nègres de force. Jouve voudrait faire croire que les noirs ne veulent pas en général quitter leurs maîtres.

Les nombreux récits de voyages et études de mœurs américaines écrits par L. X. Eyma ne nous apprennent rien sur l'esclavage. Dans son étude sur *la République américaine* (1861), il en est question, mais Eyma en traite en quelques lignes comme un des problèmes embarrassants de la constitution américaine.

J. J. Ampère en dit beaucoup plus long dans son récit : *Promenade en Amérique, aux Etats-Unis, Cuba, Mexique* (1855). Il décrit la vente à l'encan d'une famille noire³ et rappelle qu'à Charleston, en 1808, un nègre avait été brûlé à petit feu⁴. Sans rien dire

1. E. Jouve, *Voyage en Amérique*, pp. 319-338 et pp. 356-357.

2. *Ibid.*, p. 336.

3. Ampère, *op. cit.* t. II, p. 113.

4. *Ibid.*, t. II, p. 114.

des planteurs, il signale que, depuis la fin du xvii^e siècle, les sauvages avaient cessé de torturer leurs prisonniers. Il raconte sa visite à une sucrerie près de la Nouvelle-Orléans¹. Les nègres y étaient bien traités, mais Ampère ne peut pas oublier que c'était dans l'intérêt de leurs propriétaires. Il se demande ce qui se passe sur les plantations des propriétaires appauvris, où la condition physique de l'esclave ne pouvait pas être bonne. Il consacre en plus quelques pages au récit de ce qui avait été fait pour les noirs dans la colonie de Libéria.

Oscar Comettant ne fait guère mention des nègres dans son livre *Trois ans aux Etats-Unis* (1857). Dans son ouvrage *le Nouveau Monde, scènes de la vie américaine* (1863), nous trouvons un tableau de l'esclavage dans l'Amérique du Sud, à Rio de Janeiro². Nous avons encore une fois l'histoire du sublime dévouement d'un esclave.

L'ouvrage de Giraud, *les Etats confédérés d'Amérique visités en 1863* (1864) semble opposer un démenti à tout ce qu'on a dit sur les mauvais traitements subis par les noirs. Il affirme que le Code noir existe pour la protection de la vie et de la personne des nègres, que l'homme blanc qui commet un meurtre sur la personne d'un nègre échappe plus difficilement à la peine capitale que s'il s'agissait d'un homme de sa couleur et de sa race³. Il ajoute que la séparation du mari

1. *Ibid.*, t. II, pp. 143-146.

2. Oscar Comettant, *Le Nouveau Monde, Scènes de la vie américaine*, pp. 117-132.

3. Giraud, *op. cit.*, p. 143.

d'avec sa femme, de l'enfant d'avec ses parents est défendue par les lois de plusieurs Etats, et dans tous, le sentiment populaire la met à l'index¹. Mais, chose plus étrange encore, Giraud affirme qu'il y avait dans le Sud des écoles où les noirs apprenaient à lire et à écrire et que sur les plantations, les enfants des planteurs eux-mêmes prenaient à cœur de tenir des écoles pour les jeunes esclaves et de leur enseigner les travaux de l'aiguille. Voilà les constatations les plus favorables aux planteurs qu'un voyageur ait écrites. On s'explique facilement l'origine de ces opinions différentes puisque chaque voyageur voit ce pays dans des conditions différentes. Il nous semble qu'il aurait fallu habiter chez des planteurs riches et pauvres, dans les villes comme à la campagne, pour acquérir une opinion sur l'esclavage.

Nous citerons encore *le Nord et le Sud, l'Espion noir*, épisode de la guerre civile et roman d'histoire contemporaine, d'Henri-Emile Chevalier. C'est l'histoire des campagnes de John Brown, chef d'une insurrection d'esclaves. Ici l'action se passe dans l'Etat de Kansas. L'auteur a suppléé par l'imagination aux faits principaux qui sont authentiques. Les efforts généreux des abolitionnistes sont glorifiés. Les péripéties sont émouvantes, mais l'action n'est pas habilement nouée. Chevalier s'attarde trop souvent aux indications relatives à la colonisation dans le Nouveau-Monde, indications qu'il croit utiles à ceux qui veulent

1. *Ibid.*, p. 141.

tenter fortune en Amérique. A la fin de son roman, il ajoute les faits les plus récents sur l'insurrection, sur le sort de John Brown et de ses fils.

Un témoignage de l'intérêt porté en France à ce brave John Brown qui s'est sacrifié à la cause des esclaves est un article de la *Presse* du 8 décembre 1859 : *Un mot sur John Brown*, par Victor Hugo. C'est un appel à l'Amérique pour qu'elle sauve la vie à John Brown, l'homme blanc et libre qui avait voulu délivrer les esclaves de la Virginie. Les nègres, énervés par la servitude, n'avaient pas répondu à l'appel et John Brown avait été abandonné, blessé et pris. Les nègres affranchis de l'Amérique et des Antilles furent reconnaissants à Hugo de s'être attaché à la cause abolitionniste en voulant défendre Brown, témoin le pamphlet écrit par trois Haïtiens : *Quelques lignes de reconnaissance à M. Victor Hugo pour son article : Un mot sur John Brown* (Paris, 1859).

Tous ces écrits n'ajoutaient rien aux arguments déjà mille fois invoqués pour et contre l'esclavage. Ils témoignent surtout de l'intérêt que portaient les Français aux institutions américaines. Si le nègre avait encore sa place dans la littérature française, il la devait aux passions politiques du jour plutôt qu'à l'élément romanesque et sentimental qui avait dominé dans les écrits de la première moitié du siècle.

Mme Stowe ne cessa pas de s'intéresser au sort des esclaves. En 1857, elle passa de nouveau par Paris. Elle était venue en Europe à la demande de la Société abolitionniste des Dames anglaises. En France, les

églises évangéliques manifestaient leur sympathie pour l'œuvre de charité chrétienne que Mme Stowe et ses amis poursuivaient depuis plusieurs années. Plusieurs caisses d'objets furent envoyées à Boston dans le but de venir en aide à certains esclaves¹. Selon un journal américain, *la Case de l'Oncle Tom* aurait produit un effet puissant au sein des Eglises évangéliques de France. Mme Stowe raconte elle-même ce second séjour : « Les petits garçons du Faubourg Saint-Antoine sont tous des enfants d'ouvriers; chaque jour ils reçoivent de leur mère deux sous pour payer leur déjeuner. Lorsqu'ils apprirent que je devais visiter l'école, ils abandonnèrent de leur plein gré la moitié de cette somme pour l'envoyer aux pauvres esclaves². »

*
* *

Les multiples récits touchant à la question de l'esclavage ainsi que les pièces négrophiles ne permettaient pas de laisser tomber dans l'oubli le nom de la femme à qui revenait, disait-on, le mérite de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis³. Encouragée par le succès de ses romans abolitionnistes, elle aborda d'autres questions comme la religion, la famille, et elle se mit à soutenir d'autres thèses. On avait pu craindre qu'en continuant à fouiller le même terrain, elle n'ennuyât ses lecteurs en les

1. *Appel en faveur des esclaves aux Etats-Unis*, Paris, pièce 1855.

2. Cité par Muret, *La vie de Mme Beecher Stowe* (*Revue suisse*, t. II, avril 1896).

3. F. de Wyzewa, *La Vocation de Mme Beecher Stowe* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1898).

condamnant à n'entendre que des histoires de nègres. Elle avait dû son premier succès à la puissance, à la profondeur des sentiments exprimés dans un livre écrit avec le cœur plus encore qu'avec l'intelligence. Mais en voulant toujours instruire, elle devint ennuyeuse et comme on l'a dit ailleurs, ne faisait que bavarder, papoter et moraliser et restait toujours la femme d'un livre¹.

Elle avait débuté dans la carrière littéraire par une série de contes : *Fleurs de mai*, que la *Revue Britannique*² signala la première à l'attention du public. Ce n'étaient que de légères et peu profondes esquisses de la vie américaine qui ne devaient très certainement de voir le jour en France qu'au succès de *la Case de l'Oncle Tom*. Tous les journaux en parlèrent cependant, et les journalistes se plaisaient à y trouver de fins aperçus et d'ingénieuses observations³. Il existe trois traductions de l'ouvrage dont celle de Mme Sophie des Nos, qui fut publiée dans la *Gazette de France* pendant les premiers mois de 1853. Il est juste de dire que ces contes eurent un certain succès. Quelques-uns, dont la traduction est de La Bédollière, furent publiés séparément et eurent plusieurs réimpressions et *Qu'en pense-t-elle*, extrait de ce recueil parut dans la *Revue Suisse* de l'année 1856.

1. Halévy (Daniel), *Harriet Beecher Stowe* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1898).

2. Voir la *Revue britannique* de novembre 1852.

3. Enault (Louis), *Nouvelles américaines* (*Constitutionnel*, 26 mars 1853). Mazade (Ch. de), *Chronique de la Quinzaine* (*Revue des Deux-Mondes*, février 1853).

En 1855, un petit écrit de la main de Mme Stowe, destiné aux bibliothèques religieuses fut traduit sous le titre : *les Soucis de la Vie, discipline pour le ciel*. Le même ouvrage eut une nouvelle traduction en 1858 sous ce nom : *les Vicissitudes de la Vie*.

Mais en 1859, quand Mme Stowe publia la *Fiancée du Ministre*, roman d'amour puritain, la critique française eut pour la première fois l'occasion de la juger comme romancière. On avait une preuve de la fécondité de son imagination, de son talent délicat et souple, qui savait passer du pathétique le plus émouvant à la plus franche gaité. Mais on avait encore des doutes, très légitimes d'ailleurs, sur son talent de romancière.

Un seul critique, Cucheval-Clarigny, fit une étude du roman dans la *Revue des Deux-Mondes* et donna en même temps un compte rendu complet¹. Ce sont, estime-t-il, les thèses de morale et de théologie qui donnent une note de monotonie à l'ouvrage. La thèse morale, c'est la réhabilitation du romanesque dans la vie humaine. La sagesse humaine s'efforce d'extirper l'élément romanesque de notre âme et en même temps il tarit la source des sentiments généreux, des grandes inspirations. Il ne faut donc pas être trop sévère pour les entraînements d'un jeune esprit. Au fond, affirme Clarigny, cette thèse est une critique réservée, prudente, formulée à mots couverts, mais assez vive pourtant, du rigorisme mêlé d'hypocrisie de la Nouvelle-Angleterre.

1. Cucheval-Clarigny, *Un roman d'amour puritain, The minister's Wooing* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1859).

Mme Stowe met en présence, comme rivaux, dans le cœur de l'héroïne, Mary Scudder, un ministre, qui est la perfection même et un jeune homme qui s'en trouve très éloigné. C'est à celui-ci cependant, qu'elle donne l'avantage, ayant soin de le convertir préalablement. Pendant longtemps, on le croit mort, et Marie va être l'épouse du ministre quand l'autre revient. Mme Stowe ne laisse pas s'accomplir le mariage entre Marie et le ministre. Elle ne fait même pas disparaître celui-ci de la scène avec la palme du martyr. Clarigny trouve une faute de goût et un excès de barbarie dans les deux chapitres qui nous montrent le ministre officiant lui-même aux noces de son rival avec la plus parfaite tranquillité et bientôt marié à son tour.

La thèse théologique de l'auteur assombrit quelque peu une agréable histoire d'amour. Cette thèse, c'est l'égalité absolue de tous les hommes, quant à leurs droits et à leur destinée future; le devoir de bienveillance universelle, enfin la réconciliation future de tous les êtres créés. Mme Stowe a entrepris de développer cette doctrine et de l'opposer à la croyance puritaine de la prédestination et du petit nombre des élus.

Clarigny retrouve dans ce livre le talent d'observation fine et délicate qu'on avait déjà remarqué dans *la Case de l'Oncle Tom*. « Quelques chapitres sont, dit-il, des chefs-d'œuvre d'analyses psychologiques. » Il recommande au traducteur d'émonder bien des épisodes inutiles, bien des discussions oiseuses, dussent les thèses de l'auteur en souffrir.

H. de l'Espine, le traducteur de l'ouvrage, suivit

ses conseils. Il omit des épisodes tout entiers et il fait terminer le roman sur le renoncement du ministre à la main de Marie. En ce qui concerne la trame, le roman a gagné à être traduit. Il a obtenu un certain succès, ayant eu treize réimpressions dont la dernière en 1914. Toutefois, quoique très supérieur au point de vue psychologique et littéraire à ses devanciers, *la Fiancée du Ministre* fut infiniment moins lu, et il est probable que, sans le bruit fait auparavant autour du nom de son auteur, il eût à peine pénétré en Europe.

La même remarque s'applique à plus forte raison encore aux autres œuvres de Mme Stowe. *La Perle de l'Ile d'Orr* (1862) passa presque inaperçue en Amérique. C'est à la plume de Cucheval-Clarigny que nous en devons la traduction et une étude critique dans la *Revue des Deux-Mondes*¹. Il se félicite de ne trouver aucune trace de controverse politique ou religieuse dans le nouvel ouvrage et il estime que les heureuses qualités de l'auteur n'ont jamais paru plus à leur avantage. Mais Clarigny est forcé de reconnaître que Mme Stowe s'est imposée cette fois encore une tâche. Elle ne voulait écrire, paraît-il, que des romans à thèse. Dans *la Perle de l'Ile d'Orr*, elle essaie de montrer l'influence que l'éducation première exerce sur nos sentiments, sur le développement de nos idées et de nos passions et, partant, sur notre destinée.

Mme Stowe nous met en présence de deux enfants qui grandissent dans une société puritaine de la Nou-

1. Cucheval-Clarigny, *Une Famille Puritaine* (roman américain, *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1862).

velle-Angleterre. Elle oppose l'une à l'autre les deux natures distinctes des deux enfants, Moses et Mara — l'une vigoureuse et robuste, qui vit surtout de la vie animale, l'autre frêle et délicate qui vit par l'intelligence et l'imagination. Moses semble nettement supérieur, mais le jour où ils sont tous les deux en face d'une leçon à apprendre, il se trouve que Mara apprend plus vite et retient mieux que le brillant Moses. L'amour naîtra chez Moses de cette découverte.

Clarigny trouve charmante et comique cette société en miniature, et il estime que Mme Stowe excelle à ces délicates peintures. Il la loue d'avoir montré en quelques scènes, par des traits vifs et rapides, l'immense place que les enfants tiennent dans la vie de leurs parents. Comme trait distinctif de son talent, il signale son heureux privilège de faire naître à volonté les sourires ou les larmes. Elle a conservé, estime-t-il, les meilleures qualités de ses premiers ouvrages et en outre, elle a gagné sous le rapport de la forme. Son style est plus vif, plus animé et plus rapide mais manque encore de simplicité et de netteté. Autre progrès, elle n'a pas surchargé son livre de conversations diffuses et d'argumentations en règle. Mme Stowe semble avoir appris l'art de suggérer en passant, et par des traits rapides, les nuances de caractère qu'elle ne savait marquer autrefois qu'au prix de discussions fastidieuses et d'interminables dialogues. Elle a encore à acquérir, ajoute Clarigny, le talent de la description. Tous ses compatriotes, sauf Cooper, affirme-t-il, manquent de ce talent, et pourtant ils ont la rage d'écrire.

Mais on peut pardonner cette faiblesse à qui sait tracer des figures comme celles d'Eva, de Marie Scudder et de Mara.

Mme Stowe avait promis à ses lecteurs de montrer dans une seconde partie ses deux héros aux prises avec les épreuves de la vie. Quand la première partie se termine, l'héroïne a sept ans et le héros en a dix. Après l'intervalle d'une année, cette seconde partie fut publiée et traduite en français par Cucheval-Clarigny¹.

La suite ne répond pas aux espérances qu'avait fait concevoir le début. Mme Stowe avait laissé croire qu'elle avait une théorie sur l'influence de l'éducation première, dont la seconde partie de son roman serait le développement et la démonstration. Les deux enfants s'aiment mais ne se le disent pas. Si l'un ou l'autre avait un accès de franchise, le roman serait terminé. Mais enfin ils sont fiancés. On est tenté de crier à l'invraisemblance lorsque Mme Stowe fait mourir Mara d'une consommation. C'est Mara qui devine la première qu'elle est vouée à une mort prochaine. Elle se soumet à l'arrêt de Dieu. Tous les amis de la maison sont mis au courant de la situation, et après avoir pleuré un moment, ils prennent leur parti de la perdre. Mme Stowe entreprend alors de prouver que le comble de la félicité pour Mara, c'est de mourir prématurément et non d'épouser celui qu'elle aime, et que la résignation de la jeune fille n'est que de la sagesse et du bon sens.

1. Cucheval-Clarigny, *article cité* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1862).

Il n'est pas étonnant que le public français ne comprenne rien aux questions de théologie et de philosophie que soulève le livre de Mme Stowe. Elle est en plein mysticisme quand elle glorifie la nature souffrante, jusqu'à dire que les maladies, les infirmités, la mort prématurée sont autant de bénédictions de Dieu.

Clarigny consacre une étude à cette seconde partie¹. Le caractère décousu et incohérent de l'ouvrage est dû en partie, pense-t-il, à ce que Mme Stowe n'avait pas embrassé son œuvre dans l'ensemble avant de s'occuper des détails. Il ne lui pardonne pas de ne pas avoir donné la suite qu'elle avait promis à son roman. Il n'y trouve ni complications, ni aventures, ni péripéties imprévues mais il déclare que Mme Stowe n'avait jamais manifesté la puissance de combiner les ressorts d'une intrigue et de préparer et enchaîner les événements. Elle excelle, estime-t-il, dans l'analyse et le développement des sentiments, mais il lui reproche d'avoir délaissé la mine féconde qui s'offrait à elle en retraçant la lutte qui se livrait dans l'âme de Mara avant qu'elle se fût résignée à la pensée de la mort. Clarigny ne croit pas que la lecture d'une seule page de la Bible puisse suffire à réconcilier les parents avec la pensée de perdre leur unique enfant. Si Mme Stowe avait fait entendre leurs sanglots, leurs murmures, elle aurait été dans la vérité de la nature humaine. Un talent que Clarigny ne saurait refuser à l'auteur, c'est l'art des portraits et la fécondité. « Elle excelle, dit-il,

1. *Ibid.*

à dessiner une figure, à la marquer de traits distincts et à la rendre vivante. » Cependant, il ne trouve dans cette seconde partie que des contre-épreuves de figures déjà connues. Le grand-père de Mara n'est autre que l'oncle Tom revêtu d'une casaque de marin. Moses est le jeune homme de la fiancée du Ministre. Mara est encore Evangéline Saint-Clare dont la vie s'est prolongée jusqu'à dix-huit ans. Il reconnaît chez Eva, chez Marie Scudder et chez Mara la même beauté merveilleuse, la même piété angélique et la même faiblesse de constitution et il avoue qu'il ne serait pas fâché de rencontrer chez Mme Stowe une héroïne bien portante.

La romancière avait repris sa plume pour conduire jusqu'au bout le récit qu'elle avait interrompu quand la guerre civile déchirait son pays. Clarigny, voulant être indulgent pour elle, attribue la monotonie des personnages et des situations et l'absence des grâces et des délicatesses de l'esprit et du pinceau de l'auteur, au souffle destructeur de la guerre civile.

Le roman qu'elle publia ensuite : *Ma Femme et moi ou l'Histoire de Henry Henderson*, fut encore moins lu que ses devanciers. Pourtant on y trouve des pages charmantes. Les tableaux d'enfance auxquels l'auteur nous fait d'abord assister font la meilleure partie du roman. Mme Stowe avait toujours un but : cette fois, elle se proposait de démontrer le rôle de la femme. Elle nous présente le héros à l'école et au collège. Après une année en Europe, il revient à New-York où il devient amoureux d'une jeune fille riche. Il ne l'épouse que

lorsqu'elle est devenue pauvre à la suite de la faillite de son père. La jeune épouse égaie la vieille maison qu'ils habitent avec des fleurs et des chansons.

Th. Bentzon donna une critique du roman dans la *Revue des Deux-Mondes*¹. Il le signale comme une étude de mœurs approfondie et relevée par le tableau net et vivant des différentes sphères de la société américaine. La peinture de la société à New-York l'intéresse tout spécialement. Il s'étonne de la facilité avec laquelle l'intimité peut commencer dans cette société, de la « flirtation » des jeunes gens. Mais ce qu'il admire le plus, ce sont les chapitres où l'auteur décrit Henry Henderson, enfant jouant avec sa petite compagne.

Quant à la composition du roman, Bentzon la trouve défectueuse. C'est, selon lui, un tableau où fourmillent des figures originales et expressives, mais qui défilent plutôt qu'elles n'agissent, et ne sont pas arrangées pour former un groupe principal. Parmi les défauts les plus graves du roman, il compte la forme autobiographique que l'écrivain, qui est une femme, a donnée aux aventures d'un jeune homme. Henry Henderson, aimable dans l'enfance, devient un jeune homme trop vertueux, attachant trop d'importance à ne pas fumer et à ne pas boire, comme si c'étaient là les seuls vices qui pussent tenter sa jeunesse. Sa vertu gagnerait, déclare Bentzon, à être moins facile, à être plus vraisemblable et plus intéressante. Il regrette que Mme Stowe « en suivant son champion du progrès

1. Bentzon (Th.), Un roman américain, *Ma femme et moi*, de Mrs Harriet Beecher Stowe (*Revue des Deux-Mondes*, avril 1872).

appuyé sur le christianisme » ait négligé le côté dramatique de son récit. Comme ses autres ouvrages, celui-ci est gâté par une argumentation diffuse et l'abondance excessive du dialogue. Bentzon en trouve quelque compensation dans un assemblage de « détails charmants, de caractères consciemment observés, de pensées généreuses, de scènes touchantes à travers laquelle brille un rayon de saine et pure gaieté. »

Bentzon publia un autre article de critique à propos de *Palmello Leaves*¹. Cette fois, Mme Stowe conduit ses lecteurs dans la Floride mais comme elle n'entend rien aux paysages, Bentzon se déclare désappointé. Il donnerait volontiers toutes ces descriptions pour le vivant récit d'un épisode dramatique ou d'un caractère original. Laissons parler le critique : « Le fait est qu'elle a préféré revenir à son éternelle apologie de la race nègre assaisonnée d'anecdotes comico-sentimentales sur Cudjo et Minnah, d'historiettes intimes dont ses chats sont les héros, des récits de pique-niques avec ses jeunes amies, de recettes de ménage, de nomenclature sans fin où s'enchevêtrent toutes les fleurs et tous les feuillages dans un inextricable fouillis. »

Un grand nombre des petits récits de Mme Stowe furent traduits pour faire partie de la Bibliothèque morale et échappèrent à l'attention du critique. Mentionnons : *A propos d'un Tapis ou la science du foyer domestique* (1869); *une Poignée de Contes* (1870); *Pussy Willow ou Fleur des champs* (1870); *Coups d'épingles*

1. Th. Bentzon, *Les Feuilles de Palmier de Mme Beecher Stowe*, 18 août 1873, *La Revue des Deux-Mondes*.

ou *Tyrannie domestique* (1874); les *Petils Renards ou les petites fautes qui troublent le bonheur domestique* (1872); la *Tyrannie rose et blanche*, ouvrage dédié aux hommes à marier. Quelques-uns de ses récits prenaient place dans la chronique bibliographique de la *Revue Britannique*¹. Cette revue signale spécialement le conte : la *Tyrannie rose et blanche*. Le correspondant de Londres recommande au public cet ouvrage qui dénonce la tyrannie des beautés à la mode. Le roman est l'histoire d'une coquette dont le teint réunit la blancheur de la perle au vermillon d'un coquillage, et du mari de ce joli tyran. L'idéal de la coquette est d'être une nouvelle mariée, riche avec « des océans d'argent » à dépenser et sans autre souci sur la terre que de satisfaire tous ses caprices. Elle est, dit Mme Stowe, « la plus adroite pêcheuse d'hommes qu'on ait vue de nos jours ».

Jamais auteur n'a autant profité d'un premier succès pour ennuyer par la suite ses lecteurs. Elle écrivait toujours pour instruire et éclairer son public. Toutefois, ces récits moralisants furent traduits en français. Qui plus est, Mme Stowe est l'auteur américain auquel la *Revue des Deux-Mondes* a consacré le plus de place, et dont on a été le plus impatient de recevoir les écrits². Cette revue a consacré six articles étendus aux romans de Mme Stowe après la publica-

1. *Chronique bibliographique* (*Revue britannique*, octobre 1871).

2. Voir Macgee (Sidney Lamont), *La Littérature américaine dans la Revue des Deux-Mondes*, Thèse Montpellier, 1927, in-8°.

tion de *la Case de l'Oncle Tom*. Les commentaires et les notices dans les *Chroniques de la Quinzaine* sont fort nombreux. Tous ces articles ne font qu'indiquer l'immense popularité de l'auteur. On espérait toujours qu'un jour ou l'autre Mme Stowe produirait un ouvrage contenant les meilleures qualités de son premier roman.

Mais on avait une autre raison encore en France de parler de Mme Stowe. Au cours de son voyage en Angleterre, elle avait fait la connaissance de la veuve de Lord Byron. Cette dernière, paraît-il, aurait raconté ses souffrances à une femme qui ne pouvait pas tolérer l'injustice. Peu après la mort de lady Byron, la comtesse Guiccoli publia des mémoires dans lesquels elle blâma sévèrement la conduite de la femme de Byron. Mme Stowe, indignée que la maîtresse de Byron eût l'audace de célébrer les qualités de son amant et poussât le mépris de l'opinion jusqu'à juger avec sévérité la conduite de lady Byron, prit aussitôt la plume avec son ardeur habituelle pour défendre cette dernière. Le réquisitoire de Mme Stowe : *The true story of Lady Byron's life* (Boston, 1866) fut publié d'abord dans une revue américaine et reproduit avec fracas par une revue anglaise. On connaît la nature des révélations faites par Mme Stowe. La célébrité des personnages mis en cause, l'énormité du crime, la réputation dont jouissait Mme Stowe, excitèrent au plus haut point la curiosité publique. Une chaude controverse s'engagea dans la presse anglaise. La presse française s'en occupa à son tour et des articles parurent dans la *Revue Bri-*

lannique¹, dans la *Revue des Deux-Mondes*² et dans le *Journal des Débats*³. Dans sa précipitation, Mme Stowe commit de graves erreurs qui furent vite révélées par la presse. On cria partout à l'invéraisemblance. Mme Stowe répondit par un deuxième ouvrage : *Lady Byron Vindicated* (Londres 1870) qui, en effet, n'a rien ajouté à l'opinion que se faisait le public de la réputation de lady Byron. Les critiques retraçaient la vie des deux époux; consultaient leur correspondance mais ne pouvait arriver à aucune conclusion définitive. Nous n'allons pas retracer ici les arguments invoqués pour lord Byron. Sait-on maintenant encore, toute la vérité à ce sujet⁴? Cette accusation portée contre un poète vivement estimé en France, ne semble point cependant avoir nui à la popularité de Mme Stowe.



Ainsi, au courant de la dernière moitié du xix^e siècle, le nom de Mme Stowe revenait dans les journaux et dans les revues. De son vivant, sa biographie fut écrite par son fils, Charles Edward Stowe⁵. Une deuxième biographie fut publiée l'année qui suivit la mort

1. *La véritable histoire de Lady Bizon, révélée par Mme Beecher Stowe*, (article anonyme, *Revue britannique* de septembre 1869 et de janvier 1870).

2. Mézières (A. de), *Les confidences de Mistress Beecher Stowe* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1873).

3. Hillebrand (K.), *Lord Byron et les révélations de Mme Stowe*, (*Journal des Débats*, 21 novembre 1869).

4. Voir Drinkwater (John), *The Pilgrim of Eternity*, Londres 1925.

5. Stowe (Charles Edward), *op. cit.*

de l'auteur par son amie Annie Fields¹. Ces deux biographies fournirent de précieux détails pour les articles critiques publiés en France après sa mort.

Mais avant sa mort, en 1890, il fut publié dans l'*Artiste* un article par Henry Jouin : *Mistress Beecher Stowe et David d'Angers*². Le bruit aurait couru, paraît-il, que Mme Stowe avait perdu la raison. Cette nouvelle aurait ému ses admirateurs entre lesquels se trouvait le directeur de l'*Artiste*. Ce dernier fit passer sous les yeux de ses lecteurs un crayon de David d'Angers, représentant Mme Stowe. En même temps, Jouin publia un article sur les rapports de l'artiste et de la romancière américaine. Il donne son opinion sur *la Case de l'Oncle Tom* et son appréciation est aussi chaleureuse, aussi favorable que celles qu'on publia lors de l'apparition de l'ouvrage³. Il raconte alors les incidents qui amenèrent David à dessiner le portrait de Mme Stowe, qu'il aurait négligé de faire sans une coïncidence qui lui rendait deux fois précieuse sa rencontre avec elle. En juillet 1829, le peintre demanda l'autorisation de faire le buste de Goëthè. Il craignait ne pas l'obtenir. Pour se consoler du refus possible, il fit le projet d'une autre grande œuvre. « Retiens ceci, dit-il à son ami Victor Pavie, il n'y a rien de noble et de grand dans l'humanité que ce qui souffre. J'ai toujours dans la tête ou plutôt dans le cœur cette protestation de la

1. Fields (Annie), *Life and Letters of Harriet Beecher Stowe*, Boston, 1897.

2. Jouin (Henry), *Mistress Beecher Stowe et David d'Angers*, Paris, 1890.

3. *Ibid.*, pp. 1-8.

conscience humaine contre la plus exécrable iniquité de nos temps, la traite des nègres. Après dix ans de silence et de souffrance, il faut qu'elle éclate par la voix de l'airain. Tu vois d'ici le groupe, l'esclave garrotté, l'œil au ciel protecteur et vengeur du faible; près de lui, gisante et brisée sa femme, au sein de laquelle une frêle créature suce du sang au lieu de lait; à leurs pieds, détaché du collier rompu de la négresse, le crucifix, l'Homme-Dieu mort pour ses frères, noirs ou blancs¹. » Jouin nous dit que c'est par centaines qu'il faudrait compter les dessins de l'artiste où se trouve esquissé tel détail de la composition. [Lorsque David d'Angers fut informé de la présence de Mme Stowe à Paris, il souhaita la voir. Mme Belloc introduisit la romancière chez l'artiste qui traça une esquisse sur-le-champ et au mois d'août, Mme Stowe fut en possession de son médaillon. Jouin cite en plus la lettre de Mme Belloc à David d'Angers au sujet de son amie : « Je n'ai jamais rencontré une organisation plus admirable et plus complète. Elle a puisé en elle les plus beaux types de son livre. Elle aurait au besoin la religieuse constance de Tom dans le martyre enduré pour sa foi et pour la liberté; elle a la constante et tendre pitié de son angélique Eva pour tout ce qui souffre; la fine et incisive ironie de Saint-Clare; le parfait et énergique amour d'Eliza, et tout cela s'anime d'une gaieté naïve et charmante². » Voilà en effet des louanges inusitées prodiguées au caractère moral d'un auteur.

1. *Ibid.*, p. 10.

2. *Ibid.*, pp. 12-13.

Les autres études sur Mme Stowe sont d'une nature aussi élogieuse. La critique française n'avait pas oublié à la fin du siècle l'action puissante qu'avait exercée cette femme sur la politique. Peu après la publication de la biographie écrite par Annie Fields, une foule d'articles parurent, célébrant le génie de l'auteur américain¹. On trouvait que sa marque particulière c'était « le génie du bien » comme l'avait déjà désigné George Sand. On publia des extraits de la correspondance de Mme Stowe pour démontrer qu'il ne se trouvait pas dans le livre un fait qui n'eût pas été saisi dans la réalité, et que son œuvre était due, non pas à son talent mais à son âme, à son cœur brûlant d'amour pour les faibles et les opprimés. C'est à son cœur tendre, à sa conscience droite, à son courage invincible, à sa persévérance infatigable, c'est à toutes ces hautes qualités que Fabri faisait remonter la source de l'inspiration de Mme Stowe². On ne doit pas passer sous silence, pense-t-il, l'exemple de l'existence de cette femme qui, puisant sa force à combattre le mal, dans sa foi personnelle en Dieu, ne s'est laissé détourner par aucun des arguments subtils mis en avant pour le maintien de l'esclavage. « A notre époque d'anémie morale, de convictions vacillantes, dit Fabri, il est bon de se mettre en contact avec ces vies énergiques, qui n'ont pas accepté le mal, qui n'ont pas laissé faire sans

1. Voir Halévy (Daniel), *article cité* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1898). Wyzewa (T. de), *La Vocation de Mme Beecher Stowe* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1898). Bentzon (Th.), *Femmes d'Amérique*, Paris, 1900, in-12.

2. Fabri (A.), *Portraits de Femmes*, Volume 8, Paris 1897.

protester¹. » Fabri déplore que tant d'écrivains, au lieu de contribuer à réprimer le vice et à amener une réforme dans tel ou tel domaine, n'arrivent qu'à décourager et énerver leurs contemporains. « Mme Beecher Stowe, dit-il en conclusion, ne nous laisse pas seulement un souvenir littéraire, mais l'héritage précieux de son exemple personnel, celui d'une vie richement douée et noblement vécue². »

Pouvait-on mettre plus en relief les hautes qualités du caractère de Mme Stowe? Mais remarquons bien que ces éloges furent adressés à son cœur, à sa force morale. On ne lui reconnaissait pas un vrai talent littéraire. Sa réputation, comme le signale Barbey d'Aurevilly, s'était faite pour des raisons étrangères à son talent³. Son succès n'en fut pas moins retentissant ni moins méritoire. On l'honorait d'avoir si puissamment contribué à une grande réforme sociale. Fabri la met sur le même rang que Charlotte Brontë, et George Eliot, parmi les femmes de lettres de langue anglaise. « Elle est, dit-elle, la femme littéraire la plus célèbre de l'Amérique, la plus grande au double point de vue de la puissance dramatique et de l'influence exercée sur ses contemporains.

Quelle place lui désignait-on dans la littérature française? Un ouvrage si universellement lu n'influerait-il pas au moins à quelque degré sur le roman fran-

1. *Ibid.*, p. 108.

2. Barbey d'Aurevilly, *Littérature étrangère*, tome XII, 1890, in-8°.

3. Fabri, *op. cit.*, p. 98.

çais? Nous ne trouvons pas trace d'une telle influence et nous croyons que l'action exercée par Mme Stowe a été surtout morale. Certes, son ouvrage a déterminé un mouvement littéraire en faveur des esclaves d'Amérique et de nombreux récits sur l'esclavage écrits par des Français. Il a mis ce sujet plus que jamais à la mode. Mais l'influence fut-elle plus durable? Cassagne affirme que l'ouvrage donna une forte impulsion à l'école de l'art utilitaire et social¹. Quand Brunetière soutient que grâce à l'influence des ouvrages étrangers le naturalisme français a été libéré de son impassibilité, il ne joint pas le nom de Mme Stowe à ceux de Dickens, de George Eliot, d'Elisabeth Browning, de Carlyle de Stuart-Mill, de John Ruskin, de Tolstoï, de Dostoïevsky et d'Henrik Ibsen. Il fait mention, il est vrai, de *la Case de l'Oncle Tom* mais il se demande : « Est-il même de la littérature — est-il bien un roman? » Il ajoute que si les naturalistes français en général avaient eu le tort d'exclure la morale de la représentation de la vie, les naturalistes anglais, russes ou scandinaves ont eu celui de souvent confondre la notion de l'art avec celle de l'utilité². Qui oserait revendiquer une action littéraire sur les écrivains français pour une femme qui écrivait sans avoir autre but que d'agir sur la politique? Personne n'y a songé, car l'auteur a renoncé à toute prétention artistique en publiant la

1. Cassagne (A.), *La théorie de l'Art pour l'Art*, p. 96.

2. Brunetière (F.), *La Littérature Européenne au XIX^e siècle* (*Revue des Deux-Mondes*, décembre 1899).

Clef de son roman où elle fournit les documents précis sur lesquels son roman s'est fondé. De nos jours, on juge *la Case de l'Oncle Tom* propre à distraire les enfants et on a oublié que le roman fut, au moment de son apparition, un véritable événement.

CONCLUSION

La Case de l'Oncle Tom était exposée à passer comme l'est d'ailleurs tout ouvrage dépourvu d'une facture littéraire soignée. « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passent à la postérité » a dit Buffon dans son *Discours sur le style*. D'ailleurs, ce qui est utile et actuel aujourd'hui ne le sera plus demain et les artistes soucieux de l'avenir de leurs œuvres n'écrivent pas pour soutenir une cause. Aussi, malgré la vogue universelle du roman aux environs de 1852, il n'est plus lu, sauf par des enfants qui en prolongent encore le succès à l'heure qu'il est. Mais, comment se fait-il, que le roman ait joui d'un succès si extraordinaire au moment de sa publication? Sortait-il des routes communes de la pensée contemporaine ou se rattachait-il à des tendances qui s'y manifestaient déjà? Quelle place allons-nous affecter à ce livre dans l'histoire de la pensée française? C'est là ce que nous allons essayer de déterminer, en cherchant l'origine de ce succès quoi qu'on ne soit jamais sûr en histoire littéraire de tenir tous les antécédents d'un effet.

A quoi faut-il attribuer ce succès sans exemple?

« A ce simple fait qu'il fait pleurer¹ » a répondu un critique; « à ce que c'est un livre éminemment moral et chrétien² » a répondu un autre. Est-ce là l'unique raison de son incroyable succès? N'y a-t-il pas autre chose que des larmes et de la morale dans la *Case de l'Oncle Tom*? Ne faut-il pas qu'un livre touche à une question actuelle et vitale pour qu'il s'empare de tous les esprits, et pour qu'il pénètre dans toutes les classes de la société? D'autant plus qu'au moment de la publication de ce livre on était dans un siècle positif, affairé, tout aux questions utilitaires et sociales. Assurément le roman n'aurait pas fait son chemin dans le monde si la cause qu'il plaidait n'avait pas été actuelle et si l'on n'avait pas compris que les maux en faveur desquels Mme Stowe demandait de la sympathie étaient réels, que les souffrances qu'elle dépeignait se reproduisaient tous les jours et menaçaient une population de trois millions d'hommes. Si les Français étaient émus à cette lecture, c'est parce qu'ils éprouvaient une certaine honte de sentir, en plein xix^e siècle, de pareilles énormités. Et ce sentiment de honte datait de loin chez les Français. Nous en avons des preuves multiples.

Dans notre étude sur l'intérêt chez les Français en faveur de l'émancipation et sur la sympathie qu'on éprouvait en France pour la race noire, il ne nous a pas fallu aller trop loin pour trouver des preuves qu'il existait en France depuis bien des années un sentiment de

1. Lemoigne (John), *Uncle Tom's Cabin* (*Journal des Débats*, 20 octobre 1852).

2. Chasles, *Les nègres en Amérique* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

pitié, d'amour chrétien et quelque fois même d'admiration et de respect pour les nègres. La multiplicité des récits relatifs à la question de l'esclavage nous indique assez combien la question était actuelle et brûlante. Mme Stowe ne frayait pas une voie dans la littérature, mais son livre fut d'une valeur tout autrement grande que ceux de ses prédécesseurs. Elle ne traitait pas la question de l'esclavage en théoricienne ou en romancière mais en femme et en mère. Elle n'avait pas l'air de vouloir distraire ses lecteurs mais elle semblait parler parce qu'elle ne pouvait plus se taire et ce qu'elle disait sortait de son cœur de chrétienne fervente. On sentait qu'elle avait souffert profondément des douleurs des esclaves parmi lesquels elle avait vécu. Le cachet de réalité, et de vérité que portait le livre était pour beaucoup dans son succès. *Bug-Jargal* de Hugo, *Ourika* de Mme de Duras, avaient offert eux aussi au public un certain charme d'exotisme, de pathétique, mais ils n'avaient pas la même puissance de conviction. Mme Stowe convainquit ses lecteurs de l'énormité de l'injustice.

Mais ceci n'explique pas la vogue de son roman dans un pays sans esclaves où il y avait maints sujets pour pratiquer la philanthropie. Certes, il y a, avant d'aller plus loin, une autre considération qui ajoute à l'intérêt du livre; c'est que ces scènes d'injustices atroces qui y sont dépeintes se passent aux Etats-Unis. En France on était habitué à considérer l'Amérique comme le pays du progrès par excellence, où l'humanité semblait destinée à se développer dans des proportions inconnues au Vieux Monde. On était donc surpris de voir subsister

cette tâche dans la constitution du pays de l'avenir.

Faut-il aller plus loin encore pour chercher l'origine de ce succès? Faut-il l'expliquer par l'intérêt général porté à la littérature des autres pays, qui ne s'était jamais montré si prononcé depuis l'engouement pour les récits de sir Walter Scott? Les traducteurs infatigables témoignent assez de cet intérêt aux littératures étrangères, qui est une déviation du romantisme. En effet, déjà depuis longtemps, la critique française avait demandé à l'Amérique une littérature nationale¹. car on s'était fait une idée de ce que la littérature américaine devrait être. Les lecteurs de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, ne pouvaient pas pardonner facilement aux Américains de calquer leurs romans sur les romans anglais, au lieu de décrire et de glorifier les nouveautés de leur pays, sa jeune liberté, ses forêts vierges, son sol inculte. Cette attente d'un tableau des mœurs sauvages de l'Amérique, de l'atmosphère du terroir, se faisait plus forte après le voyage de Tocqueville en Amérique. Le livre dans lequel Vial défendait avec sa verve habituelle l'Amérique contre les attaques des critiques français², et aussi l'article de Dillon³, où l'on entreprend de corriger les exagérations de Vial, manifestent l'intérêt commun à tous les Français pour la littérature américaine. On ne ces-

1. Mantz (Harold), *French Criticism of American literature before 1850*, pp. 25, 44.

2. Vial (Eugène A.), *De la littérature et des hommes de lettres aux Etats-Unis*, Paris, 1841, in-8°.

3. Dillon, *De la littérature et des hommes de lettres aux Etats-Unis*, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841).

sait point de demander à l'Amérique un tableau de ses singularités spéciales. Cooper avait su presque toujours se renfermer dans les scènes de son pays, de là venait « le retentissement et le mérite même de ses ouvrages¹ », selon l'avis d'Albert le Roy, de la *Revue de Paris* qui attribuait également le succès de Mme Stowe à ce qu'elle avait donné un tableau de mœurs américaines.

Ce fut sans doute à son insu que Mme Stowe répondit aux demandes tant de fois réitérées de la critique française. On avait enfin entre les mains un livre qui offrait des images nettes de certains milieux de la société aux Etats-Unis. Le roman avait un cachet de vérité et répondait à ce goût de réalité qu'on attribue à la passion romantique pour le pittoresque et la couleur locale. Le romantisme touchait à ses fins, mais le goût du public pour des peintures exactes des mœurs et des tempéraments de toutes les classes de toute une société et de toutes les espèces sociales était né déjà depuis longtemps. Des critiques tels que Chasles, las de demander à l'Amérique un roman de mœurs, s'enthousiasmaient pour un livre qui présentait, dans un décor nouveau et nettement dessiné, des types américains copiés sur les originaux. Chasles apprécie surtout le tableau scrupuleux du monde des noirs². George Sand est charmée de la peinture des rapports entre les maîtres et les esclaves³ et Lemoigne se réjouit de trouver des études sur

1. Le Roy (Albert), *D'une littérature nationale aux Etats-Unis* (*Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1853).

2. Chasles, *article cité* (*Revue contemporaine*, 30 novembre 1852).

3. Sand, *article cité* (*Presse*, 20 décembre 1852).

les différents types de propriétaires d'esclaves¹. D'autres admirateurs de l'ouvrage estimaient que Mme Stowe excellait dans la peinture des intérieurs américains, tels que ceux du sénateur Bird, des Quakers, de M. Shelby, propriétaire d'esclaves dans l'état agricole de Kentucky, ou encore de M. Saint-Clare, riche propriétaire de la Nouvelle-Orléans. La force intellectuelle du livre fut attribuée à la série de portraits des types jusque-là inconnus dans la littérature qui sont autant d'études sur la mentalité américaine. En général, la critique se réjouissait de pouvoir se faire une image nette et vivante de quelques-uns des milieux de la société des Etats-Unis, grâce aux peintures minutieuses, abondantes et précises de Mme Stowe.

Le roman américain accapara l'attention du public pendant quelques mois. On n'entendait parler que de *la Case de l'Oncle Tom*. On se demande pourquoi les auteurs français furent ainsi délaissés. Quelle qualité lui a déterminé ce succès extraordinaire? Certes, il y avait des circonstances qui favorisaient cette vogue, des prédispositions du public français pour le genre de roman auquel appartenait *la Case de l'Oncle Tom*. Gustave Planche, en esquissant un tableau de la physiologie générale du roman en 1853 déclare que les auteurs ne paraissaient pas se préoccuper de la composition littéraire. « Pourvu qu'ils étonnent ou qu'ils émeuvent, peu leur importe la disposition des scènes; on dirait

1. Lemoine, *article cité* (*Journal des Débats*, 20 octobre 1852).

que le hasard guide leur plume¹. » Le public français était depuis longtemps habitué aux romans feuilletons qui lui offraient des intrigues mouvementées et des situations variées avec le plaisir des émotions fortes plus ou moins mêlées de sentimentalité. Le roman américain se prêtait à merveille aux exigences du roman feuilleton et satisfaisait aux goûts du public formés par cette lecture. Par tranches habilement découpées, les tableaux d'esclavage surexcitaient quotidiennement la curiosité des lecteurs du *Siècle*, de la *Presse* et du *Pays*. C'est que, pour si peu artiste qu'elle fût, Mme Stowe avait à un haut degré le don dramatique et encore qu'elle savait faire vivre les personnages qu'elle mettait en scène. C'est ainsi que s'explique l'attente fiévreuse des lecteurs pour le prochain numéro de l'*Oncle Tom*.

En outre, si invraisemblable que ceci paraisse, les circonstances politiques du moment étaient favorables à la vente des romans venus de l'étranger. L'établissement du régime impérial avait agi immédiatement sur la littérature en interdisant de toucher de près ou de loin à tout ce qui pouvait ressembler à de la politique ou à des études sociales. L'heure n'était pas clémente aux écrivains. La loi du 16 juillet 1850 visait directement le roman feuilleton. Le décret du 17 février 1852 ne visait que le journalisme politique, mais il frappait tous les écrivains et le journalisme tout entier, littérature et politique, se trouva diminué. En littérature, en art, en quoi que ce fût, on ne pouvait créer sans se sentir li-

1. Planche (Gustave), *Le roman en France à la fin de 1853* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1853 pp. 1084-1104).

mité et gêné par la crainte d'empiéter sur le domaine réservé. Il en résultait une quasi disparition de la presse vraiment littéraire et un développement énorme de la chronique, des échos, du reportage mondain, car il fallait bien offrir quand même un aliment à la curiosité publique. Nous croyons donc qu'un succès venu de l'étranger devrait être accueilli avec empressement comme une matière inoffensive propre à remplir quelques colonnes. Il n'est pas étonnant dès lors que trois des quotidiens aient publié en même temps cet ouvrage en lui faisant ainsi un honneur dont n'avait jamais bénéficié un roman français. On pouvait, sans crainte de procès, parler longuement du roman américain, livre moral, chrétien et utile aux mœurs.

Il faut dire encore qu'à cette époque de l'histoire littéraire, on s'efforçait d'encourager les auteurs réputés moraux. Le gouvernement même voulait que l'art se préoccupât des mœurs et collaborât en même temps à la conservation du régime politique. Une époque littéraire s'achevait et l'on ne voyait pas clair dans l'avenir, mais tout semblait favoriser la rénovation de l'art dans le sens utilitaire et moral. « L'immense succès de *la Case de l'Oncle Tom* était un grand encouragement dans cette voie. C'était un livre sans art, sans unité, sans composition, sans style, mais d'un accent si pénétrant, si sincère, si religieux, si émouvant¹ », dit un critique littéraire de l'époque. En effet, on s'occupait à moraliser par toutes sortes de moyens, par l'atten-

1. Cassagne, *La théorie de l'Art pour l'Art*, p. 96.

drissement surtout et on travaillait au progrès moral et même au progrès social sur tous les points que la prudence du gouvernement ne s'était réservés¹. Baudelaire remarque en 1850 que « depuis quelque temps une grande fureur d'honnêteté s'est emparée du théâtre et aussi du roman². »

Les partisans de l'art social semblaient donc à ce moment remporter la victoire. Depuis déjà longtemps l'heure était aux passions égalitaires et démocratiques. Le mouvement humanitaire en France avait ses origines dans les écrits des philosophes du XVIII^e siècle. Ses partisans les plus proches furent les Saint-Simoniens, les Fourieristes et tous les réformateurs et fondateurs d'utopies. Tout le monde en effet plaidait contre la société contemporaine. Pendant la Monarchie de Juillet, il y eut une floraison d'écrivains qui dépeignaient les souffrances des classes inférieures et signalaient sinon le remède du moins les dangers. Les écrivains suivant les idées des réformateurs sociaux, la littérature devenait de plus en plus étroitement liée aux circonstances nées des événements politiques. En 1848, l'idée que la littérature devait instruire et conduire les hommes dans les voies du progrès, en travaillant à la réforme sociale, était plus que jamais d'actualité. La Révolution de 1848 apparut d'abord aux écrivains comme une effusion du sentiment démocratique plutôt que comme une forme positive de gouvernement³. *La Case de l'Oncle*

1. *Ibid.*

2. Baudelaire, *Art romantique*, 1850, p. 291.

3. Lavissee, *op. cit.*, tome V, p. 397.

Tom survint après la chute des espérances politiques. On n'espérait plus en novembre 1852 la réalisation des rêves de 1848. Mais le livre renvoyait en esprit ses lecteurs à ce moment heureux où le socialisme apparaissait moins comme un programme de réformes sociales que comme un amour mystique du peuple, un attendrissement lyrique sur ses vertus et sur sa misère.

L'esprit chrétien qui se dégageait de *la Case de l'Oncle Tom* était donc pour beaucoup dans le succès du livre. Au premier aperçu, on pouvait s'étonner qu'un ouvrage d'une inspiration religieuse, qui cite parfois les paroles de la Bible, mais traduit plus souvent son esprit de foi, de charité, d'amour pour l'humanité, passionnât à un tel degré les lecteurs français. Mais il faut se rappeler qu'en France depuis longtemps, un courant de mysticisme serpentait dans la littérature. Et on n'a pas à remonter très loin pour trouver l'origine de ce mysticisme sans même remonter au christianisme sentimental des premiers romantiques. Lamennais et son groupe prêchaient dans *l'Avenir* la liberté de la religion, la totale séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ce groupe qui se donnait pour but de réconcilier la religion et la société disparut ainsi que les Saints-Simoniens, mais le mouvement d'idées avorté profita à la renaissance religieuse qui allait se développer parallèlement. Et, en effet, un réveil religieux se produisit peu après les premiers jours de la Monarchie de Juillet, réveil qui devait son origine au christianisme des premiers romantiques, aux regrets des néo-libéraux, à la réhabilitation du pouvoir spirituel et au mysticisme inclus dans toutes les propa-

gandes sociales¹. Lamennais rompit avec les catholiques mais il garda du dogme son contenu moral. Dans sa pensée et dans son enseignement, l'idée maîtresse est l'amour des pauvres. C'est un devoir pour les riches et le peuple a le droit d'exiger cet amour. Cette idée est le fond de ses *Paroles d'un Croyant*, comme il l'est aussi de la *Case de l'Oncle Tom*. Citons des mots de Lamennais dont nous retrouvons l'esprit dans certaines pages du roman américain.

« Vous êtes fils d'un même père, et la même mère vous a allaités, pourquoi donc ne vous aimez-vous pas les uns et les autres comme des frères? et pourquoi vous traitez-vous bien plutôt en ennemis?

« Celui qui n'aime pas son frère est maudit sept fois, et celui qui se fait l'ennemi de son frère est maudit septante sept fois.

« C'est pourquoi les rois et les princes et tous ceux que le monde appelle grands, ont été maudits; ils n'ont pas aimé leurs frères et ils les ont traité en ennemis.

« Aimez-vous les uns les autres, et vous ne craignez ni les grands, ni les princes, ni les rois. »

Tous les écrits de Lamennais sont également entraînants et lyriques et il fait école. Chez lui et chez ses disciples se dessinait toute l'interprétation sociale de l'Évangile, qui devait être un instant populaire en 1848. Pendant les années qui suivirent, un sentiment mystique, un besoin vague de religion se faisaient sentir, au milieu des bouleversements politiques. Chez Mme Stowe, on retrouve l'interprétation sociale des Évangiles. L'auteur américain insistait en particulier sur la

1. Lavis, *op. cit.*, t. V, p. 106.

croissance dans l'éminente dignité des pauvres. Nous ne pouvons donc pas être surpris de la vogue d'un roman biblique, quand nous considérons le courant de mysticisme contenu dans la pensée française de l'époque.

En somme, trouver l'origine du succès prépondérant de *la Case de l'Oncle Tom* n'est pas un problème sans issue. En général quand un écrivain étranger agit à ce point sur la pensée française, c'est qu'il avait déjà quelque chose de français dans l'esprit, au moins quelques points de contact avec la pensée française. Le pathétique ouvrage de Mme Stowe avait le mérite de venir à son heure. Il apportait une dernière et vigoureuse contribution à une question déjà mûre et il achevait de la résoudre au moins moralement. Du reste, si l'on suit l'histoire littéraire au moment de la publication de l'ouvrage, on établit que l'esprit qui l'animait n'était pas étranger à la pensée française. Le livre ne faisait que renforcer par sa vogue des tendances déjà existantes. Mme Stowe ne pouvait prétendre à aucune originalité de forme ou de pensée. La pitié pour les esclaves noirs d'Amérique ne fut qu'une recrudescence de la sympathie déjà vive qu'on vouait aux nègres. Ce qui charmait surtout le public français, c'étaient la peinture des mœurs étranges, l'action vive et précipitée, les aspects pathétiques et sentimentaux, et le parfum de mysticisme qui se dégageait de ce livre.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES

1. — Ouvrages de Mme Harriet Beecher Stowe

The Mayflower ou Sketches of the Descendants of the Pilgrims, Boston, 1849.

Uncle Tom's Cabin, Boston, 1852.

A Key to Uncle Tom's Cabin, Boston, 1853.

A Peep into Uncle Tom's Cabin, Boston, 1853.

Sunny Memories of Foreign Lands, Boston, 1854.

Geography for my children, Boston, 1855.

Dred, Boston, 1850.

Our Charley, Boston, 1858.

The Minister's Wooing, Boston, 1859.

The Pearl of Orr's Island, Boston, 1862.

Reply on Behalf of the Women of America, Boston, 1863.

The Ravages of a Carpet, Boston, 1864.

House and Home Papers, Boston, 1864.

Religious Poems, Boston, 1865.

Stories about our Dogs, Boston, 1865.

Little Forces, Boston, 1865.

Queer Little People, Boston, 1867.

Daisy's first Winter, Boston, 1867.

The Chimney Corner, Boston, 1868.

Men of our Times, Boston, 1868.

- Old-Town Folks*, Boston, 1869.
True Story of Lady Byron's Life, Boston, 1869.
Lady Byron Vindicated, Boston, 1870.
Little Pussy Willow, Boston, 1870.
Pink and White Tyranny, Boston, 1871.
Sam Lawson's Jireside Stories, Boston, 1871.
My Wife and I., Boston, 1872.
Palmetto Leaves, Boston, 1873.
Betty's Bright Idea, Boston, 1875.
We and our Neighbours, Boston, 1875.
Footsteps of the Master, Boston, 1876.
Bible Heroines, Boston, 1878.
Poganuc People, Boston, 1878.
A Dog's Mission, Boston, 1881.

II. — Editions anglaises publiées en France

- Uncle Tom's Cabin or Life among the Lowly. Picture of slavery in the United States of America*, Paris, Baudry, 1853, in-12, avec un portrait et une vignette.

III. — Traductions en français de « la Case de l'Oncle Tom ».

- Anon.** — *Noirs et blancs. Scènes d'Esclavage d'après Mme H. Beecher Stowe*, Paris, Lebrun et C^{ie}, 1856, in-18 avec 24 gravures.
- *La Case de l'Oncle Tom*, Nouvelle Bibliothèque Populaire, n^o 386. Angers et à Paris, 1872, in-8.
- *La Case de l'Oncle Tom*, Chefs-d'œuvre du siècle illustrés, n^o 47. Lagny et à Paris, Libr. illustré, 1893, in-16 avec gravures.
- Barré (Louis).** — *Almanach pour 1854. La Case de l'Oncle Tom*, Paris, 27, rue Guénégaud, 1853, in-16 avec 25 gravures.
- Réédition, Paris, Renault, 1861, 3 vol. in-8.
- Réédition, Paris, Renault, 1861, 3 vol. in-8.

— Réédition, Paris, impr. Noblet, 1883, 4 vol. in-8.

Belloc (Mme L. Sw.). — *La Case de l'Oncle Tom*. Traduction faite à la demande de l'auteur avec une préface de Mme Beecher-Stowe, plus un portrait; précédée d'une notice sur sa vie par Mme L. Sw. Belloc, Paris, Charpentier, 1853, in-18.

— Réédition, Paris, Charpentier, 1862, in-18.

— Réimpression, 1872, in-18.

— Réédition, Paris, Charpentier, 1878, in-18.

— Réédition, Paris, Charpentier, 1916, in-18.

Carion (M. L.). — *La Case de l'Oncle Tom ou Sort des Nègres esclaves*. Traduction précédée d'une étude sur l'ouvrage, Paris, Dentu, 1853, 2 vol. in-12.

Cayla (J. M.). — *Les Mystères de l'Esclavage aux Etats-Unis. L'Esclavage noir ou la Case de l'Oncle Tom*, Paris, Administration de librairie, 1853, gr. in-8.

Enault (Louis). — *La Case de l'Oncle Tom*. Publications littéraires du Pays, Journal de l'Empire, Paris, 1853, in-fol.

— Réédition, Bibliothèque des chemins de fer, Paris, Hachette, 1853, in-16.

— Réimpression, 1855, in-16.

— Réédition, Bibliothèque des meilleurs romans étrangers, Paris, Hachette, 1859, in-18.

— Réédition, Paris, Hachette, 1864, in-18.

— Réimpression, 1865, in-18.

— Réimpression, 1867, in-18.

— Réimpression, 1869, in-18.

— Réimpression, 1869, in-18.

— Réimpression, 1873, in-18.

— Réimpression, 1875, in-18.

— Réimpression, 1881, in-18.

— Réimpression, 1883, in-18.

— Réimpression, 1885, in-18.

— Réimpression, 1887, in-18.

— Réimpression, 1890, in-18.

— Réédition, Paris, Hachette, 1893, in-16.

- Réimpression, 1895, in-16.
- Réimpression, 1897, in-16.
- Réimpression, 1898, in-16.
- Réimpression, 1900, in-16.
- Réimpression, 1902, in-16.
- Réimpression, 1904, in-16.
- Réimpression, 1904, in-16.
- Réimpression, 1905, in-16.
- Réimpression, 1907, in-16.
- Réimpression, 1910, in-16.

Joanne (Adolphe) et **Old Nick**. — *La Case de l'Oncle Tom ou Tableaux de l'Esclavage dans les Etats-Unis*. Traduction nouvelle précédée d'un portrait et d'une biographie de l'auteur; suivie de poésies composées par les nègres et d'une notice sur la colonie de Libéria, Paris, Bureaux du Magasin Pittoresque, 1853, in-8.

La Bédollière. — *Le Père Tom ou Vie des Nègres en Amérique*, Paris, G. Barba, 1852, in-18.

- Réédition avec titre *La Case de l'Oncle Tom*, Paris, Barba, 1852, in-4, illustrations anglaises.
- Réédition, Paris, Barba, 1852, gr. in-8 avec 48 vignettes.
- Réédition avec titre *La Case du Père Tom*, Paris, Barba, 1852, petit in-8.
- Réédition, Paris, Barba, 1852, gr. in-8.
- Réédition augmentée d'une notice de George Sand Paris, Barba, 1853, in-12.
- Réédition pour la 9^e série du Panthéon Populaire, Paris, Barba, 1854, in-4.
- Réédition, Paris, Barba, 1859, in-4.
- Réimpression, 1863, in-4.
- Réimpression, 1869, in-4.
- Réimpression, 1874, in-4.

Le Brun (Emile). — *La Case de l'Oncle Tom*, Meilleurs auteurs classiques français et étrangers, Paris, Flammarion, 1914, in-18.

Michiels (Alfred). — *La Cabane de l'Oncle Tom ou la Vie des Nègres en Amérique*, Paris, Garnier, 1852, in-18.

- Réédition, Paris, Garnier, 1853, in-18.
- Réédition, Paris, Garnier, 1853, in-18.
- Réédition, revue et corrigée, Paris, Garnier, 1853, in-12.
- Réédition, Paris, Garnier, 1887, in-18.
- Réédition, Bibliothèque instructive et amusante, Paris, Garnier, 1887, in-8.

Pilatte (Léon). — *La Case de l'Oncle Tom*. Traduction accompagnée de notes. T. 1^{er}, Paris, V. Lecou, 1852, in-18.
— *La Case de l'Oncle Tom*. t. 2, Paris, V. Lecou, 1852, in-18.
— Réédition, Publication de la Presse, 1853, in-fol.
— Réédition augmentée d'une préface de l'auteur et d'une introduction de George Sand, Paris, Lévy frères, 1862 2 vol. in-18.
— Réimpression, 1884, 2 vol. in-18.

Romet (Ch.) et Rolet. — *La Case de l'Oncle Tom ou Vie des Nègres dans les Etats à esclaves d'Amérique*, Paris, Borrani, 1853, petit in-18.
— Réédition, Paris, Borrani, 1853, in-8.

Wailly (L. de) et Texier (E.). — *La Cabane de l'Oncle Tom, ou les Noirs en Amérique*. Traduction revue et corrigée et accompagnée de notes, Livraisons 1 à 4. Paris, Perrotin, 1852, petit in-8.
— *La Cabane de l'Oncle Tom ou les Noirs en Amérique*, Livraisons 5 à 14. Paris, Perrotin, 1852, in-8 avec gravure.
— Réédition, Publication du journal *le Siècle*, Paris, 1853, in-4.
— Réédition, Paris, Perrotin, 1853, in-8.
— Réédition, Paris, Perrotin, 1853, in-4.
— Réédition, Paris, Delahays, 4, rue Voltaire, 1856, in-8.

IV. — Editions de « la Case de l'Oncle Tom » destinées à la jeunesse

Anon. — *Un coup d'œil dans la Case de l'Oncle Tom*, extrait de l'ouvrage de Mme Stowe. Société des livres religieux de Toulouse, Toulouse, lib. protestante, 1869, in-12.

- Réédition, Paris, lib. protestantes, 1876, in-12.
- Réédition, Paris, lib. protestantes, 1881, in-12.
- Réédition, Toulouse, 7, rue Romiguières, 1889, in-18.
- Réédition, Toulouse, 7, rue Romiguières, 1906, in-16.
- Anon.** — *La Case de l'Oncle Tom*, édition abrégée et illustrée, Bibliothèque des écoles et des familles, Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 avec gravures.
- Réédition, Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 avec 18 gravures.
- Réimpression, 1889, gr. in-8.
- Réimpression, 1893, gr. in-8.
- Réimpression, 1896, gr. in-8.
- Réimpression, 1899, gr. in-8.
- Réimpression, 1901, gr. in-8.
- Réimpression, 1904, gr. in-8.
- Réédition, Paris, Hachette, 1907, gr. in-8.
- Réimpression, 1911, gr. in-8.
- Réimpression, 1914, gr. in-8.
- Anon.** — *La Case de l'Oncle Tom*, Paris, libr. Lecène-Oudin 1887, in-18 avec gravures.
- Réimpression, 1888, in-18.
- Réimpression, 1888, in-18.
- Réimpression, 1889, in-18.
- Réimpression, 1889, in-18.
- Anon.** — *La Case de l'Oncle Tom*. Traduction nouvelle à l'usage de la jeunesse, Limoges, Ardant, 1892, gr. in-8, avec 12 gravures.
- Réimpression, 1895, gr. in-8.
- Du Chatenet (E.).** — *La Case de l'Oncle Tom*, ou *Scènes de l'esclavage*, Limoges, Ardant, 1876, in-8.
- Réimpression, 1878, in-8.
- Réimpression, 1879, in-8.
- Réimpression, 1879, in-8.
- Réimpression, 1880, in-8.
- Réimpression, 1882, in-8.
- Réédition, Limoges, Ardant, 1884, in-12.
- Réédition, Limoges, Ardant, 1889, in-8.

Hourticq (Mme Louis). — *La Case de l'Oncle Tom*, Vincennes, les Arts graphiques, 8, rue Diderot, 1912, in-8 avec gravures en noir et en couleur.

Ratier (Victor). — *La Case de l'Oncle Tom*, édition revue et annotée par l'abbé Paul Jouhanneau, Limoges et à Paris, Ardant, 1853, in-8.

— Réédition, Limoges et à Paris, Ardant, 1857, in-12 et gravures.

Viollet (Alphonse). — *La Case de l'Oncle Tom*, racontée aux enfants par Mme Arabella Palmer, Paris, Bédellet, 1853, petit in-8.

V. — Pièces de théâtre tirées du roman

Beauplan (Arthur de). — *Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom*, comédie en 2 actes, Paris, M. Lévy frères, 1853, in-18.

Dumanoir et Dennery. — *La Case de l'Oncle Tom*, drame en 8 actes, Paris, M. Lévy frères, 1853, in-18.

Texier et Wailly (de). — *L'Oncle Tom*, drame en 5 actes et 9 tableaux, Paris, M. Lévy frères, 1853, in-18.

VI. — Autres ouvrages de Mme Beecher Stowe traduits en français

Anon. — *Dred. Histoire du grand marais maudit*, Paris, 5, rue du Pont de Lodi, 1857, 2 vol., in-18.

— Réimpression, Paris, 1858, 2 vol., in-18.

— *A propos d'un tapis, ou la science du foyer domestique*, Neuchâtel, Cherbuliez, 1869, in-12.

— *Pussy Willow ou Fleur des champs et Fleur de serre*. Histoire pour les jeunes filles, traduit librement de l'anglais, Neuchâtel, Cherbuliez, 1870, in-12.

— *Les soucis de la vie, discipline pour le ciel*, Paris, 2, rue Tronchet, 1855, in-12.

— *Les Vicissitudes de la vie, envisagées comme préparation pour le ciel*, Valence, Cheneviev et Chavet, 1858, in-32.

- Cucheval-Clarigny.** — *La Perle de l'Ile d'Orr*, Paris, Dentu 1861, in-18.
- Duval (Fanny).** — *Les petits renards ou les petites fautes qui troublent le bonheur domestique*, Neuchâtel, Cherbuliez, 1872, in-12.
- Forcade (Eugène).** — *Souvenirs Heureux. Voyage en Angleterre, en France et en Suisse*, Paris, Lévy, 1^{re} et 2^e séries, 1857, 2 vol. in-18.
- *Souvenirs Heureux*, 3^e série, Paris, Lévy, 1857, 1 vol. in-18.
- Réédition, 1^{re} série, Paris, Lévy, 1861, gr. in-18.
- Janin (Mlle Hélène).** — *Coups d'épingle, ou Tyrannie domestique*, Sandoz et Fischbacher, 1874, in-12.
- *Ma femme et moi, histoire de Henri Henderson*, Lausanne, H. Mignot, 1872, in-12.
- Joanne (Adolphe) et Old Nick.** — *La Clef de la Case de l'Oncle Tom*, contenant les faits et les documents originaux sur lesquels le roman est fondé. Paris, Bureau du Magasin pittoresque, 1853, in-8 de 25 feuilles.
- La Bédollière.** — *Fleurs de mai, nouvelles américaines*, 9^e série du Panthéon populaire, Paris, 1854, in-4.
- Réédition, Bibliothèque morale, Limoges, Barba, 1883, in-8.
- *Augusta Howard, nouvelle américaine*, Bibliothèque morale, Limoges, Barba, 1883, in-12.
- Réédition, Limoges, Ardant, 1884, in-12 et vignette.
- Réimpression, 1885, in-12.
- Réimpression, 1888, in-12.
- Réimpression, 1890, in-12.
- *Le Cousin William, nouvelle américaine*, Bibliothèque morale, Limoges, Barba, 1883, in-12.
- *La Couturière, nouvelle américaine*, Bibliothèque morale, Limoges, Barba, 1883, in-12.
- *Fleurs des bois, nouvelles américaines*, Bibliothèque morale, Limoges, Barba, 1883, in-12.
- *Les Fleurs sous la neige, nouvelles américaines*, Bibliothèque morale, Limoges, Barbou, 1883, in-8.

- *Marion Jones, nouvelle américaine*, Bibliothèque morale, Limoges, Barbou, 1883, in-12.
- Réédition, Limoges, Ardant, 1884, in-12.
- Réimpression, 1886, in-12.
- Réimpression, 1890, in-12.
- *Le Père Tim et sa fille Grace, nouvelle américaine*, Bibliothèque morale, Limoges, Barbou, 1883, in-12.
- Réédition, Limoges, Ardant, 1884, in-12.
- Réimpression, 1885, in-12.
- *Le petit Edouard, nouvelle américaine*, Limoges, Ardant, 1886, in-32 avec vignette.
- *La Rose thé, nouvelle américaine*, Bibliothèque morale, Limoges, Barbou, 1883, in-12.
- Réédition, Limoges, Ardant, 1884, in-12 avec vignette.
- Réimpression, 1887, in-12.
- Réimpression, 1890, in-12.
- Espine (H. de l').** — *La Fiancée du ministre*, Bibliothèque des meilleurs romans étrangers, Paris, Hachette, 1860, in-18.
- Réédition, Paris, Hachette, 1864, in-8.
- Réimpression, 1865, in-18.
- Réimpression, 1867, in-18.
- Réimpression, 1869, in-18.
- Réimpression, 1870, in-18.
- Réimpression, 1874, in-18.
- Réimpression, 1880, in-18.
- Réimpression, 1880, in-18.
- Réimpression, 1885, in-18.
- Réédition, Paris, Hachette, 1902, in-16.
- Réimpression, 1905, in-16.
- Réimpression, 1909, in-16.
- Réimpression, 1914, in-16.
- Monneron (F. M.).** — *Ma Femme et moi, histoire de Henri Henderson*, 2^e partie, Lausanne, H. Mignot, 1875, in-12.
- *La Tyrannie rose et blanche*. Ouvrage dédié aux hommes à marier. Lausanne, H. Mignot, 1874, in-12.
- *Ma Femme et moi*, 3^e partie, Lausanne, H. Mignot, 1878, in-12.

Nos (Mme Sophie des). — *La Fleur de Mai*, contes et esquisses, Paris, Desloges, 1853, in-4.

Viолlet (Alphonse). — *Nouvelles américaines*, Paris, Charpentier, 1853, in-18.

II

I. — Articles et commentaires sur l'œuvre de Mme Beecher Stowe

- Anon.** — L'auteur de l'Oncle Tom (*Revue Britannique*, juillet 1854).
- Mrs Beecher Stowe et Lady Byron (*Revue Britannique*, Correspondance de Londres, janvier 1870).
- Mme Beecher Stowe. Dred, histoire du grand marais maudit (*Bibliothèque Universelle*, mai-août 1857, t. 35)
- Biographie de Miss Catherine Beecher Stowe, auteur de *Uncle Tom's Cabin* (*Gazette de France*, 24 décembre 1852).
- Bulletin bibliographique (*l'Athenaeum français*, 30 avril 1853).
- Causeries de la semaine (*l'Athenaeum français*, 6 novembre 1852).
- Causeries de la semaine (*l'Athenaeum français*, 1^{er} janvier 1853).
- Causeries de la semaine (*l'Athenaeum français*, 20 janvier 1853).
- Causeries de la semaine (*l'Athenaeum français*, 22 janvier 1853).
- Cours de Philarète Chasles au Collège de France (*l'Athenaeum français*, 16 avril 1853).
- Dred ou les marais maudits (le *Constitutionnel* du 1^{er} octobre 1856).
- Encore l'Oncle Tom. L'auteur et sa famille (*Revue Britannique*, novembre 1852).
- Etudes biographiques, littéraires, artistiques et critiques (*l'Athenaeum français*, 11 juin 1853).

- Notice sur les « Souvenirs Heureux » de Mme Stowe (*Revue des Deux-Mondes*, Chronique de la quinzaine, 1^{er} octobre 1857).
- Notes upon Uncle Tom's Cabin by the reverend Stearns (*l'Athenaeum français*, 11 février 1854).
- Nouvelles des Sciences, Littérature, Beaux-Arts, etc. (*Revue Britannique*, avril 1853).
- Nouvelles américaines par Mistress Beecher Stowe (*Bibliothèque Universelle*, t. 22, 1853).
- Oncle Tomitudes (*Revue Britannique*, mars 1853).
- Plaidoyer de Mrs Beecher Stowe en faveur des esclaves; l'oncle Tom (*Revue Britannique*, mai 1853).
- Revue critique des ouvrages récents (*l'Athenaeum français*, 18 juin 1853).
- Uncle Tom's Cabin (sa fortune en librairie) (*Times Literary supplement*, 8 juillet 1926).
- La véritable histoire de lady Byron révélée par Mrs Beecher Stowe (*Revue Britannique*, septembre 1869).
- Barot (Odysse)**. — Dred. Episodes des marais maudits (la *Presse* du 30 septembre, du 14, 16, 18, 28, 29, 30 octobre 1856).
- Bentzon (Th.)**. — Un roman américain. Ma Femme et moi de Mistress Harriet Beecher Stowe (la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1872).
- Littérature américaine. Les Feuilles de Palmier de Mme Beecher Stowe (la *Revue des Deux-Mondes*, 5 avril 1878).
- Berry (Ed)**. — Dred, par Mme Harriet Beecher Stowe (le *Constitutionnel* du 1^{er} octobre 1856).
- Brisset (J.)**. — Revue dramatique (*Gazette de France*, 24 janvier 1853).
- Bureau (H.)**. — Théâtre de la Gaité (*Revue et Gazette des Théâtres* du 23 janvier 1853).
- Calonne (Alphonse de)**. — La Case de l'Oncle Tom (*Revue Contemporaine*, janvier 1853).
- Chasles (Philarète)**. — Les nègres en Amérique (*Revue Contemporaine*, 30 novembre 1852).

Cherbuliez (Joël). — De la littérature populaire (*Bibliothèque Universelle*, janvier 1854).

— Coup d'œil sur la situation littéraire actuelle (*Bibliothèque Universelle*, janvier 1857).

Cucheval-Clarigny. — Dred (*Moniteur Universel*, 4 novembre 1856).

— Un roman d'amour puritain. The Minister's Wooing de Mme Beecher Stowe (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1859).

— Une Famille Américaine. La Perle de l'Île d'Orr, de mistress Harriet Beecher Stowe (*Revue des Deux-Mondes*, décembre 1861).

— Une Famille puritaine, roman américain de Mme Beecher Stowe (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1862).

« **Cyrano** ». — Le monde et le théâtre. Critique familière du mois (*Revue de Paris*, décembre 1852).

Darthenay. — La Case de l'Oncle Tom à l'Ambigu (*Foyer Dramatique*, 20 janvier 1853).

— L'Oncle Tom à la Gaité (*Foyer Dramatique*, 7 février 1853).

— Eliza ou un chapitre de l'Oncle Tom (*Foyer dramatique*, 23 février 1853).

Delord (Taxile). — L'Oncle Tom (la *Caricature*, 28 janvier 1853).

— L'Oncle Tom (*Argus des Théâtres*, 29 janvier 1853).

— Elisa ou un Chapitre de l'Oncle Tom (*Argus des Théâtres*, 24 février 1853).

Depping (Guillaume). — Les comédies sur le roman à la mode (*Moniteur des Théâtres*, 24 novembre 1852).

Desor. — De l'esclavage aux Etats-Unis à l'occasion de la Case de l'Oncle Tom (*Revue Suisse*, 1^{er} janvier 1853).

Dumay (Michel). — L'Oncle Tom (*Foyer Dramatique*, 25 janvier 1853).

Enault (Louis). — Revue étrangère. Littérature américaine. La Case de l'Oncle Tom (*Chronique de France*, 16 janvier 1853).

— Revue étrangère. Littérature américaine. La Case de l'Oncle Tom (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

- Quinzaine littéraire. Nouvelles américaines (le *Constitutionnel*, 26 mars 1853).
- Flaubert (Gustave)**. — *Correspondance*, t. II, 1850-1854, Paris, Charpentier, in-12.
- Fournier (Ed.)**. — Eliza ou un Chapitre de l'Oncle Tom (*Théâtre*, 23 février 1853).
- Gautier (Théophile)**. — La Case de l'Oncle Tom au théâtre (*Presse*, 24 janvier 1853).
- Eliza ou un Chapitre de l'Oncle Tom (*Presse*, 7 mars 1853).
- Halévy (Daniel)**. — Harriet Beecher Stowe (*Revue de Paris* 1^{er} mars 1898).
- Heine (Henri)**. — Aveux d'un poète (*Revue des Deux-Mondes*, septembre 1854).
- Hillebrand (K.)**. — Lord Byron et les révélations de Mme Stowe (*Journal des Débats*, 21 novembre 1869).
- Holff (Cornélius)**. — L'Oncle Tom (*Eclair*, décembre 1852).
- Huart (Louis)**. — La Case de l'Oncle Tom, drame (*Argus des Théâtres*, 22 janvier 1853).
- Toujours le père Tom. Les fausses Harriet Stowe (*Argus des Théâtres*, 7 février 1853).
- La Clé de la Case de l'Oncle Tom (*Argus des Théâtres*, avril 1853).
- Janin (Jules)**. — La Case de l'Oncle Tom au théâtre (*Journal des Débats*, 24 janvier 1853).
- Histoire littéraire de l'année 1853 (*Almanach de la littérature*, Paris, 1854, in-8).
- Jourdain (Louis)**. — Critique littéraire (*Revue de Paris*, janvier 1853).
- Labourieu (Th.)**. — L'Oncle Tom, drame (le *Théâtre*, 26 janvier 1853).
- Lair (A.)**. — La Case de l'Oncle Tom, drame (*Courrier des Spectacles*, 15 janvier 1853).
- Lemoine (John)**. — Uncle Tom's Cabin (*Journal des Débats*, 20 octobre 1852).
- Uncle Tom's Cabin (*Journal des Débats*, 12 novembre 1852).

- De la question de l'esclavage aux Etats-Unis, à propos d'Uncle Tom's Cabin (*Journal des Débats*, 4 décembre 1852.)
- Le Roman de la vie des noirs en Amérique (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1856).
- Le Roy (Albert)**. — D'une littérature nationale aux Etats-Unis (*Revue de Paris*, janvier 1854).
- Lireux (Auguste)**. — Revue dramatique (le *Constitutionnel*, 24 janvier 1853).
- Louet (Ernest)**. — La Case de l'Oncle Tom, drame (le *Théâtre*, 22 janvier 1853).
- Maynard (Hipp.)**. Le Père Tom (le *Divan*, 2 janvier 1853).
— Lugete Veneres (le *Divan*, 30 janvier 1853).
- Maxime (Th.)**. — Chronique Théâtrale (le *Causeur*, janvier 1853).
— Chronique Théâtrale (le *Causeur*, 1^{er} février 1853).
— Chronique Théâtrale (le *Causeur*, 1^{er} mars 1853).
- Mazade (Ch. de)**. — Chronique de la Quinzaine (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1853).
- Mézières (A.)**. — Les confidences de Mistress Beecher Stowe (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1873).
- Michel (Paul)**. — Théâtres de Paris (le *Nouveau Journal des Théâtres*, 3 février 1853).
- Monselet (Charles)**. — Le roman à l'Américaine (l'*Artiste*, 15 décembre 1852).
- Montégut (Emile)**. — Le roman abolitionniste en Amérique (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1852).
- Mouriez (Paul)**. — Semaine dramatique (*Album de la semaine*, 29 janvier 1853).
- Muret (Maurice)**. — La Vie de Mme Beecher Stowe (*Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, t. II, avril 1896).
- Olivier**. — L'Oncle Tom à Paris. Caractère de ce livre. Principaux personnages (*Revue Suisse*, 15 décembre 1852).
- H. A. P.** — Unele Tom's Cabin (*Bibliothèque Universelle*, décembre 1852).
- Revigo (René de)**. — Critique dramatique (*Chronique de France*, 1^{er} février 1853).

— Critique dramatique (*Chronique de France*, 1^{er} mars 1853).

Saint-Agnan-Choler. — Théâtre de l'Ambigu (*Revue et Gazette des Théâtres*, 20 janvier 1853).

Sand (George). — Henriette Beecher Stowe (*Presse*, 20 décembre 1852).

Sault (C. de). — Dred par Mme Stowe (*Revue de Paris*, 15 janvier 1857).

Schaeffer (Adolphe). — L'Oncle Tom, drame (*Le Nouveau Journal des Théâtres*, 27 janvier 1873).

— Eliza ou un Chapitre de l'Oncle Tom (*Nouveau Journal des Théâtres*, 24 février 1853).

Scholl (Aurélien). — La Case de l'Oncle Tom, drame (*l'Eclair*, janvier 1853).

Second (Abéreg). — L'Oncletomanie (la *Comédie*, 11 février 1853).

Thierry (Ed). — Chronique Théâtrale (*Assemblée Nationale*, 24 janvier 1853).

Vinet. — L'Oncle Tom (*l'Eclair*, janvier 1853).

Wyzewa (F. de). — La Vocation de Mme Beecher Stowe (la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1898).

II. — Ouvrages sur l'œuvre de Mme Beecher Stowe

Fabri (M. A.). — *Mme Beecher Stowe. Portraits de femmes*, t. VIII, Paris, Fischbacher, 1897, in-16.

Fields (Annie). — *Life and Letters of Harriet Beecher Stowe*, London, Sampson Low, 1897.

Jouin (Henry). — *Mistress Beecher Stowe et David d'Angers*, Paris, Bureau de l'Artiste, 1890, in-8.

Stowe (Charles-Edward). — *Life of Harriet Beecher Stowe*, London, S. Low, 1889, in-8.

III

I. — Articles relatifs à l'esclavage

- Anon.** — Les abolitionnistes aux Etats-Unis (*Revue Britannique*, janvier 1839).
- Affranchissement et colonisation des esclaves aux Etats-Unis (*Revue Britannique*, juillet 1826).
 - Le Capitaine Firmin de Michiels (*Revue Britannique*, juin 1853).
 - Le Capitaine Firmin ou la vie des nègres en Afrique par Alfred Michiels (*Bibliothèque Universelle*, tome 23, 1853).
 - Le Capitaine Canot ou vingt années de la vie d'un négrier (*Bibliothèque Universelle*, t. 29, 1855).
 - Charleston, son marché d'esclaves, ses hospices, ses prisons (*Revue Britannique*, octobre 1830).
 - Une chasse aux Hommes (*Revue Britannique*, septembre 1847).
 - Cinquante jours au bord d'un négrier (*Revue Britannique*, avril 1844).
 - Colonisation des noirs libres des Etats-Unis (*Revue Britannique*, mai 1832).
 - Episodes de l'histoire de l'esclavage américain. Un conspirateur noir en 1822, Denmark Vesey (*Revue Britannique*, octobre 1861).
 - Episodes de l'histoire de l'esclavage américain. Révolte de Nat Turner (*Revue Britannique*, novembre 1861).
 - L'esclavage, son origine et ses résultats chez les peuples anciens et modernes (*Revue Britannique*, décembre 1835).
 - L'esclavage aux Etats-Unis, son état actuel, son avenir probable, voies et moyens pour en alléger les maux et en amener l'abolition (*Revue Britannique*, janvier 1853).
 - De l'esclavage, par W. E. Channing (*Bibliothèque Universelle*, t. 30, 1855).

- L'esclave blanc, de Hildreth (*Bibliothèque Universelle*, t. 22, 1853).
- Esclaves aux Etats-Unis (*Revue Britannique*, juillet 1844).
- Hawthorne et ses voyages dans la colonie de Libéria (*Revue Britannique*, décembre 1845; mars 1860; février 1872).
- Intelligence des esclaves nègres (*Revue Britannique*, janvier 1839).
Kryeton le négrier, nécrologie (*Revue Britannique*, juin 1853).
- Un meeting féminin contre l'esclavage (*Revue Britannique*, décembre 1852).
- Une nièce de l'Oncle Tom ou l'Afrique blanche (*Revue Britannique*, janvier 1853; février 1853; mars 1853; avril 1853).
- Noir et blanc ou le nègre fugitif (*Revue Britannique*, septembre 1856).
- Outre-Mer, par Louis de Maynard de Queilhac (*Journal des Débats*, 8 août 1835).
- Production du sucre sans le concours des esclaves (*Revue Britannique*, juillet 1833).
- Scènes de l'Amérique de Miss Martineau (*Revue Britannique*, mars 1838).
- Alaux (Gustave de)**. — Les Mœurs et la Littérature nègres (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1852).
- Boysse (Ernest)**. — Le Roman contemporain en Angleterre.
Le Roman anti-esclavagiste (*Revue Contemporaine*, 15 février 1865).
- Childe (Mistress)**. — Charité la Nègresse, scènes de la vie américaine (*Revue Britannique*, janvier 1848).
- Corcelle (F. de)**. — De l'esclavage aux Etats-Unis (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1836).
- Cucheval-Clarigny**. — Les Partis de l'Union en 1850, la crise actuelle entre les Etats du Sud et les Etats du Nord (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1850).
- La nouvelle élection présidentielle et les Partis aux

- Etats-Unis (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1869).
- Delessert (Edouard)**. — Aunt Phillis's Cabin or Southern Life as it is (*Athenaeum français*, 18 décembre 1852).
- Hugo (Victor)**. — Un mot sur John Brown (*Presse* du 8 décembre 1859).
- Jouffroy (Th.)**. — Mœurs des Américains. Domestic manners of the Americans by mistress Trollope (*Revue des Deux-Mondes*, juin 1832).
- Lamache (Pierre)**. — De l'esclavage dans les colonies françaises (*Correspondant*, 15 mai 1843).
- Leconte (Casimir)**. — Les noirs libres et les noirs esclaves aux Antilles, aux Etats-Unis et à Libéria, la République noire (*Revue des Deux-Mondes*, juillet 1852).
- Lesquereux (Léo)**. — Lettres écrites d'Amérique (*Revue Suisse*, octobre 1852).
- Montégut (Emile)**. — Scènes de la vie et de la littérature américaine, le Capitaine Négrier (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1855).
- La Question de l'esclavage et la vie des esclaves aux Etats-Unis (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1856).
- Planche (Gustave)**. — Toussaint Louverture, drame de M. de Lamartine (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1850).
- Reclus (Elisée)**. — De l'esclavage aux Etats-Unis. Le Code noir et les esclaves (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1860).
- Les livres sur la crise américaine (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1862).
- Sainte-Beuve**. — De la démocratie en Amérique d'Alexis de Tocqueville (*Le Temps*, 7 avril 1835).
- Salvandy**. — De la démocratie aux Etats-Unis, par Alexis de Tocqueville (*Journal des Débats*, 2 mai 1835).
- Schœlcher (Victor)**. — Loi du 18 septembre 1850 sur les esclaves fugitifs aux Etats-Unis (*Liberté de Penser*, t. VIII, pp. 774-204).
- L'esclavage aux Etats-Unis et la loi sur les esclaves fugitifs (*Liberté de Penser*, t. VIII, pp. 773-793).

- Sismondi (J. C. L. de).** — L'Amérique (*Revue Encyclopédie*, janvier 1827).
- Soupié (Philibert).** — La littérature abolitionniste aux Etats-Unis (*Revue Contemporaine*, 15 mai 1863).
- Toussenel (T.).** — Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis, par Gustave de Beaumont (*Temps*, 21 mars 1835).

II. — Ouvrages relatifs à l'esclavage

- Apon.** — *Appel en faveur des esclaves aux Etats-Unis*. Paris. impr. de C. Meyrueis et C^{ie}, 1855, in-8 pièce.
- *Lettre à Napoléon III sur l'esclavage aux Etats-Unis*, Paris, Dentu, 1862, gr. in-8.
- *Quelques lignes de reconnaissance à M. Victor Hugo pour son article « Un mot sur John Brown »*, Paris, impr. de Moquet, 1859, in-8 pièce.
- Ampère (J. J.).** — *Promenade en Amérique, Etats-Unis, Cuba, Mexique*, Paris, Lévy, 1855, 2 vol. in-8.
- Beaumont (Gustave de).** — *Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis*, Paris, C. Gosselin, 1835, 2 vol. in-8.
- Bourdon (Mathilde Lippens).** — *L'Apôtre des nègres ou Vie de B. Pierre Claver*, Lille, L. Lefort, 1859, in-32.
- Bourgeois et Masson.** — *Atar Gull*, mélodrame imité du roman d'Eugène Sue, Paris, Marchant, 1832, in-8.
- Bourgeois et Dumanoir.** — *Le Docteur noir*, drame en 7 actes, Paris, M. Lévy, 1846, in-18.
- Brantz-Mayer.** — *Le Capitaine Canot*, Paris, Amyot, 1854, 2 vol. in-18.
- Bremer (Frederika).** — *La Vie de famille dans le Nouveau Monde*, Paris, 1854, 3 vol. in-18.
- Carlier (Auguste).** — *De l'esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*, Paris, Lévy, 1862, in-8.
- Cashin (Mme A.).** — *Amour et liberté. Abolition de l'esclavage*, Paris, Galignanus, 1847, in-12.
- Chambers (William).** — *American slavery and colour*, London, 1857, in-8.

- Channing (William Ellery).** — *De l'esclavage*, Paris, Lacroix-Comon, 1855, in-12.
- Chevalier (Henri-Emile).** — *Le Nord et le Sud. L'Espion noir, épisode de la guerre civile*, Paris, E. Dentu, 1863, in-18.
- Cochin (Augustin).** — *L'Abolition de l'esclavage*, Paris, J. Lecoffre, 1861, 2 vol. in-8.
- Comettant (Oscar).** — *Le Nouveau Monde, scènes de la vie américaine*, Paris, Pagnerre, 1863, in-18.
- Cooper (Anna J.).** — *L'attitude de la France à l'égard de l'esclavage pendant la Révolution*, thèse, impr. de la Cour d'appel, Maritieux, Paris, 1925, in-8.
- Desnoyers et Alboize.** — *La Traite des noirs*, drame en 5 actes, Paris, Marchant, 1835, gr. in-8.
- Drohojowska (Mme la Comtesse).** — *L'Esclave*, Paris, P. Lethielleux, 1862, in-18.
- Dumas (Alexandre).** — *Georges*, Paris, M. Lévy, 1843, in-18.
- Duras (Mme de).** — *Ourika*, Paris, Ladvocat, 1824, in-12.
- Etienne (Servais).** — *Les sources de Bug-Jargal*, Liège, impr. de H. Vaillant-Carmanne, 1923, in-8.
- Eyma (Louis-Xavier).** — *Les Peaux Noirs*, Paris, M. Lévy, 1857, in-18.
— *La chasse à esclaves*. Paris, P. Brunet, 1866, in-18.
- Félice (G. de).** — *Appel en faveur des noirs émancipés dans les Etats-Unis*. Paris, C. Méyrueus, 1865, in-8°.
- Féval (Paul).** — *Le mendiant noir*. Paris, G. Roux et Cassanet, 1847, 3 vol. in-8°.
- Gasparin (Agénor de).** — *Les Etats-Unis en 1861. Un grand peuple qui se révèle*, Paris, Lévy, 1861, in-8°.
- Gibstone.** — *L'Esclavage aux Etats-Unis. Dean le quarteron*, Paris, Dentu, 1863, in-18.
- Giraud (Octave).** — *L'abolition de l'esclavage. Réflexions sur le livre de M. Cochin*. Paris, A. Aubry, 1861, in-12.
— *Les Etats confédérés d'Amérique visités en 1863*. Paris, 1864, in-8°.
- Grahame (James).** — *Who is to blame or cursory review of American apology for American accession to negro slavery*. London, 1842, in-8°.

- Grégoire** (l'abbé **Henri**). — *De la littérature des nègres*. Paris, Maradan, 1808, in-8°.
- *De la traite et de l'esclavage des noirs et des blancs*. Paris, A. Egron, 1815, in-8°.
- *Des peines infamantes à infliger aux négriers*. Paris, Beaudouin frères, 1822, in-8°.
- *De la noblesse de la peau*. Paris, Baudouin frères, 1826, in-8°.
- Hildreth**. — *L'Esclave blanc*, nouvelle peinture de l'esclavage en Amérique. Paris, Guillaumin, 1833, in-18.
- Hamilton** (le colonel). — *Les hommes et les mœurs aux États-Unis d'Amérique*. Paris, H. Fournier, 1834, 2 vol. in-8°.
- Hugo** (**Victor**). — *Bug-Jargal*. Paris, C. Josselin, 1829, 3^e édition, 3 vol. in-16.
- Jameson** (**Russel Parsons**). — *Montesquieu et l'esclavage. Etude sur l'origine de l'opinion anti-esclavagiste en France au XVIII^e siècle*. Thèse Paris, Hachette, 1911, in-8°.
- Jouve** (**Eugène**). — *Voyage en Amérique*. Lyon, impr. de Vve Mougin-Rusand, 1853-1855, 2 vol. in-8°.
- Kirke** (**Edmond**). — *Les Noirs et les petits blancs dans les États du Sud de l'Amérique*. Paris, Charpentier, 1863, in-18.
- Langdon** (**Mary**). — *Ida May ou encore une triste face de l'esclavage aux États-Unis*. Paris, Leidecker, 1855, 2 vol. in-18.
- Lamartine** (**A. de**). — *Toussaint-Louverture*. Paris, M. Lévy, 1850, in-8°.
- Martineau** (**Miss**). — *De la société américaine*. Paris, Charpentier, 1838, 2 vol. in-8°.
- Menod** (**Guillaume**). — *L'Emancipation des esclaves des États-Unis d'Amérique*, discours prononcé le 28 mai 1865. Paris, Ch. Meyrueis, in-8°.
- Mérimée** (**Prosper**). — *Tamango*. Paris, A. Lemerre, 1921, in-32.
- Michiels** (**Alfred**). — *Le Capitaine Firmin ou la Vie des nègres en Afrique*. Paris Garnier, 1853, in-12.
- Oliffe** (**Charles**). — *Dix-huit mois dans le Nouveau Monde*. (1850-1851). Paris, Amyot, 1852, in-8°.

- Poussielgue** . — *Homme ou singe, ou la question de l'esclavage aux Etas-Unis*. Paris, E. Dentu, gr. in-8°, pièce.
- Queilhe (Louis de Maynard de)**. — *Outre-mer*. Paris, Renduel, 1835, 2 vol. in-18.
- Queneuil (Henry)**. — *De la traite des noirs et de l'esclavage, la conférence de Bruxelles et ses résultats*. Thèse, Paris Larose et Tenin, 1907, in-8°.
- Renaud (Alexandre)**. — *Au Congrès et au peuple des Etats-Unis*. Paris, impr. de Duverger, 1847, in-8°, pièce.
- Schoelcher (Victor)**. — *Les colonies françaises Abolition immédiate*, Paris, Pagnerre, 1852, in-8°.
- Scribe (Eugène)**. — *Le Code noir*, opéra comique en 3 actes. Paris, Beck, 1842, gr. in-8°.
- Sue (Eugène)**. — *Atar-Gull*. Paris, 1831, 3^e éd. in-18.
- Thérou (l'abbé)**. — *Le christianisme et l'esclavage*. Paris, Langlois et Leclerq, 1841, in-8°.
- Tocqueville (Alexis de)**. — *De la démocratie en Amérique*. Paris, Lévy frères, 1864-66, 3 vol., in-8°.
- Trollope (Mistress)**. — *Mœurs domestiques des Américains*. Paris, Gosselin, 1833, 2 vol. in-8°.
- Vail (Eugène A.)**. — *Réponse à quelques imputations contre les Etats-Unis*. Paris, Delaunay, 1837, in-8°, pièce.
- Varin et Labiche**. — *Traversin et Couverture*, parodie de Toussaint-Louverture. Paris, impr. d'Arbieu, 1850, in-18.

III. — Récits de l'esclavage destinés à la jeunesse

- Ast (Mme Nelly de)**. — *Emile ou le jeune esclave algérien*. Limoges, Barbou, 1867, in-12.
- Aveline (Alfred)**. — *L'esclave de la Jamaïque*. Paris, 1864, in-8°.
- Denancé (L. V.)**. — *Makandal ou le noir marron*. Limoges, Ardant, 1865, in-12.
- *Les deux chasseurs noirs dans les forêts de l'Amérique*. Limoges, Ardant, 1865, in-12.

- *Les esclaves affranchis ou le retour en Afrique*. Limoges, Ardant, 1865, in-12.
- Driou (Alfred)**. — *Les Drames de l'esclavage*. Limoges, Barbou, 1853, in-8°.
- Emery (Louis)**. — *Les nègres de la Louisiane*. Lille, 1864, gr. in-12.
- Gaume (Mgr)**. — *Suéma ou la Petite esclave enterrée vivante*. Paris, 1870, in-18.
- Gérard (F. C.)**. — *Oncle et neveu, suivi du bon nègre*, traduit de l'allemand. Rouen, Mégard, 1853, in-18.
- *Le planteur de la Guyane ou Dévouement des nègres chrétiens*. Traduit de l'allemand. Rouen, Mégard, 1866, in-16.
- *Le vieux noir et le jeune blanc*. Traduit de l'allemand, Rouen, Mégard, s. d., in-16.
- Grandsard (Mme Antoinette)**. — *Bianca l'esclave ou l'affranchissement de l'âme par la foi*. Tours, Mame et fils, 1866, in-18.
- Horn**. — *Le nègre du Congo*. Traduit de l'allemand. Berne, chez Maltey, 1855, in-18.
- Marguerit (H.)**. — *La jeune émigrante, scènes de la vie des colons*. Paris, 1868, in-8°.
- Mayne-Reid (le capitaine)**. — *La Quarteronne*, traduit de l'anglais par Louis Stenio. Paris, Hachette, in-12, 1858.
- Nalim**. — *L'Esclave blonde*. Paris. Maison de la bonne presse. s. d. gr. in-8°.
- Rostaing (Jules)**. — *Voyage dans les deux Amériques ou Les neveux de l'Oncle Tom*. Paris, 1854, in-8°.
- Séguin (A.)**. — *Robinson noir*. Paris, 1877, in-8°.

IV. BIBLIOGRAPHIE GENERALE

1. — Articles

- Andler (Ch.)**. — *La chaire de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France*. (*Revue de la Littérature comparée*, avril-juin 1927).

- Audebrand (Philibert).** — *Philarète Chasles* (La Nouvelle Revue, 15 avril 1884).
- Belotéry (D.).** — *La littérature enfantine*. (Revue pédagogique, t. XLV, n° 8; 1904).
- Brunetière (F.).** — *La littérature européenne au XIX^e siècle*. (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} décembre 1899).
- Bury (Blaze de).** — *Les grands courants de la littérature française au XIX^e siècle* (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} novembre 1873).
- Cestre (Charles).** — *American literature through French eyes* (Yale Review, octobre 1920).
- Chantavoine (H.).** — *La querelle des romanciers et des moralistes*. (Correspondant, t. 186, 1897).
- Charles (Philarète).** — *De la littérature en Amérique* (Revue des Deux-Mondes, 15 août 1835).
- *De la littérature en Amérique* (Revue des Deux-Mondes, 15 avril 1841).
- *Les Américains en Europe et les Européens aux Etats-Unis*. (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} février 1843).
- *Des tendances littéraires en Amérique et en Angleterre*. (Revue des Deux-Mondes, 15 août 1844).
- *De la littérature pseudo-populaire en Amérique et en Angleterre*. (Revue des Deux-Mondes, 15 septembre 1847).
- Claveau.** — *Les Livres d'enfants*. (Revue contemporaine, 1^{er} février 1861).
- Combes (Justin-Emile).** — *Le Saint-Simonisme et son influence sur la littérature*. (Revue contemporaine, 15 juillet 1865).
- Delattre (F.).** — *La littérature enfantine en Angleterre*. (Revue Pédagogique, t. LI, n° 8, 1907).
- Dillon (P.).** — *De la littérature et des hommes de lettres aux Etats-Unis*. (Revue des Deux-Mondes, 15 septembre 1841).
- Hallays (André).** — *De l'influence des littératures étrangères*. (Revue de Paris, 15 février 1895).
- Hazard (Paul).** — *Comment lisent les enfants* (Revue des Deux-Mondes, 15 décembre 1927).
- *Chateaubriand et la littérature des Etats-Unis* (Revue de la littérature comparée, janvier-mars 1928).

- Larroumet (Gustave).** — *Bug-Jargal* (*Revue des Cours et Conférences*, tome X, p. 165-177).
- Le Breton (André).** — *La pitié sociale dans le roman* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1902).
- Limayrac (P.).** — *Le roman philanthrope et moraliste. Les mystères de Paris de M. Eugène Sue* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1844).
- *Du roman actuel et de nos romanciers* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1845).
- Montégut (Emile).** — *Un penseur et poète américain : Ralph Waldo Emerson* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1847).
- *Le Roman populaire et le rôle du romanesque en Amérique* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1856).
- *MM. Curtis, M. Hawthorne, Hall, Mme Frederika Bremer*, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1853).
- Pergamiri (M.).** — *L'Evolution du roman français au XIX^e siècle* (*Revue des Cours et Conférences*, mars 1897).
- Planche (Gustave).** — *Le roman en France à la fin de 1853* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1853).
- Sainte-Beuve.** — *Mme de Duras* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1834).
- Vallery-Radot (M.).** — *La Littérature des enfants* (*Revue bleue*, 21 décembre 1890).
- Vignols (L.).** — *Les sources de Tamango, de Mérimée et la littérature négrière à l'époque romantique* (*Mercure de France*, 15 décembre 1927).
- Wallon H.).** — *La mentalité primitive et celle de l'enfant* (*Revue philosophique*, juillet-août 1928).

II. — Ouvrages

- Anon.** — *Bibliographie des femmes célèbres*. Turin, 1892, in-8°.
- Adam (Ernest-Charles).** — *La philosophie en France* (Première partie du XIX^e siècle). Paris, F. Alcan, 1894, in-8°.
- Asse (Eugène).** — *Les petits romantiques*. Paris, Leclerc 1900, in-8°.

- Baldensperger (F.).** — *La littérature. Création. Succès. Durée.* Paris, Flammarion, 1919, in-16.
- Bamburger (Florence E.).** — *The effect of the physical make up of a book upon children's selection.* Baltimore, Johns Hopkins Press, 1922, in-8°.
- Barbey d'Aurevilly (J.).** — *Femmes et Moralistes.* A. Lemerre; 1906, in-8.
- *Littérature étrangère, tome XII,* Paris, A. Lemerre, 1890, in-8°.
- Bardoux (Agénor).** — *Etudes sociales et politiques. La Duchesse de Duras.* Paris, C. Lévy, 1898 in-8°.
- Baudelaire (Charles).** — *L'art romantique.* tome III des Œuvres complètes, Paris, M. Lévy, 1868-1870, in-8°.
- Bentzon (Th.).** — *Femmes d'Amérique.* Paris, Colin et Cie 1900, in-12.
- Betz (Louis).** — *La Littérature comparée,* Strasbourg, K. J. Trubner, 1900, in-8.
- Biré (Edmond).** — *Victor Hugo avant 1830,* Paris, J. Gervais, 1883, in-18.
- Blanc (Louis).** — *Histoire de la révolution de 1848,* Paris, Lacroix, 1870, 2 vol. in-18.
- Bourdon (Mathilde).** — *Quelques femmes auteurs du XIX^e siècle,* Lille, J. Lefort, 1867, in-18.
- Bouvier (Emile).** — *La Bataille réaliste 1844-1857,* Paris, Fontemoing, s. d. in-8.
- Brun (Charles).** — *Le roman social en France au XIX^e siècle,* Paris, Giard et Brière, 1910, in-8.
- Brunetière (F.).** — *Le roman naturaliste,* Paris, C. Lévy, 1882, in-12.
- Cassagne (A.).** — *La Théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes,* thèse, Paris, Hachette, 1906, in-8.
- Compayre (G.).** — *L'Evolution intellectuelle et morale de l'Enfant,* Paris, Hachette, 1893, in-8.
- Cousin (Victor).** — *Du Vrai, du Beau et du Bien,* Paris, Didier, 1853, in-18
- Delaigne (A.).** — *Un homme de lettres : Paul Féval,* Paris, Plon-Nourrit, 1890, in-18.

- Dolléans (Edouard)**. — *Le caractère religieux du socialisme*, Paris, L. Larose et L. Tenin, 1906, in-8.
- Ducamp (Maxime)**. — *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1882-1883, 2 vol. in-8.
- Eyma (Louis-Xavier)**. — *Les deux Amériques*, Paris, Girand, 1853, in-18.
- *La Vie dans le Nouveau Monde*, Paris, Poulet-Malassis, 1862, in-18.
- *La République américaine, ses institutions, ses hommes*, Paris, M. Lévy, 1861, 2 vol. in-8.
- Faguet (Emile)**. — *Etudes littéraires sur le XIX^e siècle*, Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-18.
- *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, Paris, Lecène et Oudin, 1891-1900, 3 vol. in-18.
- Fay (Bernard)**. — *L'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIII^e siècle*, thèse, Champion, 1924, in-8.
- Ferraz (Martin)**. — *Etude sur la philosophie en France au XIX^e siècle*, Paris, Didier, 1877, in-8.
- Fleury (Victor)**. — *Précis de la littérature étrangère*, Paris, Delagrave, 1916, in-16.
- Gautier (Théophile)**. — *Histoire de l'art dramatique en France depuis 25 ans*, Paris, Blanchard, 1858-1859, 6 vol. in-12.
- Gilbert (Eugène)**. — *Le roman en France pendant le XIX^e siècle*, Paris Plon-Nourrit, 1896, in-16.
- Ginisty (Paul)**. — *Le mélodrame*, Paris, L. Michaud, 1910, in-16.
- Giraud (Jean)**. — *L'Ecole romantique française, les Doctrines et les hommes*, Paris, A. Colin, 1927, in-16.
- Green (Thomas Hill)**. — *An estimate of the value and influence of works of fiction in modern times* Ann. Arbor. Michigan, G. Wahr. 1911, in-16.
- Isambert (Gaston)**. — *Les idées socialistes en France de 1815 à 1848*, Paris, F. Alcan, 1905, in-8.
- Janin (Jules)**. — *Histoire de la littérature dramatique 1853 1855*, Paris, M. Lévy, 1853-1858, 6 vol. in-18.

- Johannet (René).** — *L'Evolution du romantisme social au XIX^e siècle*, Reims, Action populaire, 1910, in-8.
- Killen (Alice M.).** — *Le roman terrifiant ou roman noir*, thèse Paris, Champion, 1924, in-8.
- Laborde-Milaa (A.).** — *Un essayiste : Emile Montégut*, 1825-1895, Paris, M. Escoffier, 1922, in-8.
- Lasserre (Pierre).** — *Le Romanisme français*, thèse, Paris, Mercure de France, 1907, in-8.
- Latzarus (Mme Th.).** — *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Paris, Presses Universitaires, 1923, in-8.
- Lavisse (Ernest).** — *Histoire de la France contemporaine*, t. V et VI, Paris, Hachette (1921-1922), in-8.
- Le Breton (André).** — *Le roman français au XIX^e siècle*, Paris, Société française d'imprimerie, 1910 in-16.
- Limayrac (P.).** — *Coups de plumes sincères. Littérature et politique*, Paris V. Lecou, 1853, in-18.
- Louvancour (Henri).** — *De Henri de Saint-Simon à Charles Fourier, étude sur le socialisme romantique français de 1830*, Chartres, 1913, in-8.
- Macgee (Sidney Lamont).** — *La Littérature américaine dans la Revue des Deux-Mondes, 1831-1900*, thèse, Montpellier, 1927, in-8.
- Mantz (Harold Elmir).** — *French criticism of American literature before 1830*, New-York 1917, in-8.
- Martini (Pierre).** — *Le roman réaliste sous le second Empire*, Paris, 1913, in-8.
- Mc Cray (F. F.).** — *The Lefework of the author of Uncle Tom's Cabin*, London, 1889, in-8.
- Melin (G.).** — *Les Lectures de nos enfants*, Paris, Vuibert-1911, in-8.
- Meunier (Pierre Alexis).** — *Emile Montégut. Etude biographique et critique*, thèse, Paris, Garnier, 1925 in-8.
- Nettement (Alfred).** — *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, Paris, J. Lecoffre, 1859, 2 vol. in-8.
- *Histoire de la littérature française sous la Restauration (1814-1830)*, 1874, 2 vol. in-8.

- *Etudes critiques sur le roman feuilleton*, Paris, 1845, in-8.
- Pigoreau**. — *Petite bibliographie romancière*, Paris, 1821, in-8.
- *Supplément à la Petite Bibliographie romancière*, Paris 1829, in-8.
- Pélissier (Georges)**. — *Le Réalisme du romantisme*, Paris, Hachette, 1912, in-16.
- Poinsot et Normandy**. — *Le roman et la vie — Révolution du roman moderne*, Paris, édition de la Revue *Vox*, 1905, in-8.
- Poitou**. — *Du romantisme et du théâtre contemporain et de leur influence sur les mœurs*, Paris, A. Durand, 1857, in-8.
- *Portraits littéraires et philosophiques*, Paris, Charpentier, 1868, in-12.
- Pontmartin (Armand de)**. — *Causeries littéraires*, Paris, Lévvy frères, 1854, in-18.
- Quérard**. — *La Littérature française contemporaine*, Paris, Didot, 1842-1857, 6 vol. in-8.
- Queyrat (F.)**. — *L'imagination et ses variétés chez l'enfant*, Paris, 1893, in-8.
- Rambaud (Alfred)**. — *Histoire de la civilisation contemporaine en France, 1789-1912*, Paris, A. Colin, 9 éd., 1926 in-12.
- Seillière (Ernest)**. — *George Sand. Mystique de la passion de la politique et de l'art*, Paris, F. Alcan, 1920, in-12.
- *Les origines romantiques de la morale et de la politique, romantiques*, Paris, la Renaissance du livre, 1920, in-18.
- *Le Romantisme*, Paris, chez Delamain, 1925, in-32.
- Sharp**. — *A Dictionary of English Authors*, London, Redway, 1897, in-8.
- Stenger (Gilbert)**. — *Grandes dames du XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 1911, in-
- Stowe (Mrs Harriet Beecher)**. — *An autobiography (Josiah Henson)*, London, 1877, in-16.

- Strowski (Fortunat).** — *Tableau de la Littérature française au XIX^e siècle*, Paris, P. Delaplane, 1912, in-18.
- Thième (Hugo P.).** — *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1910*, Paris, H. Welter, 1907, in-8.
- Thureau-Dangin (P.).** — *La monarchie de Juillet*, Paris, 1886-1892, 7 vol. in-8.
- Trahard (Pierre).** — *La Jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834)*, Paris, Champion, 1924, in-8.
- Vail (Eugène A.).** — *De la littérature et des hommes de lettres des Etats-Unis d'Amérique*, Paris, C. Gosselin, 1841, in-8.
- Vaporeau (G.).** — *L'année littéraire et dramatique*, Paris, Hachette, 1859-1869, 11 vol. in-16.
- *Dictionnaire des contemporains*, Paris, Hachette, 1893, in-8.

Vu, le 26 juin 1929
le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :
H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Addison, 96, 97.
 Alboize, 29.
 Ampère (J. J.), 208, 209.
- Balzac (Honoré de), 116.
 Bamburger (F.), 162.
 Barbier, 157.
 Barré, 66, 87, 88, 89, 90.
 Baudelaire, 241.
 Beaumont (G. de), 23, 40, 41, 42, 44.
 Beauplan (A. de), 150-154.
 Beecher (Mrs H. W.), 37.
 Belloc (Mme), 66, 84, 85, 86, 87, 133, 134, 227.
 Bentzon (Th.), 221, 222, 228.
 Béraud, 27.
 Béranger, 134.
 Berry, 184, 186, 188, 189.
 Bogue (David), 66.
 Bonaparte, 12.
 Bouchardy, 157.
 Bourgeois (A.), 29.
 Boyssé (E.), 201, 202.
 Brantz-Mayer, 197.
 Bremer (F.), 60, 196.
 Brisebarre, 154.
 Brisset, 143, 149, 153.
 Broglie (duc de), 12.
 Brontë (C.), 130, 229.
 Brown (John), 210, 211.
 Browning (Elizabeth), 230.
 Brunetière (F.), 230.
 Buffon, 233.
 Bureau (Is.), 150.
 Butler (F. Ann), 33.
 Byron (lord), 87, 224, 225.
 Byron (lady), 224, 225.
- Calonne (A. de), 100, 103, 115, 122.
 Caraguel (C.), 153.
 Carion, 66, 82, 83.
 Carlier (A.), 207.
 Carlisle (Earl de), 59, 60.
 Carlyle (T.), 230.
 C[arnot] (H.), 19.
 Cashin (Mme), 26.
 Cassagne (A.), 230, 240.
 Castelli, 13.
 Cauwet, 157.
 Cayla, 66, 90.
 Channing (W.), 195.
 Chardon, 155.
 Chasles (P.), 32, 36, 37, 67, 69, 94, 97, 98, 99, 105, 109, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 123, 125, 131, 164, 234, 237.
 Chateaubriand, 15, 236.
 Cherbuliez (J.), 111, 112.
 Chevalier (Henri-Emile), 210, 211.
 Childe (Mrs), 47, 97.
 Clarkson, 18, 22.
 Claveau, 166.
 Cloteaux (Mme), 19.
 Comettant (O.), 209.
 Condorcet, 12.
 Constant, 13.
 Cooper (Anna), 12.
 Cooper (Fenimore), 32, 163, 217, 237.
 Coquenard, 31.
 Corbière (E.), 22, 29.
 Corcelle (F. de), 41, 42.
 Coulhac, 154.
 Cucheval-Clarigny, 180, 182, 183, 185-190, 214-220.
 Cyrano, 95.

- d'Arlincourt, 18.
d'Aveline (A.), 176.
d'Alaux (G.), 52-53.
d'Angers (David), 134, 226-227.
d'Aurevilly (Barbey), 229.
Defoe, 116.
Delessert, 193.
Denancé, 172-176.
Dennery, 135-144, 158.
Desnoyers, 29.
Desor, 98, 115.
Dickens, 33, 160, 230.
Dillon, 236.
Dinin (Ferdinand), 19.
Dipping (G.), 62.
Doin (Mme), 19.
Dormeuil, 154.
Dostoïevsky, 230.
Douglass (Frederick), 58, 99.
Drinkwater (John), 225.
Driou (Alfred), 176.
Drohojowska (Mme), 205-206.
Dumanoir, 29, 135-144, 158.
Dumas (Alexandre), 25.
Duras (Mme la Duchesse de), 19, 20, 235.

Eastman (Mrs), 60, 193-194.
Edge (F. M.), 200.
Edgeworth (Maria), 168, 170.
Eliot (George), 229-230.
Elzear, 157.
Emery (Mme), 176.
Enault (Louis), 66, 81-82, 105-107, 112, 118-121, 126, 193, 213.
Etienne, 12, 14, 15, 16, 18, 19.
Eyma, 204-205, 208.

Fabri (A.), 228-229.
Félice (G. de), 13.
Feval (Paul), 25.
Fielding, 108.
Fields (Annie), 58-60, 134, 226.
Flaubert, 96, 99, 100, 102, 123.
Forcade (Eugène), 134.
Fourier, 125, 241.
Fournier (E.), 154.

Galliet (P.), 15.
Garand, 157.
Garrison, 196, 199.

Gaskill (Mrs), 130.
Gasparin (Agénor de), 13, 207.
Gasparin (Paul de), 13.
Gaume (Monseigneur), 175-176.
Gautier (Théophile), 98, 106, 141, 142, 144, 149, 153.
Gérard, 170, 171.
Geoffroy (Th.), 33, 34.
Gibstone, 200.
Ginisty (Paul), 24, 27.
Giraud, 209, 210.
Goldsmith, 116, 160.
Goubert (E.), 13.
Gouges (O. de), 27.
Grandsard (Mme), 175.
Grégoire (l'abbé), 52.
Guyon (Mme), 141.

Hale, 99.
Halévy (Daniel), 213, 228.
Hall, 32.
Halliburton, 33.
Hamilton, 33-35.
Hawthorne, 47, 196.
Hazard, 43, 161.
Heine, 129, 130.
Helper (H. R.), 200.
Helps, 60.
Hildreth, 135, 192, 193.
Hill, 47.
Hillebrand, 225.
Horn, 170.
Huart, 135.
Hugo, 15-19, 221, 235.

Ibsen (Henrik), 230.
Isambert, 13.

Jal, 22.
Jameson (R. P.), 12.
Janin (Jules), 28, 68, 96, 97, 107.
Jars, 157.
Joannè (Adolphe), 66, 83-84, 157.
Johnson (James Weldon), 52, 53.
Jouin, 134, 226, 227.
Jourdain, 96.
Jouves, 208.

Killen (Alice), 18.
Kirke (E.), 201.

- La Bedollière, 65, 68, 70-74, 213.
 Labiche, 31.
 Labourieu, 149.
 Lacépède, 12.
 La Fayette, 12.
 Lamache, 13, 26.
 Lamartine, 12, 30-32.
 Lamennais, 125, 242-243.
 Lance, 200.
 Langdon (Mary), 198.
 La Rochefoucauld, 12.
 Lasteyrie, 13.
 Latzarus, 161, 165.
 Lavallée, 24, 27.
 Lavissee, 41, 241.
 Le Breton, 18.
 Le Brun, 66, 91-92.
 Leconte, 50-51.
 Lemoinne, 62-64, 68, 105, 107,
 122, 127, 180, 183, 188, 234,
 237, 238.
 Le Roy, 237.
 Le Sage, 108.
 Lesclise, 157.
 l'Espine, 215.
 Lireux, 117, 121, 124, 135.
 Longfellow, 60, 192.
 Lordereau, 157.
 Low, 61.
 Mably, 12.
 Macaulay, 59.
 Mac Gee, 223.
 Magnard, 95.
 Malleville, 13.
 Mantz, 61, 236.
 Marryat, 33.
 Martineau, 32, 35, 36, 46, 112.
 Martinez (Mlle), 155.
 Masson, 29.
 Mazade, 213.
 Meissonnier, 116.
 Mérimée, 21, 22.
 Mézières, 225.
 Michel, 154.
 Michelet, 102.
 Michiels, 66, 74-77, 203-204.
 Monselet, 65.
 Montalembert, 13, 21.
 Montégut, 94, 99, 100-103, 107,
 108, 118, 121, 125, 130, 131,
 196-199.
 Montesquieu, 12.
 Morénas, 22.
 Mouriez, 99-100, 116.
 Mungo-Park, 18, 22.
 Muret, 212.
 Nanteuil (Mme de), 176.
 Odysse-Barot, 181, 183, 185.
 Old Nick, 66, 83, 84, 157.
 Oliffe, 49, 50, 206.
 Olivier, 94, 110, 117, 126.
 O'Neill, 200.
 Ozanneaux, 28.
 P. (H. A.) 114, 128.
 Parsons, 199.
 Passy, 12.
 Pelouze, 13.
 Pilatte, 66, 77-79.
 Planche, 31, 101, 238-239.
 Plouvier, 157.
 Poussielgue, 206-207.
 Power, 33.
 Puynode (G. de), 13.
 Queilhe (Le de M. de), 22, 23.
 Queneuil, 12.
 Radcliffe, 18.
 Raynal, 14.
 Reclus, 199-200, 207.
 Reid, 22, 170, 206.
 Rémusat, 12.
 Renaud, 46.
 Richardson, 95, 116.
 Richmond, 200.
 Rolet, 66, 83.
 Romey, 66, 83.
 Rosny, 27.
 Rostaing, 172.
 Rousseau, 12, 14, 236.
 Rouxel, 28.
 Rovigo (R. de), 142, 143, 152.
 Sade (de), 13.
 Saint-Agnan-Choler, 143, 144.
 Sainte-Beuve, 20, 40.
 Saint-Lambert, 14.
 Saint-Pierre, 236.
 Saint-Simon, 125, 241.

- Salisbury, 60.
Salvandy, 39.
Sand, 56, 60, 64, 94, 102, 105, 109, 113, 114, 115, 117-120, 123, 128, 129, 237.
Sault (C. de), 184, 189.
Schaeffer, 149, 152.
Schoelcher, 13, 21, 26, 48, 49.
Scholl, 149.
Scott, 87, 116, 160, 236.
Scribe, 29.
Séguin, 177.
Seward, 99.
Shaftesbury, 59, 60.
Sherwood, 168.
Sieyès, 12.
Sismondi (J. C. L. de), 37, 38.
Slapfer, 21.
Soupé, 200-201.
Spence, 207.
Staël (Mme de), 15.
Stearns, 194.
Stolz (Mme de), 176.
Stowe (Charles Edward), 56-57, 59-61, 134, 225.
Strowski (F.), 64.
Stuart (James), 36.
Stuart-Mill, 230.
Sue, 24, 25, 29, 103, 111.
Sumner, 200.
Tarin, 31.
Texier, 66, 79-81, 145-150, 158.
Thackeray, 104.
Thierry, 118, 121, 124, 149.
Thérout (l'abbé), 13, 26.
Tocqueville (A. de), 12, 21, 38, 42, 236.
Tolstoi, 230.
Toussenel, 41.
Tracy (de), 12.
Trollope, 32-34, 36, 97, 112.
Trummer (Mrs), 168.
Turner, 195, 196.
Varville (B. de), 12.
Vesey, 195, 196.
Vial, 42-46, 236.
Vignols, 150.
Vinet, 150.
Vizetelly, 60.
Voltaire, 12.
Wailly (de), 66, 79-81, 145-150, 158.
Wallon, 130.
Webster, 55, 99.
Wetherell (Miss), 130.
Whately, 60.
Whittier, 60, 194.
Wyzewa (T. de), 212, 228.
-

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
Introduction	11

CHAPITRE PREMIER

Les débuts de Mme Beecher Stowe

Genèse de la <i>Case de l'Oncle Tom</i> . — La loi sur les esclaves fugitifs. — Mme Stowe veut en combattre les effets. — Qu'elle fut bien renseignée sur son sujet. — Que la <i>Case de l'Oncle Tom</i> est sans prétentions littéraires. — Succès du roman en Amérique. — Succès du roman en Angleterre. — Succès en France. — Les articles de John Lemoine. — L'article de George Sand	55
---	----

CHAPITRE II

Les traductions françaises de la « *Case de l'Oncle Tom* »

Premières traductions parues en feuilleton. — Grand nombre de traductions. — Les difficultés que présente le travail de traducteur. — Le titre intraduisible. — Les détails descriptifs. — La vivacité du récit. — Les scènes pathétiques.	
Les traductions de La Bédollière. — De Michiels. — De Pilatte. — De Texier et de Wailly. — D'Enault. — De Carion. — De Romey et de Rolet. — D'Adolphe Joanne et Old Nick. — De Mme Belloc. — De Barré. — De Cayla. — De Le Brun	65

CHAPITRE III

« *La Case de l'Oncle Tom* » devant la critique

La vogue générale du roman. — Son action probable sur la politique. — On en voulait à un roman sans mérite littéraire. — L'indulgence générale des critiques à l'égard de la composition du livre à cause de sa valeur intrinsèque. — La force intellectuelle du livre se trouve dans l'étude de mœurs amé-	
---	--

ricaines. — Le sentiment, la grâce, le charme de l'ouvrage lui valent maints admirateurs. — La force morale ou l'élément chrétien. — Mme Stowe se rattache à un groupe de femmes de lettres qui critiquait alors la société 93

CHAPITRE IV

La popularité — Théâtre — Musique — Cinéma

Le séjour de Mme Stowe en France. — Le roman à la scène. — Difficulté de l'adaptation. — Le drame de Dumanoir et de Dennery. — La couleur matérielle et morale. — L'action. — Les sentiments. — Le succès. — La pièce en province. — Les reprises. — Les critiques. — Les jugements des journaux.

Le drame de Texier et de Wailly. — La couleur locale matérielle et morale. — L'action. — Les sentiments. — Le succès. — Les critiques.

Le drame d'Arthur de Beauplan. — La couleur locale matérielle et morale. — L'action. — Les sentiments. — Le succès. — Le jugement des journaux.

Les parodies au théâtre. — Les pièces de circonstance.

Les chansons et la musique inspirées par le roman.

D'autres indices de la popularité du roman. — La publication de la Clef de la Case de l'Oncle Tom.

La question anti-esclavagiste pendant les années qui suivirent. — Le roman au cinéma 133

CHAPITRE V

La Case de l'Oncle Tom, livre pour la jeunesse

Le roman est lu par les enfants. — Qualités du livre qui lui valent ce genre de succès. — Rôle de l'image. — Action vive et précipitée. — Emotions fortes. — Caractère exotique. — Pathétique. — Les personnages jeunes. — Les grandes personnes. — Gaité. — Cachet de vérité et de réalité.

La mode des récits de l'esclavage 159

CHAPITRE VI

Le sillage de Yme Stowe au XIX^e siècle

Un second roman abolitionniste. — Dred. — Les critiques. — On y retrouve les défauts littéraires de l'auteur. — Un pamphlet politique. — Clarigny critique sévèrement l'ouvrage. — Lemoigne est plus indulgent. — Le dénouement. — Absence de prétentions littéraires. — L'énergie de la romancière. — On désapprouve l'intensité des passions. — Une étude de mœurs américaines. — Le succès.

La mode des récits abolitionnistes en Amérique. — L'Esclave blanc de Hildreth. — Le roman de Mrs Eastman. — L'ouvrage du révérend Stearns. — Poèmes anti-esclavagistes. Articles dans la <i>Revue Britannique</i> . — Le capitaine Canot. — Ida May de Mary Langdon. — Article de Montégut. — Article de Reclus. — Article de Soupé. — Les Noirs et les Petits Blancs de Kirke. — Articles de Boyse.	
Les livres sur l'esclavage écrits par des Français. — Le capitaine Firmin, de Michiels. — Les Peaux Noirs, d'Eyma. — La Chasse à Esclave, d'Eyma. — L'Esclave, de Mme la comtesse Drokojowska. — Brochure de Poussielgue. — Article de Reclus. — Récit de voyage de Jouve. — Récits d'Eyma. — Récits de J. J. Ampère. — Récits d'Oscar Comettant. — L'ouvrage de Giraud. — Le Nord et le Sud, d'Henri-Emile Chevalier. — Article de Victor Hugo sur John Brown. — Mme Stowe en France en 1857.	
Les autres romans de Mme Beecher Stowe. — Un recueil de contes Fleurs de mai. — La Fiancée du Ministre. — Critiques. — La Perle de l'Ile d'Orr. — Critiques. — Palmetto Leaves. — Critiques. — Quelques contes de Mme Stowe. — Mme Beecher Stowe et lady Byron.	
Les biographies. — Les articles postérieurs à la mort de l'auteur. — Article d'Henry Jouin. — On prodigue des éloges au caractère de Mme Stowe. — Le roman a un intérêt rétrospectif	178
Conclusion	233
Bibliographie	245
Index alphabétique	275

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, RUE DU PEUGUE

B O R D E A U X

1929

ERRATA

- A la page 19, *lire* Denis, *au lieu de* Dinin.
A la page 21, *lire* Stapfer, *au lieu de* Slapfer.
A la page 22, *lire* Anglais. *au lieu de* Anglais.,
A la page 22, *lire* Reid, *au lieu de* Reil.
A la page 33, *lire* Jouffroy, *au lieu de* Geoffroy.
A la page 35, *lire* Martineau, *au lieu de* Marteneau.
Aux pages 42, 43, 45, 45, 236, *lire* Vail, *au lieu de* Vial.
A la page 61, *lire* le cours, *au lieu de* la course.
A la page 67, *lire* Charles, *au lieu de* Chasles.
A la page 67, *lire* Chasles, *au lieu de* Charles.
A la page 68, *lire* Huart, *au lieu de* Haurt.
A la page 69, *lire* Chasles, *au lieu de* Charles.
Aux pages 94, 272, *lire* Muenier, *au lieu de* Meunier.
Aux pages 94, 272, *lire* Laborde-Milad, *au lieu de* Laborde-Melad.
A la page 96, *lire* Flaubert, *au lieu de* Faubert.
A la page 99, *lire* Mouriez, *au lieu de* Mourriez.
A la page 102, *lire* Angibaud, *au lieu de* Angebaud.
A la page 124, *lire* l'Assemblée, *au lieu de* l'Assemble.
A la page 134, *lire* Forcade, *au lieu de* Forçade.
Aux pages 150, 255, *lire* Bureau (Is.), *au lieu de* Bureau (Is).
A la page 212, *lire* T. de Wyzewa, *au lieu de* F. de Wyzewa.
A la page 225, *lire* Byron, *au lieu de* Bizon.
A la page 246, *lire* Fireside, *au lieu de* Jireside.
A la page 253, *lire* l'Espine (H. de), *au lieu de* Espine (H. de l').
A la page 255, *lire* Odyse-Barot, *au lieu de* Barot (Odyse).
A la page 259, *lire* Second (Albérie) *au lieu de* Second (Abéreg).
A la page 272, *lire* Martino, *au lieu de* Martini.
A la page 272, *lire* Lifework, *au lieu de* Lefework.
A la page 274, *lire* Vapereau, *au lieu de* Vaporeau.
-

